



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







3 fr. 50

ODETTE DULAC

Faut-il...?

— ROMAN —



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

FAUT-IL... ?

**Droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous les pays.**

Copyright, 1919, by CALMANN-LÉVY.

ODETTE DULAC

FAUT-IL... ?



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

APM5810

A MADAME LUCIEN DESCAVES

Je dédie ce livre où j'aborde un des problèmes délicats de l'heure. Mais je sais qu'elle pense comme moi, que toutes les blessures — faites par la vie à l'âme des hommes — peuvent être pansées par les femmes. En leur cœur tient le baume suprême qui guérit les pires souffrances : la tendresse.

ODETTE DULAC.

AVANT PROPOS

L'apparition des premiers mutilés de la guerre, en décembre 1914, provoqua dans l'élément féminin de France une sorte de stupeur horrifiée, qui se transforma vite en un splendide élan d'amour. Un embusqué jaloux l'appela : le rut de la pitié. Comme il se traduisit d'exquise manière, les suppliciés de la Défense purent se croire des demi-dieux sortis de l'enfer de la gloire. Cela dura de longs mois.

Malheureusement les martyrs de la mitraille devinrent légion ; et partout, on vit se traîner de pauvres êtres diminués, lamentables ou défigurés.

a.

Par milliers, des aveugles fendirent les foules, la tête haute et les orbites obstinément tendues vers le soleil perdu ; mille et mille béquilles pilonèrent l'asphalte, mille et mille manches vides se replièrent sur des moignons ; mille et mille profils s'écrasèrent sous des cicatrices.

Mais les passants n'éprouvaient plus en les croisant ce pincement du cœur qui met deux larmes au bord des cils : elles seules pourtant, peuvent saluer comme il convient les malheurs sacrés qui nous frôlent encore.

Cet endurcissement du cœur sembla coïncider avec le dégonflement des escarcelles. Les courtisanes ouvrirent plus rarement leurs bras et leurs draps parfumés ; et, telle est la résignation des braves, qu'ils acceptèrent ce refroidissement général sans rancœur. Seulement, ils avaient butiné tant de fleurs d'amour qu'ils eurent la fringale d'un printemps plus durable.

Ils se tournèrent alors vers les jardins secrets du cœur des vierges, parce que, depuis le paradis terrestre, c'est toujours dans l'ignorance des femmes que l'homme trouve sa félicité. Ils y semèrent des mots, des regards, des sourires, et il germa des rougeurs, des pressions de mains

et des serments très purs. D'ailleurs leur misère physique semblait attirer toute la jeunesse; et quand les parents étaient sollicités de bénir des fiançailles qui les attristaient tout de même un peu, ils cédaient assez vite pour que fussent d'accord leur conscience et l'opinion.

Quelques lignes dans les journaux exaltaient la gloire et le mérite de ces unions. Puis le silence tombait sur le poème ou sur le drame de ces amours.

.
.
.

En janvier 1904 un invalide de l'Armée d'Aurèle de Paladines, qui avait conservé l'habitude — très à la mode sous le second empire — de noter ses impressions au jour le jour, ne put résister au désir de pénétrer les secrets du cœur de sa compagne. Il avait de tendres remords à son égard, et s'irritait du mystère souriant qui semblait évoluer autour de lui, sans ennui, comme sans plaisir. Il fit jouer le ressort caché d'un bonheur du jour, et y trouva la confession cher-

chée. Dès lors il s'enferma pour écrire ou pour méditer.

Je livre ce qui suit aux affligés qui doutent de l'avenir, et craignent d'être exclus de l'ordinaire tourbillon passionnel, qui réserve généralement aux hommes les chères surprises de l'amour partagé, incompris, volage, crampon, cérébral, ou sensuel.

O. D.

FAUT-IL... ?

I

Madeline Lifert — belle fille brune dont les yeux se teintaient du gris-vert troublant des vagues de l'Atlantique — remplissait lentement une tasse de café, dont son père attendait le quotidien réconfort. C'était le 25 août 1917. Il faisait une chaleur torride. Les volets étaient clos aux fenêtres donnant sur le midi; et, pour goûter un peu de fraîcheur, les trois membres de la famille s'étaient réunis dans la seule pièce ouverte sur le nord. M. Lifert — bel homme de cinquante ans, avocat à la cour, et virtuose de la parole — en avait adopté l'exiguïté pour y méditer, en fumant de savoureux cigares. Sa femme, accablée par les 30° qui congestionnaient sa quarantaine de blonde

grasse, l'avait suivi, comme à l'ordinaire, après le repas; elle s'éventait lentement, avec des gestes de prélat élégant. La conversation mollissait, et les parents allaient certainement céder à la tentation d'une petite sieste, quand leur fille laissa tomber ces mots :

— Papa, j'ai quelque chose à te dire.

La voix chaude de leur enfant, tout à coup détimbrée par une émotion intense, fit sortir le père et la mère de leur somnolence. Le père taquina :

— Tu parles donc quelquefois pour ne rien dire, que tu te crois obligée de retenir mon attention?

— Peut-être!..... Voilà..... je suis fiancée!

— Fiancée? sans me consulter? Depuis quand? Avec qui?

— Simone...., laisse à ta fille le temps de répondre, et ne lui pose qu'une question à la fois. Un peu de méthode. Mad...., de qui s'agit-il?

— D'un héros!

— Aïe! Aïe! un aviateur, je parie?

— Non..... un biffin.....

— Bravo! mais comme tu n'es pas plus le Sphinx que je ne suis Œdipe, pas d'énigme, n'est-ce pas? Le nom du fiancé bolide?

— Marcel Cormier.

— Marcel Cormier?..... Connais pas! Et toi, Simone?

— Moi non plus! s'effara madame Lifert. Marcel Cormier!.. Où l'as-tu rencontré?

— A Houlgate, où nous venons de passer six semaines. Il est le filleul de Berthe Lavigne.

— Le fill.....? de.....? ce... mutilé? suffoqua la maman dressée en un geste d'horreur.

— Parfaitement!..... ce mutilé, ce martyr, je l'aime!.. Nous nous aimons!

— Oh!.....

Madame Lifert retomba assommée dans son fauteuil, et ses pauvres yeux humides cherchèrent éperdument un secours dans le regard de son mari. Celui-ci n'avait pu maîtriser un haut-le-corps, mais, très calme en apparence, il alluma une cigarette.

— Tu as très bien dit ta réplique, ma petite Mad, et si tu parles sérieusement, assieds-toi là. Raconte-nous ton idylle. Tiens, je vais t'aider! Quel âge a ton vainqueur?

— Trente et un ans!

— Quelles blessures?

— Amputé de la jambe droite, et le coude gauche immobilisé.

A cette énumération, le père ne put s'empêcher de considérer longuement sa fille. Un instant il

douta de sa raison, mais le regard qu'il rencontra dans les prunelles gris-vert de son enfant l'angoissa profondément. Pourtant il reprit :

— Un « poilu » s'écrierait qu'il est plutôt « amoché » ton fiancé. Mais il ne m'appartient pas d'insister sur son malheur. Sa famille ?

— Honorable ! son père est avoué dans la Creuse.

— Pourquoi ne.....

— Ah ! papa, interrompit avec fougue Madeleine Lifert, si tu savais quel homme d'élite j'ai choisi, si tu savais les délicatesses de sa pensée, la timidité de ses paroles.....

— Pas si timide que ça le gaillard ; car je suppose que ce n'est pas toi qui t'es jetée à sa tête ?

— Oh ! mon Dieu..... à peu près, papa. Voici notre histoire. J'allais tous les jours faire un match de tennis, tu le sais, avec les amis de Berthe Lavigne. Marcel Cormier, pour occuper son désœuvrement, se plaisait à suivre notre partie, il nous servait d'arbitre et de galerie. Rassure-toi, il ne m'a pas récité de litanie galante sur la grâce de mes mouvements. Il n'a même pas semblé s'apercevoir de l'étrange opposition de mes yeux et de mes bandeaux. Non..... il m'a regardée, comme un paria doit regarder un brahmane. L'humilité de cette admiration m'a tout

d'abord attendrie. Par pitié seulement, je me suis chaque jour penchée davantage sur ce mutisme farouche, et lui ai arraché bribe par bribe le récit de ses actes héroïques. Ensuite, j'ai connu les douleurs physiques et la détresse morale de ce malheureux. Songe, papa, que parti simple soldat, le corps élégant et souple, l'intelligence alerte et la *Marseillaise* aux lèvres, il est aujourd'hui lieutenant. Son torse est constellé de la croix de guerre, de la médaille militaire ainsi que de la Légion d'Honneur ; seulement, c'est lorsqu'il a mérité cette suprême récompense que la fatalité lui a fait laisser un peu de son corps et de sa beauté dans un entonnoir de Tahure.

— Un peu?... mazette, tu es généreuse ! éclata la mère révoltée.

— Je comprends d'autant moins ton indignation, petite mère, que tu es toi-même la fille d'un amputé de 70, que grand-père est l'orgueil et la cocarde de notre famille, et qu'il porte ses soixante-neuf ans avec une grâce conquérante.

— Précisément, Madeleine, c'est parce que..... enfin..... Il n'est pas convenable que je m'explique davantage. Tiens-toi seulement pour dit que je n'accepterai qu'un gendre normal... je te conseille même de choisir un bel homme.

— Pourquoi ?

— Pourquoi?... parce qu'il y a l'amour; là.... es-tu contente de me faire entrer dans le vif d'un sujet délicat.

— Je t'en prie, maman..., ne rougis pas. J'ai vingt ans; et si les années de campagne comptent doubles pour les soldats, les années d'ambulance comptent triple pour les infirmières.

— D'abord, à l'hôpital, tu ne t'es occupée que de la lingerie! Dieu merci, tu as pu faire ton devoir sans prendre contact avec des réalités inutiles.

Un bon rire fusa, qui raila sans mot dire cette conception mondaine du sacerdoce qu'accomplirent les Dames de la Croix Rouge.

M. Lifert voulut relever le prestige de sa femme.

— Ta mère ne s'oppose pas sans raisons à tes projets d'union, dit-il. Tu as très bien dit: « je l'aime! nous nous aimons! » Mais tu conviendras tout de même que tu ne sais rien de l'amour.

— Bah! l'amour n'est après tout qu'un geste ou sublime ou comique, puisqu'il inspire des vaudevilles ou des tragédies. Les potins de notre monde m'ont renseignée sur sa désinvolture et sur bien des laideurs qu'il engendre! Et puis.... la lingerie est si près de la salle des pansements, que je suis fixée.....

— Ma mignonne, les mots sont impuissants à

révéler ou à exprimer certains mystères. L'amour est l'harmonie des corps, il y a des vibrations heureuses, des interprétations diverses; il y a des accords parfaits et des dissonances horribles. Tout ce que tu en sais, est à la vérité, ce que serait un nocturne de Chopin exécuté sur un piano sans cordes ni marteaux.

— Peut-être..... Mais je vous ai souvent entendu dire que l'amour n'était pas indispensable en ménage.

— On dit tant d'absurdités en axiomes! On émet celle-là parce que l'amour est intermittent. La nature lui a infligé des éclipses; mais pour vivre heureux à deux, il faut — qu'au moins pendant quelques semaines — les corps se soient grisés ensemble aux mêmes fêtes de la chair. Même, si ces deux êtres ne retrouvent jamais plus cette ivresse dans la suite de la communauté, le souvenir qu'ils en conservent leur permet d'embellir les banalités de la vie.

— D'où te vient donc, père chéri, la conviction que je ne connaîtrai pas ces indispensables minutes de félicité?

— De ce que tu es un peu artiste, de ce que tu dessines, de ce que nous t'avons éleyée dans le culte de la beauté plastique.

— Mais c'est précisément l'éducation que j'ai

reçue qu'il faut incriminer au contraire ! les belles lignes de la forme m'ont donné le goût des belles lignes de la pensée, et Marcel Cormier — quand vous le connaîtrez — vous paraîtra magnifiquement beau ! Écoute-le, petite mère ! Il parlera..... et tu croiras entendre strider le signal d'une attaque, ou gémir l'agonie des mourants. Et puis..... en somme..... toute l'horreur des charniers n'a pas troublé l'azur de son regard ; il semble même avoir retenu dans ses yeux tout le bleu du drapeau qu'il a défendu.

— Des mots ! des mots ! Mad, mon enfant, ne te paie pas de mots ; la vie n'accepte pas cette monnaie. Les mots ne sont plus que des sequins de théâtre. On les fait tinter pour se donner l'illusion d'être riche ; mais chacun sait qu'ils n'ont plus cours.

— La Patrie serait-elle par hasard le plus gros de ces faux sequins ?

A ce coup droit, madame Lifert perdit son élan oratoire.

— Il ne s'agit pas de Patrie..... ni de guerre.... ni de haine, bredouilla-t-elle. Je te parle d'amour !

— Moi aussi, maman ! Et je me souhaite d'être aimée avec autant de ferveur qu'une Patrie ; car à l'hôpital — dans ma lingerie — sont venus très souvent des officiers et des soldats. Or, que tu

t'en doutes ou non, j'ai vu dans tes salons des hommes considérables couler des regards de matous sur tes amies ou sur moi-même ; j'ai entendu leurs propos, cyniques, pervers, ou badins ; j'ai même vu des femmes honnêtes récolter des sourires moqueurs. Alors, je t'avoue que je ne comprends pas l'importance capitale que tu attaches à cet amour. J'ai vu, c'est vrai, qu'il tuait par colère, ou par orgueil ; mais je n'ai pas vu qu'on mourait pour lui. Tandis que j'ai entendu des hommes — la chair saignante et les membres tordus — prononcer le mot : France. Ah ! celui-là non plus n'est pas un faux sequin ! Jamais fiancée n'entendra son nom prononcé dans un tel paroxysme de passion ! Tu peux sourire, maman. Le jour où j'ai vu le commandant Fabre, repartir au front, à peine pansé, — sans chercher à revoir sa femme et ses enfants, — j'ai compris que l'Idée l'emportait sur l'Amour.

— Quelle erreur !....

— Inutile de discuter plus longtemps sur ce principe. Tu sais, ma chérie, que nous ne voulons que ton bonheur, n'est-ce pas ? trancha M. Lifert. Eh bien, consens à subir une toute petite épreuve. Je vais de ce pas chez ton grand-père et ta grand-mère Tardieu leur dire tes intentions. Ils ont l'autorité de l'expérience, et je leur demanderai de

te donner leurs arguments. Quand tu les auras écoutés tu décideras ; et ta mère et moi respecterons ton vœu.

— Bravo, petit père ! Embrasse-moi ! Voilà qui est parler !

Toute joyeuse de ce pacte qui autorisait tous les espoirs, Madeleine Lifert accompagna son père jusque dans l'antichambre et le salua des mièvres mots d'enfant qu'il aimait retrouver sur ses lèvres. Elle revint ensuite au boudoir et questionna — la tête seule engagée dans l'entre-bâillement de la porte :

— Est-ce que Mone va bouder petite fée ?

Madame Lifert, vaincue, ouvrit ses deux bras en soupirant ; mais dès que leurs joues se frôlèrent deux grosses larmes débordèrent des cils maternels.

— Comment..... tu pleures ? s'attrista Madeleine. Je ne veux pas. Il ne faut pas te faire de chagrin parce que je préfère un mutilé à une sangsue.

— Qu'est-ce que tu entends encore par là, méchante enfant ?

— Un embusqué, m'man ! Oh ! les jeunes filles ont eu le temps de les baptiser comme ils le méritent. Nous avons eu trois ans pour les voir se gorger d'honneur. Ils ont pris celui des com-

battants sur des lèvres d'épouses ; ils ont porté la croix de guerre, — preuve que le ridicule ne tue plus en France, — enfin ils se sont enrichis de tout l'or que la guerre mélange au sang pour appâter la Victoire. Ah, pouah ! pouah ! ma man ! Voudrais-tu, par hasard, me savoir mordue en plein cœur par une des sangsues nationales ?

— Petite, tu me déconcertes ! Qui t'a raconté toutes ces histoires ?

— L'histoire de France, m'man. Cherche à la page : Bataille de la Marne, et lis attentivement jusqu'au chapitre : du Chemin des Dames. Tu comprendras.....

Et parce qu'elle avait vingt ans, Madeleine Lifert ponctua sa réponse d'un éclat de rire frais et cristallin.

II

En quittant sa femme et sa fille, M. Lifert se dirigea vers la station du Métro la plus proche de son habitation.

Le soleil dardait si fort sur l'asphalte qu'un peu d'ombre et de fraîcheur était utile au tumulte de ses pensées comme à celui de ses artères. Car maintenant qu'il n'avait plus à se composer une attitude de père et de mari, il laissait à ses nerfs le droit de se détendre. La fièvre agitait tellement son cœur et son cerveau que lui — si correct d'habitude — perdit le souci de son allure au point de tapoter le rebord du trottoir du bout de sa canne, comme un rapin en musarde. Il allait maugréant tout bas :

— Alors.... j'aurais élevé cette belle enfant, j'aurais orné son esprit, j'aurais fait éclore une splendide fleur d'amour pour qu'un infirme hante sa grâce, devienne l'ombre de sa beauté et le maître de sa chair ! Non ! non ! Pas ça ! je ne veux pas voir ça : un être sautillant et difforme rôdant autour de tant de souplesse et d'harmonie. Allons donc ! il y a des disgraciées pour cet office.

Troublé par ses réflexions — et parce que sa conscience en réfutait l'injustice — il eut un irrésistible geste de colère. Le jonc à pomme d'or qu'il tenait mollement s'abattit soudain avec une rage inouïe sur un de ces torchons roulés, dont les balayeurs de rues font un barrage aux prises d'eau des ruisseaux parisiens. Le choc fut si violent que des gouttes fraîches fusèrent en gerbe, inondant la jupe d'une passante.

— Imbécile ! — dit celle-ci furieuse.

Un coup de chapeau tristement repentant calma le légitime courroux de l'inconnue, et suffit à rendre M. Lifert au sentiment de la réalité. Vingt minutes plus tard, ce dernier descendait à la station Odéon et s'acheminait vers le 15 de la rue Corneille.

Il passa sous le lourd vantail de la porte cochère, traversa la cour pavée de la vieille maison

qui se flatte d'avoir abrité Mazarin, et gravit les dix-huit marches d'escalier, dont la disposition, la forme et l'usure, attestent encore l'ancienneté de l'immeuble. C'est là que monsieur et madame Tardieu habitaient, au premier étage, un appartement dépourvu de tout confort moderne, mais qui plaisait aux habitudes des vieillards. La proximité du second Théâtre-Français, du jardin du Luxembourg et des cours de la Sorbonne, leur assurait de précieuses distractions et de saines promenades. Ils se déclaraient satisfaits des incommodités mêmes de leur logis. Et d'ailleurs, ils s'attardaient à certains archaïsmes. Ainsi, la lumière de deux lampes à huile éclairait leurs veillées d'une clarté très douce, qui prolongeait pour eux la demi-teinte de leurs souvenirs. Ils étaient peut-être des sages de vouloir, jusqu'au bout, regarder leurs visages dans le halo doré du vieux Carcel d'antan. Quand le vétéran déployait son journal près de l'abat-jour fané, sa femme tricotait encore ; et de vieilles bagues scintillaient, qui essayaient de faire oublier que les doigts étaient lourds de rhumatismes. Il est vrai que parfois le miroitement des lunettes du lecteur, semblait un éclair rallumé de ses pauvres prunelles.

Lorsque M. Lifert apprit que son beau-père et sa belle-mère étaient au jardin du Luxembourg,

— assis à l'ombre du platane qu'ils avaient élu depuis la guerre comme résidence d'été, — il fut presque heureux de cette absence. Dès l'anti-chambre, la grisaille des tentures et la patine des vieux meubles lui firent une ambiance de sérénité telle, qu'il se sentit presque irrésolu. Devait-il ou non poser le problème de l'avenir de sa fille aux deux êtres discrets, qui avaient résolu celui de leur passé ?

— A quelle heure rentrent d'ordinaire Monsieur et Madame ? demanda-t-il à la bonne.

— Avant les lézards, monsieur. A quatre heures, le soleil décline assez pour qu'un peu de fraîcheur oblige Madame à venir chercher son écharpe. Elle ne l'emporte jamais pour ne pas avouer qu'elle rentre surtout pour goûter d'une tasse de lait tiède. Monsieur la suit — par jalousie — dit-il, mais surtout afin de partager les gourmandises que je fais pour elle.

— Je n'ai pas le courage de ressortir, Philomène, je vais les attendre au salon.

— Monsieur a bien raison. Il n'y a que les vieilles gens pour pouvoir griller sans même se réchauffer.

La demi-heure de silence et de repos, qu'il passa dans un fauteuil Voltaire, apaisa l'excitation de M. Lifert. Aussi — quand les vieux

rentrèrent — madame Tardieu fut abusée par son calme ; elle le plaisanta :

— Pauvre Maurice, vous n'êtes pas venu au-devant de nous de peur de fondre comme un caramel, n'est-ce pas ?

Seul, M. Tardieu — bien en équilibre sur ses deux béquilles — flaira de l'insolite. Il se planta devant son gendre, et, le regardant au fond des yeux, dit à mi-voix :

— Rien de grave ?

Ces trois mots suffirent à inquiéter la grand-mère.

— Serait-il arrivé quelque chose à Mone ou à Madeleine ? dit-elle la voix tout de suite haletante.

— Non, rien n'est arrivé encore.....

— Chut, alors, mon ami, attendez quelques minutes.

La bonne posait sur un guéridon l'habituel plateau chargé de friandises.

— Qu'y a-t-il ? dit le beau-père, dès que la servante eut disparu.

— Il y a que Madeleine s'est fiancée !

— Ce n'est pas un malheur.....

— Évidemment. Le jeune homme est un brave ; sa famille est, paraît-il, fort honorable, mais.....

— Mais ?.....

— Mais.... c'est un mutilé !

Les deux vieux baissèrent la tête et le même effarement paralysa leurs lèvres.

— Alors, reprit M. Lifert que ce mutisme gênait, je voudrais vous envoyer Madeleine pour..... je ne sais comment vous dire cela..... pour que vous lui disiez..... en toute loyauté... si elle à tort ou raison d'épouser un mutilé.

— Quelles sont ses infirmités? dit enfin M. Tardieu.

— Il est amputé de la jambe droite et le coude de son bras gauche est ankylosé.

— Mmmm ! firent ensemble les deux vieillards.

Puis le silence retomba sur le groupe.

— Qu'est-ce que tu veux que nous lui disions? dit brusquement le grand-père.

— La vérité! laissa tomber le père désolé.

Les deux époux évitèrent de se regarder. Madame Tardieu toussota, et son mari grogna de nouveau :

— M'mm !.....

M. Lifert, en risquant une démarche aussi délicate que celle qu'il osait, s'était attendu à des exclamations approbatives, ou à des malédictions. L'énigme de ces lèvres closes le déconcertait. Il avait l'impression de mettre à la torture ceux qu'il sollicitait ; et ses yeux mendièrent seuls la réponse qu'il hésitait à réclamer.

— Soit!.... envoie-nous Madeleine, dit enfin M. Tardieu. C'est une fille intelligente que la guerre a certainement mûrie. On doit pouvoir lui parler avec franchise et ... je le ferai.

— Nous le ferons ! appuya la grand'mère.

Un coup de sonnette rompit l'attendrissement général ; un murmure joyeux emplit l'antichambre et Madeleine suivie de sa mère entra dans le salon.

— Je viens comparoir devant mes juges ! dit-elle gaiement en tendant son front.

— Eh bien, mademoiselle, ce sera un huis-clos, déclara le grand-père sur le même ton. Tu vas dîner seule avec nous, et nous prononcerons après plaidoirie de l'accusée. Voilà, petite masque !

Pendant une bonne heure, madame Lifert et madame Tardieu chuchotèrent à mi-voix. M. Tardieu reprit ses béquilles et conduisit son gendre jusqu'au Palais ; tandis que Mad, visiblement inquiète du menu, se faufilait à la cuisine et surveillait un entremets de son choix.

Pendant le repas, le sujet qui tenait tant au cœur de la jeune fille ne fut point agité. Mais après le dîner — dès que la vieille lampe illumina doucement les reliefs de quelques meubles — le grand-père murmura :

— Raconte ! je t'écoute ! Alors..... petite fée aime un héros ?

— Oh ! oui, grand-père ; oui, Mé-Alic..... je l'aime ! Laissez-moi vous dire. Il est bon, il est timide, il est malheureux ; je serai tout pour lui, donc c'est le bonheur ! Je suis sûre qu'avec lui, je n'aurai pas à verser certaines larmes que j'ai vu couler sur les joues de maman. Ne protestez pas ! Les jeunes filles ne sont point sottes. Et je suis certaine du moins d'être toujours aimée de celui que j'aime. Si j'en crois les romans, les comédies et les confidences, c'est chose assez rare ! Et puis, il a une telle conception de l'Amour, qu'il trouve, pour le traduire, des mots qui étreignent le cœur, et lui font une atmosphère de baisers. Je reste à l'écouter muette et charmée, retenant mon souffle de peur que la pensée qu'il développe ne s'évanouisse sous le choc d'un mot rude ou maladroit. Je vous montrerai l'unique lettre qu'il m'a écrite. Une madone en jalouserait l'adoration respectueuse et ardente. Je l'aime ! Vous allez me le donner, n'est-ce pas ? Vous, qui avez vécu le même poème, vous allez m'aider à être heureuse ?

Au lieu de lui répondre, les deux époux regardaient profondément en eux-mêmes ; ils remontaient dans le lointain de leurs souvenirs. Sommés de conclure, ils restaient béants et irrésolus. Cependant M. Tardieu gronda un affectueux :

— M'mmm.....

Alors la grand'mère — comme galvanisée par une résolution soudaine — se leva tout à coup et disparut derrière la portière de sa chambre. Aussitôt le grand-père prit un paquet assez lourd posé tout près de lui, et, se penchant vers Madeleine, lui confia :

— Tiens! prends ceci et emporte-le en t'en allant, comme un paquet que tu aurais apporté toi-même. C'est un manuscrit que tu ne devras pas lire tout entier. Je ne pouvais pas penser — lorsque j'ai mis ces confessions en ordre — qu'elles pourraient répondre à une question de ma petite-fille; je les eusse expurgées de certains détails.

— Comment saurai-je alors les feuillets qui me sont interdits?

— En hâte, avant le dîner, j'ai épinglé tous ceux que j'ai écrits avec franchise pour essayer de comprendre la vie, mais qui ne sont pas absolument utiles à tes préoccupations actuelles. Tu seras peut-être surprise que je te laisse libre de lire certaines pages qui t'apprendront que je ne fus pas un saint. Mais les siècles passent dans un éternel recommencement; et je crois qu'il est bon que tu saches quelles faiblesses masculines peuvent assombrir ton bonheur. C'est à ce dernier que

j'immole stoïquement l'image idéale que tu t'es peut-être faite de moi. Comme tout aïeul, j'ai souvent dit : « De mon temps...., autrefois.... » ; et tu as sans doute cru que j'avais été un sage.

— Oh! grand-père, vous avez tant d'esprit dans les yeux et dans le sourire, que j'en ai douté parfois.....

— Vraiment ! petite futée. Eh ! bien, tant mieux. Lis ce qui n'est point épinglé ; et médite surtout les pages attendrissantes que ta grand'mère ignore que j'ai copiées. Elle va certainement te confier son « Damier » ; mais, qui n'entend qu'une cloche.....

— Bravo ! j'aime les carillons ! Donnez vite, grand-père, j'entends Mé-Alic.

Madeleine se levait pour prendre congé lorsque madame Tardieu rentra plus voûtée que de coutume ; elle tenait à la main un petit rouleau de papiers jaunis, noués d'un ruban bleu, dont l'azur s'était éteint depuis longtemps. Elle rendit les baisers que sa petite-fille fit sonner sur ses vieilles joues mates ; et, trotinant menu-menu, elle l'accompagna dans l'antichambre. Là, elle lui glissa le petit paquet sous le bras en chuchotant avec mystère :

— Tu liras ceci dans ta chambre, et tu décideras ! Chut ! Philomène va t'accompagner ; tu ne

prends pas garde aux autos, et je ne serais pas tranquille. A bientôt, petite fée !

Les pas de la jeune fille mouraient à peine sur le trottoir que les deux bons vieux se retrouvaient déjà à leur place accoutumée. M. Tardieu tenait son journal, mais de bas en haut; et madame Tardieu « échappait » toutes les mailles de son tricot.

Tous les deux revivaient en silence les grandes heures de leur longue communauté.

III

De retour chez ses parents, Madeleine Lifert accomplit les rites du « Bonsoir » familial et s'enferma dans sa chambre.

Puis, ayant natté ses beaux cheveux et voilé son buste d'une batiste enrubannée, elle se mit au lit. Fiévreusement alors elle fit sauter la ficelle qui retenait les feuilles du plus gros des manuscrits et lut avidement.

.
.

(L'auteur ignore si la jeune fille respecta le vœu de son aïeul, mais voici in extenso la teneur des

cahiers dont elle ne devait prendre connaissance que partiellement. Le début en était largement épinglé.)

.
.

MON JOURNAL

Bordeaux. Tivoli : Pâques, 1864.

J'ai acheté ce cahier pour y écrire mon journal, parce que tous mes camarades en ont un.

Ils y griffonnent de longues histoires, et je me demande ce qu'ils peuvent bien raconter. Mais je ne veux pas avoir l'air moins « littéraire » que les autres ; et je m'évertue à des poses romantiques pour tracer ces simples mots, parce que René Monis me regarde. A la vérité, je suis un gai luron qui aime jouer, crier, rire et batailler. Les études ne me plaisent qu'à demi ; mais j'arrive toujours à me faire classer dans la moyenne à l'époque des concours. Les Pères Jésuites, qui m'instruisent,

n'ont pas l'air de s'intéresser beaucoup à moi .
je ne suis pas un sujet, comme ils disent en sou-
pirant. Papa le regrette, mais maman se déclare
satisfaite de me voir bien portant ; le grec et le
latin la laissent indifférente. Les femmes ont une
fière chance de ne pas faire leurs humanités.

.

Mai 1864.

Mon journal.

Je m'ennuie ! je bâille ! je voudrais.... je ne sais
pas ce que je veux ! Mais je voudrais..... autre
chose. Dès que sonne la récréation je suis triste,
ou bien je flanque une pile au premier benêt qui
me regarde. J'ai beau écrire avec trois plumes à
la fois, je ne viens pas à bout des pensums que je
récolte. Si seulement on me laissait aller une
heure par jour dans le jardin du Supérieur ! Il y
a des lilas, des crocus, des iris, ah ! que j'ai envie
de parfums !

.

Juillet 1864.

Mon journal.

Tra deridera-lon-la ! Demain je pars en vacances.
Le père Régnard m'a fait tout à l'heure un laïus
en trois points sur la luxure. A propos de quoi a-

t-il choisi ce sujet de sermon? J'aurais plutôt compris qu'il m'entreprît sur la colère, car je ne sais vraiment pas ce qui m'arrive. Je m'exaspère de tout. C'est plus fort que moi, le sang me monte à la tête, et je vois rouge; il me semble que je pourrais tuer sans motif. Cela se produit surtout après que Pierre Calel — qui fait des vers délicieux — nous a lu en cachette ses sonnets ou ses chansons. Où diable peut-il bien rencontrer les femmes qu'il nous décrit? Elles sont toutes belles, l'embrassent sur la bouche, et s'endorment sur son épaule. Moi, quand je veux seulement enlacer Jeanne (la femme de chambre de maman), je reçois une bourrade.

Août 1865.

Mon journal.

Ça y est!! Je suis amoureux! oh! mais là, amoureux comme nul ne le fut jamais. Depuis huit jours je ne dors plus, je ne mange plus, et je ne décolère pas. Si elle me repousse, je la poigne et je m'égorge ensuite! Il faut en finir!

Mais... récapitulons!... Cela m'apaisera peut-être et me fera voir clair dans mon cœur.

Dès le lendemain de notre installation à Biarritz, — où mes grands parents habitent toute l'année, — je suis allé sur la plage regarder « lous

gouyats et lous gouyates » prendre leur bain. Lous gouyats et lous gouyates — pour les Béarnais du cru — ce sont les baigneurs de moindre importance. Sauf les nobles qui sont notoirement en cour, ou les gens qui occupent un emploi auprès de l'Empereur ou de l'Impératrice, tous les étrangers sont des importuns. Les Biarrottes surtout soulignent cet euphémisme d'un sourire impertinent et condescendant, qui les rend plus aguichantes encore.

Les vagues, ce jour-là, déferlaient avec violence sur les rochers de la plage; et toutes les belles madames s'arrêtaient pour suivre des yeux l'écume jaillissante. Les crinolines, secouées par la brise, s'enflaient, se balançaient, ou, brusquement, redressaient leurs cerceaux. Pour la première fois, je compris que le vent est une force bienveillante aux hommes de mon âge. En une seconde, il me dévoila dix mollets charmants, vingt bas de pantalons finement brodés, et trente bottines en lasting, dont les élastiques amincissent les chevilles nerveuses.

Je humais l'air salé — le nez en l'air et les bras ballants — quand un murmure courut de groupe en groupe. Tout près de moi une Landaise indignée s'écria :

— Encore ! Décidément il faudra que les

femmes honnêtes désertent Biarritz ! Si l'on ne peut faire un pas sans coudoyer une lorette, cela tourne au scandale. Comme au moyen âge, il devrait y avoir des quartiers spéciaux pour ces péronnelles.

En même temps, un dandy pimpant et musqué en appelait un autre.

— Ohé de Lupé ? Nini Grandier fait son persil !

Et tous deux rejoignirent une admirable Parisienne, sans oublier de tendre le jarret et de faire des effets de canne et de manchettes.

Pour ma part, je fus incapable de faire un pas de plus. Deux crabes passèrent sur mon pied droit, une vague allongée me trempa jusqu'à mi-jambe, et je ne bougeai pas plus qu'un terme.

La belle descendait d'ailleurs de mon côté. Elle portait une crinoline de proportion peut-être exagérée, mais si richement ornée de dentelles ! Sa jupe était de soie rayée vert et bis, tandis que sa tunique était de grenadine unie, du même ton bis de la jupe. Les pans d'une ceinture vert pomme voltigeaient autour d'elle ; et, de son petit chapeau — délicieusement posé sur un lourd chignon fauve — s'échappaient aussi des brides et des gazes qui se tordaient en vrilles élégantes. Elle passa si près de moi que je pus me griser de

cahiers dont elle ne devait prendre connaissance que partiellement. Le début en était largement épinglé.)

.
.

MON JOURNAL

Bordeaux. Tivoli : Pâques, 1864.

J'ai acheté ce cahier pour y écrire mon journal, parce que tous mes camarades en ont un.

Ils y griffonnent de longues histoires, et je me demande ce qu'ils peuvent bien raconter. Mais je ne veux pas avoir l'air moins « littéraire » que les autres ; et je m'évertue à des poses romantiques pour tracer ces simples mots, parce que René Monis me regarde. A la vérité, je suis un gai luron qui aime jouer, crier, rire et batailler. Les études ne me plaisent qu'à demi ; mais j'arrive toujours à me faire classer dans la moyenne à l'époque des concours. Les Pères Jésuites, qui m'instruisent,

son parfum. Car elle ne peut marcher sans embaumer l'air qu'elle déplace de doux relents d'opopanax.

— A quelle heure prendrez-vous votre bain, Nini ? dit l'un de ses chevaliers galants.

— A marée haute comme toujours ! donc, à midi et demi aujourd'hui.

Je dois convenir que le timbre de sa voix est un peu canaille ; mais ce détail m'excita davantage.

A partir de cette minute, je perdis la notion de l'heure, j'oubliai de rentrer pour déjeuner, et j'attendis en plein soleil, vauté dans le sable. J'attendis, le cœur battant, les yeux fixes. Enfin, elle parut, escortée d'un essaim d'adolescents.

La décrire est au-dessus de mes moyens. Elle est belle ! cela devrait tout dire ; en réalité elle est « la plus belle » ; et la preuve, c'est que sa peau est nacrée, et que le talon de son pied cambré est rose comme un camélia. Sa poitrine ? Deux sonnettes d'agate blanche renversées.....

Quand l'eau plaqua sur ses reins l'étoffe de son costume, je sentis que je devenais fou. Je courus comme un dément m'enfermer dans ma chambre, et je lui écrivis.

Seulement..... papa est un malin. Lorsqu'il m'a vu jeûner, rêver et soupirer, il a flairé la

vérité et il-a guetté. Il a fait pis, il a intercepté un de mes poulets. D'abord je crus qu'il allait me battre. Point. Il a écouté ma confession presque en souriant; et, tout en me fouillant l'âme d'un regard très indulgent, il m'a renvoyé sur ces mots :

— Après tout... Nini Grandier est une bonne fille. Essaie !

— Essaie quoi? De me faire aimer? Je m'y occupe avec ardeur. Je lui écris deux fois par jour; je la suis comme son ombre, je l'assassine d'œillades ferventes; je pâlis; je maigris; que puis-je faire de plus? Souffrir? Eh! bien, mais..... je souffre. Je suis jaloux de tous ceux qui l'approchent. J'ai pleuré, parce qu'un vieillard lui a baisé les doigts; et j'ai cherché querelle à un jeune homme qui la tutoie.

Je suis tellement affolé par la jalousie, que, ce matin, j'aurais juré que mon père échangeait des signes d'intelligence avec elle. C'est absurde; mais cela m'a mis hors de moi, et j'ai décidé d'en finir. Je lui ai écrit que si elle ne me recevait pas aujourd'hui, je me tuerais ce soir à ses pieds.

J'attends mon arrêt en me promenant de long en large dans ma chambre. J'ai fait mon testament. A quoi bon vivre d'ailleurs !

.

Août 1865.

Mon journal.

Alors l'amour c'est ça !!! Évidemment c'est agréable, mais je ne sais pourquoi j'en attendais mieux. Cependant je reconnais que je vécus trois heures d'enchantement. Nini Grandier a répondu à mon ultimatum d'amour par ces mots :

« Ce soir dix heures sur la plage. »

Dans son émoi, la chère belle a écrit plagié avec un j. Je n'aurais pas cru qu'elle m'aimât autant. Dix heures ! A la maison on dort à neuf ! N'importe. J'ai fait déposer sur sa table une rose dont un pétale portait ces mots tracés avec une épingle : « J'y serai ! »

Le soir, j'ai quitté ma chambre à pas de loup, descendu les escaliers dans l'ombre, et j'ai haleté devant la serrure de la grande porte. O miracle, cette dernière était seulement fermée au loquet.

Je me précipite vers la mer ; et, du regard, je sonde les ténèbres. Mon cœur s'arrête presque en apercevant la bien-aimée qui vient à moi le sourire ouvert et les yeux amusés. La lune dessine un tout petit croissant sur nos têtes, des étoiles semblent courir leur grand prix d'été, tant il passe de lueurs fugitives dans le ciel ; les vagues sont phosphorescentes ; il fait bien chaud malgré

la brise du large ; et je frissonne ! Elle parle..... et je me tais. Elle me regarde..... et je baisse les yeux. Elle rit..... et j'éclate en sanglots. Alors seulement je peux articuler mon aveu :

— Je vous aime, madame, je vous aime !

— A ce point-là ! Eh ! bien, rentrons, conclut-elle avec indulgence.

Et je fus dans sa chambre ! oui, sa chambre, après avoir rougi sous le regard de la soubrette. Là.....

C'est inouï ! Par quel phénomène se peut-il que ce soit maintenant seulement que je goûte vraiment la douceur de mon aventure ? Hier, j'étais affreusement torturé par mon bonheur. J'avais — je le jure — borné mon ambition au seul souhait de baiser le bras blanc de Nini. Et j'ai tenu ses lèvres sous les miennes : je l'ai eue toute. Comment n'ai-je pas crié de joie ? Non J'avais honte.

.

1^{er} septembre 1865.

Mon journal.

Mon rêve a eu trois reprises, pendant lesquelles je me suis accoutumé à manier le plaisir et à le savourer.

Puis, Nini Grandier m'a appris qu'elle devrait

rentrer à Paris, parce qu'elle doit y remplir un maillot dans une pièce qui s'appelle *Orphée aux Enfers*. J'ai pleuré toute la nuit qui précéda son départ. Nous fûmes cinq jeunes hommes pour joncher de fleurs les coussins de sa berline, mais mon mouchoir s'agita le dernier sur la route.

En rentrant je reconnus l'écriture de mon amante sur un rectangle de papier cacheté qui attendait le retour de mon père. Je ne pus résister à la tentation de savoir ce qu'il contenait. Je mouillai le pain à cacheter, j'ouvris, et j'eus la confusion de déchiffrer ceci, et dans cette orthographe :

« Mon viel ami, mersi pour les cinquante écus. Votre fils est très janti. Sela me portera bonheur. »

» NINI. »

.....

Je suis horriblement vexé. Mon père m'observe à la dérobée ; il ne comprend rien à mon impassibilité. C'est égal, je regrette la mâtine, bien qu'elle se soit jouée de moi. Il ne me reste plus qu'à raconter mon aventure à mes camarades de classe. Comme je tairai la connivence paternelle, ils vont m'admirer à l'égal de don Juan.

.....

Janvier 1865.

Mon journal.

Jeanine s'est enfin laissé séduire, et maman a failli me surprendre dans le lit de sa fille de chambre. Si c'est en forgeant qu'on devient forgeron, j'ai dû faire de rudes progrès. Je vais certainement passer maître sous peu. Bonnes vacances.

.

Juillet 1865.

Mon journal.

J'ai raté mon bachot. Drame de famille l'

.

Février 1866.

Mon journal.

J'ai roué de coups un bon camarade. Je suis désolé de ce geste et j'ai fait des excuses à ce pauvre Maret. Mais aussi pourquoi parle-t-il politique et affiche-t-il des opinions républicaines? Les Pères de Tivoli nous ont menacés de renvoi à la première récidive.

.

Juillet 1866.

Mon journal.

Je suis bachelier ès lettres. La moitié de la
besogne est faite.

.

Septembre 1866.

Mon journal.

Cette fois..... c'est de l'amour pur, de l'amour
définitif.

J'ai rencontré chez grand'mère, à Biarritz, celle
qui sera plus tard madame Tardieu. Elle a seize
ans, j'en ai dix-huit, c'est parfait. Elle est tellement
jolie que je ne trouve pas de mots pour décrire
sa beauté. Elle regarde à travers deux myosotis,
parle en agitant deux pétales de géranium, et sa
natte, qu'elle tord sur sa nuque, est de la couleur
des châtaignes nouvelles. Elle chante, danse,
rougit et se tait. Nous n'avons pas eu besoin de
parler pour nous comprendre. Sans nous être
rien dit, nous avons fait sécher le même jour une
fleur dans le même dictionnaire. Le même jour
d'orage aussi, nous avons pris la fleur morte; et,
tandis qu'avec une aiguille trempée dans une
goutte de mon sang je traçais sur l'ancolie :
« Adhémar à Hélène », elle avait écrit sur son

crocus fané — avec son poinçon à broder —
« Hélène à Adhémar ».

En échangeant cette déclaration muette, nos yeux ont versé de douces larmes. Elle m'attendra toujours s'il le faut; et je sens que je serai fidèle à son souvenir.

.

Mars 1867.

Mon journal.

J'ai bien fait de tenter le sort aux examens du printemps, j'ai décroché mon second bachot. Père m'envoie à Paris continuer mes études, j'adore les voyages et j'ai retenu ma place sur l'impériale de la diligence, car le chemin de fer est trop coûteux pour ma bourse d'étudiant. Paris? Paris?... Terre promise? enfer? ou paradis?

.

Paris. Juillet 1867.

Mon journal.

Paris m'a autant déçu que l'amour. Pourtant, dès le mois de mai j'étais acclimaté. J'avais pris part à deux monômes, dansé à Mabille, changé d'opinion politique, et versé dans les idées républicaines.

Pourquoi? Parce que c'est défendu. Parce qu'il

faut se réunir dans des arrière-boutiques pour boire de la mauvaise bière et fumer de bonnes pipes. On espère chaque soir — à part soi — que la police viendra nous mettre la main au collet, et que les gazettes s'occuperont de nous; mais les agents secrets semblent être sourds; ils n'entendent pas la violence de nos propos.

De belles petites viennent stimuler notre éloquence en ouvrant de grands yeux extasiés pendant que nous parlons; puis elles applaudissent, dès que nous nous taisons. Je me demande si ce n'est pas notre silence qu'elles acclament à la fin. Les Parisiennes! comme elles m'intimident! Je n'ai pas osé me distraire avec aucune.

Je passe mes dimanches sur le chemin qui va des Tuileries au Bois de Boulogne et je ne me lasse pas de regarder passer la cour. Je crois que je suis amoureux de l'impératrice, bien qu'elle soit de l'âge de tante Clara. Quelle admirable créature! quel front! quelle chute d'épaules! J'enrage de penser que tout cela fait les délices de l'empereur, cet être au teint terreux, à l'œil faux, au front têtue. Que j'aurais donc du plaisir à le détrôner! et puis, il y a trop de jolies femmes autour de moi. Quand elles passent en calèche, en tilbury, en cabriolet, ou en duc, je voudrais être jardinier, poète et financier, pour les fleurir,

les chanter et les gâter. D'autant qu'on raconte sur quelques-unes des scandales qui les rendent plus affriolantes encore.

On m'a montré une lionne qui a traversé le boulevard des Italiens toute nue.

On affirme qu'elle est si belle que personne ne s'est indigné sur son passage, tandis qu'elle exécutait son pari. Les hommes de police, les piétons et les cochers, tous, l'ont admirée; quelques-uns prétendent qu'ils l'ont applaudie. Dans son grand châte des Indes, elle ne m'a pourtant point semblé jolie; qu'importe, je ne rêve pas moins d'elle toutes les nuits.

Je travaille avec assez de régularité parce que je sais les sacrifices que s'imposent mes parents. Ils veulent faire de moi un avocat; cela ne me déplait pas, et je regrette vraiment que les cours cessent dans une semaine. Jusqu'au mois d'octobre, je vais m'ennuyer. Je ne suis pas assez riche pour retourner dans le Midi, ni pour m'offrir une villégiature à mon gré.

.

Octobre 1867.

Mon journal.

Évidemment cela devait arriver; mais je ne suis pas très fier de mon exploit!

J'ai beau me faire des reproches, je ne me trouve pas très coupable non plus ; et pourtant j'ai trahi Hélène. Car je n'estime pas que je lui étais infidèle lorsque je raccompagnais chez elles — au hasard des fins de quadrilles — de petites cocodettes en mal de volupté. Le soir, c'est vrai, je jurais de les aimer toujours ; mais au matin, nous savions, elles et moi, que l'éternité finit à l'aurore.

N'ayant que très peu d'argent à consacrer au culte de Vénus, je souffrais de ne pouvoir faire toutes les dévotions que ma jeunesse ardente brûlait souvent d'accomplir. Alors, je promenais mon malaise d'inassouvi en plein jardin du Luxembourg.

Comment et pourquoi ce malaise m'a ramené, à tous les crépuscules du mois dernier, sur le parcours précis qui va de la grille du Sénat à celle qui ouvre rue d'Assas ? Je ne saurais le dire. Ce qu'il y a de certain, c'est que la fatalité, qui ne semblait pas s'occuper de moi jusqu'ici, a installé exactement en face de cette sortie, une boutique de modes au coin de la rue de Fleurus.

J'ai commencé par flâner devant l'étalage où voisinent des chapeaux, des bonnets, des jupons, des berthes en linon, et mille choses charmantes ; puis, j'ai assisté au défilé des fées qui plissent, cou-

lissent et brodent tout cela. Elles quittent leur atelier à sept heures. J'avais remarqué, dès le premier jour, que l'une de ces fées n'était attendue par aucun magicien. Cela ne pouvait durer ; aussi, comme je la trouvais jolie, fine et modeste, je la suivis. Le premier jour elle rougit ; le second elle se fâcha, le troisième je sus qu'elle s'appelait Sylvie, et le quatrième je compris qu'elle était sage. Le dimanche, elle me suivit à Meudon, et — comme il plut à verse au repos dominical suivant — je réussis à la faire monter dans ma chambre. A ses larmes et à ses baisers, je vis bien qu'elle succombait dans une crise sensuelle identique à celle qui m'avait jeté dans les bras de Nini Grandier.

Depuis lors, elle me rappelle de temps en temps que je lui ai promis de l'adorer toujours. C'est bien possible ; mais comment lui avouer que c'est tout simplement ma formule d'extase ?

.

Décembre 1867.

Mon journal.

Je suis encore tremblant de ma récente colère. Sylvie fait mine de vouloir me quitter. Imagine-t-on pareil caprice ?

Et pourquoi ? Parce que ses parents ont l'inten-

tion de la fiancer à un rustre, à un ouvrier. Et ce qu'il y a de décevant pour moi, c'est qu'elle a hésité à demeurer mienne, dès que je lui ai franchement exprimé que les rois n'épousaient plus des bergères. Elle a pleuré, puis elle s'est effondrée sur mon cœur en balbutiant des mots de désespoir et d'adoration. C'est égal, les femmes sont d'étranges créatures, et les Pères ont raison. En voilà une qui prétend m'aimer, et qui m'aurait abandonné pour épouser un ébéniste. Oui... une ouvrière que j'ai élevée jusqu'à moi!

Et quand j'ai — brutalement je le reconnais — mis les choses au point, elle a sangloté comme si je la condamçais à mort. Ensuite elle est partie.....

Mais elle est revenue.... Naturellement!....

Elle est bien trop délicate pour ne pas apprécier l'aubaine qui lui échoit d'être caressée par un fils de famille. Seulement il se passe un phénomène singulier. Depuis que je l'ai sentie sans répugnance pour l'ouvrier qui la convoite, je suis moins fier de l'avoir conquise.

.

15 janvier 1868.

. *Mon journal.*

Je viens de faire un geste d'insensé! Je me suis

colleté avec le candidat au cœur de Sylvie, avec l'ébéniste.

La petite a, jusqu'ici, éludé toute réponse définitive et remis sa décision de semaine en semaine. Elle se contente d'assister le dimanche au dîner de famille, où le fiancé possible est admis à faire valoir ses avantages de beau garçon, brun, râblé, barytonnant et haut parleur.

Je ne sais pourquoi, je ne pus aujourd'hui supporter l'idée que Sylvie pourrait se laisser charmer par ce bellâtre. Malgré moi, mes pas m'ont porté sur le trottoir de la rue Mazarine où elle habite un modeste rez-de-chaussée. A travers les pauvres rideaux de mousseline à carreaux, j'ai vu gesticuler le drôle. Il battait des paupières, fredonnait des couplets de Nadaud, et je le vis cacher dans son gilet une fleur qui venait de tomber de la ceinture de Sylvie. C'en était trop.

Quand il sortit — accompagné des parents, sur le pas de la porte — je le bousculai. Ce fut instinctif et foudroyant. Il me rendit ma bourrade avec une vigueur qui décupla ma haine; je ripostai, et, ma foi, — je peux bien l'avouer ici, — je ne suis pas certain que je serais sorti sain et sauf de l'aventure, si le père de ma Dulcinée ne nous

avait séparés. Deux heures plus tard, Sylvie venait me rejoindre et se jetait dans mes bras en disant :

— Je savais bien que tu m'aimais comme je t'aime. Je suis à toi pour toujours.

Je ne me le fis pas dire deux fois. Je crois que maintenant son choix est fait, et qu'elle prendra les résolutions que je souhaite. Ce n'est pas de l'amour que j'ai pour elle; mais elle me plaît, me coûte peu, m'est fidèle et flatte ma vanité. C'est la plus jolie grisette de mon clan. Puisqu'elle prend ma rage pour de la jalousie, l'ébéniste est enfoncé.

A vrai dire, je ne suis pas content de moi, parce que je me mens à moi-même. Je me suis laissé prendre le cœur et la chair sans que je m'en aperçoive. Quand je la contemple — comme à cette minute, où elle dort exquisement lassée d'amour — je suis moins certain de mériter le qualificatif d'honnête homme que je m'octroie. Il y a tant de grâce dans l'abandon de ces bras menus, tant de sensualité dans ces lèvres entr'ouvertes et charnues, tant de bonté sous ces paupières closes! J'ai presque des remords; car je sais que je brise — en le berçant — ce joli jouet de mon adolescence.

.

1^{er} février. 1868*Mon journal.*

Catastrophe! Sylvie est enceinte! Elle ne m'avait rien dit lors de ses premiers doutes, mais les preuves se sont affirmées. Je suis atterré. Je sais bien que j'ai fait tout ce qu'il fallait pour que cela advînt, mais jamais l'idée ne m'était venue d'une pareille éventualité. Une maîtresse..... ça ne doit pas avoir d'enfants : alors, pourquoi la mienne?

Que faire, mon Dieu, que faire?...

Euréka!..... Je cours rue de Madrid. Je suis un ancien élève des Jésuites, et il n'y a pas d'exemple que les Pères aient laissé un de leurs fils dans l'embarras.

.

2 février 1868.

Mon journal.

Je suis sauvé! mais à quel prix : Certes je pensais bien qu'il y aurait une victime dans l'aventure, mais je n'aurais jamais imaginé qu'il en fallût trois, et que je dusse être du nombre. C'est pourtant ainsi qu'en a décidé le père Mornac.

Je suis arrivé au parloir les nerfs exaspérés ;

j'en suis sorti paralysé. Pour la première fois, j'ai pris conscience de la force que représente la robe noire de nos instituteurs. Je ne dis plus professeurs parce que les hommes qu'ils façonnent peuvent s'ébrouer quelque temps dans la vie ; mais au premier écart, ils sont happés par l'engrenage formidable de l'ordre. Il n'y a plus d'individus, il y a des affiliés auxquels on fait toujours l'avance d'un service moral ou matériel.

Une fiche — scrupuleusement tenue à jour — avait fourni au R. P. Mornac le détail de ma vie. Il savait mes bonnes fortunes avec autant de précision qu'il connaissait mes notes d'étudiant, et mon évolution républicaine. Quand je me nommai, il sourit, et me dit avec un regard de piègeur satisfait :

— Ah ! très bien... très bien... je vous attendais !

Je pris sa joie pour de la bienveillance ; et ce ne fut qu'après avoir confessé ma situation que je saisis le sens de ces mots. J'avais escompté une mercuriale sévère, mais je n'eus pas les honneurs d'un sermon. Après un long... long silence, le R. P. me dicta ses ordres sans précautions oratoires.

— C'était fatal, dit-il. Les parents de votre

Sylvie sont des gens simples et bien pensants ; ils aiment la monarchie, et peuvent nous servir : donc, nous sauverons leur fille. Dans trois semaines — peut-être moins — la petite sera mariée à l'ébéniste, et nous enverrons celui-ci à Saint-Stapin réparer le chapitre qui se délabre. Il aura là pour une bonne année de travail en province. Quand sa femme sera sur le point d'accoucher, elle viendra faire sa délivrance chez ses parents ; on retiendra le mari, et la naissance s'accomplira sans encombre. Il sera loisible de supposer une avance de la nature ; peut-être même pourrait-on ne pas annoncer tout de suite la paternité. Bref tout le monde sera heureux ; vous surtout : voilà.

Je vais écrire à monsieur Tardieu. Votre famille doit savoir quelle épine nous vous arrachons du pied, car les soins de cette opération nécessiteront quelques frais. Nous savons que les vôtres nous sauront gré de notre intervention.

— Cet acte qui m'est personnel ne devrait pas engager tous les miens ?

— Nous sommes tous solidaires ici-bas. La preuve c'est qu'à votre tour vous vous emploierez à servir notre cause. Je suis obligé de reconnaître que depuis l'exposition universelle de l'an dernier, les scandales princiers ont jeté le discrédit

sur l'empire. Les Français qui souriaient en 1855 à la « Curée des Dames » font maintenant un crime aux têtes couronnées de quelques licences — répréhensibles certes — mais point tellement condamnables. Les républicains exploitent de menus incidents ; et Tiennot vient de soulever l'opinion en exaltant le martyr de Baudin. La classe ouvrière s'agite. Je pressens des événements graves à l'intérieur comme à l'extérieur, Je ne puis dire encore si cela sent la poudre d'une guerre civile, ou celle d'une guerre d'invasion ; mais les menaces politiques s'accroissent.

Dans cette atmosphère d'alerte je passe la revue de nos fidèles, et je vous réintègre dans la liste de nos fils dévoués.

— Mon père, je dois vous avouer..... commençai-je.

— Pêché avoué est à moitié pardonné, et Jésus a dit qu'il y aurait plus de joie au ciel pour le retour d'un pécheur que pour l'arrivée de plusieurs justes.

— Mais.....

— Mais..... comme l'harmonie universelle veut la balance des services rendus, nous réglerons notre protection sur votre zèle à nous obéir. N'oubliez pas que vous tirez au sort le mois

prochain et que nous avons des remplaçants tout prêts à partir pour la caserne. Allez, mon fils, et que Dieu bénisse votre repentir.

C'est très clair : la griffe noire s'est posée d'un seul coup sur mon cœur et sur mon cerveau. Je suis jugulé, ligoté, maté. La rage fait trembler ma plume ; et, comme il faut que « colère se passe », j'ai injurié Sylvie et l'ai rendue responsable de mes maux. Elle est partie désolée et meurtrie. Ah ! les femmes ! les femmes !

Bien sûr, c'est moi qui ai couru après celle-ci : mais, pourquoi ne m'a-t-elle pas résisté ? C'était son devoir après tout !

.

10 février 1868.

Mon journal.

Moi qui ai horreur des scènes que je ne fais pas, j'en subis de tous les diapasons.

Je viens de recevoir une avalanche de messages courroucés de ma famille ; j'ai esquivé le poing du père de Sylvie ; les R. P. m'ont nommé président d'un cercle catholique d'ouvriers ; enfin... j'ai dû prononcer les mots cruels qui ont déchiré le cœur de Sylvie. J'ai dit « Adieu ! » sans tristesse, parce que ma conscience crie à l'injustice ! Je n'ai pas regardé ma victime, pour ne pas

être tenté de lui ouvrir les bras. Et ma petite amie a cru que je m'efforçais au cynisme alors que je me cuirassais contre ses larmes. J'ai ricané pour ne pas pleurer, et je lui ai fait — par bravade — cette injure odieuse de lui dire que je n'étais pas certain de sa fidélité. Elle a hurlé de douleur et de honte. J'ai fait cette horrible chose pour couper court à ses prières qui m'amollissaient; et, quand la porte est retombée sur son dernier adieu, quand sa pauvre silhouette a dévalé les escaliers dans une fuite éperdue et sanglotante, je me suis insulté tout haut. Ma petite chambre m'a semblé immense et mon lit sans tiédeur. A mon tour j'ai pleuré; j'ai rêvé. Ma Sylvie! comme elle me semble douce et pure maintenant que je l'ai perdue, que je l'ai chassée! Je ne verrai plus ses bons yeux admiratifs et soumis...

Et tout cela... « *parce que la femme est un péché; que son contact est impur, et que la mission de l'homme est d'assurer le triomphe de l'Idée* ».

Le père Mornac a beau formuler ces principes avec des alternatives d'onction et d'autorité, je ne suis pas convaincu : quelque chose rougit et souffre en mon for intérieur. Un péché? Sylvie? Agréable péché en tout cas! Mais... l'enfant?... mon enfant? Je ne peux me défendre d'un vague

orgueil et d'une émotion réelle quand je pense que, dans le frêle corps de cette grisette, germe un être qui vient de moi.

Pourquoi faut-il que son éclosion déclenche tant de tristesses ?

. ,

3 mars 1868.

Mon journal.

C'est fait ! En trois semaines les PÈRES ont si bien manœuvré que ma maîtresse est devenue madame Rameil.

Je me suis terré dans la solitude pour cacher à tous le malaise que cette union me cause. Sans un ami que le hasard agenouilla à Saint-Germain-des-Prés — pendant que Sylvie recevait la bénédiction nuptiale — je ne saurais rien du drame conjugal de la petite.

Il paraît qu'elle était triste et jolie ; que ses parents rayonnaient, et que le prêtre échangeait avec eux des sourires complices. L'ébéniste demeurait seul attendrissant et ridicule, dans l'extase ravie d'un amour trop confiant. Je ne puis comprendre par quel sortilège je suis arrivé à laisser à cet homme le soin de nourrir et d'élever mon enfant, alors que je l'ai battu l'autre jour par simple jalousie. Ce n'est peut-être ni très logique

ni très honnête. Mais on me rebat les oreilles de cette loi : que le monde ne s'embarrasse pas de tels scrupules, parce que la vie n'est pas un roman. Ce qui me convainc et m'absout presque, c'est que ma mère, si bonne pour tous, se montre plus intransigeante encore que le prêtre et que mon père envers le petit innocent. Si mon abandon était vraiment coupable elle ne me le conseillera pas !

D'ailleurs, on ne me laisse pas le loisir de ratiociner. On m'a distribué une besogne absorbante. Je suis chargé de faire des conférences ayant pour but d'entraîner les ouvriers catholiques à manifester contre le ministère actuel. Cela me passionne parce que j'ai le goût de la controverse ; mais les camarades libertaires qui prisaient mon éloquence révolutionnaire me font de durs reproches. Je ne puis leur dire quelle pression pèse sur ma volonté, et l'équivoque de mon attitude m'exaspère, quoique, à la vérité, mes convictions soient assez flottantes.

Si les Pères n'avaient pas réparé ma gaffe de jeunesse, et réglé ma situation militaire, je serais resté fidèle à mes aspirations républicaines. Mais c'est si commode de se laisser vivre ! Une sourde irritation me gagne cependant ; et, pour me calmer, je me répète le proverbe irlandais :

« Tout homme a dans son armoire un cadavre qui le gêne. »

.

Juin 1868.

Mon journal.

Ah...! ça... Jamais!

Les Pères veulent me marier, ou du moins me fiancer avec une bossue riche, intelligente, et dont une âme ardente alanguit les yeux qu'elle a superbes. J'ai, c'est vrai, prouvé mon incorrigible amour de l'amour, en obtenant les faveurs d'une exquise dévote, mariée au beau-frère du nonce apostolique. Nul ne se serait offusqué de mon bonheur, si le ciel n'avait encore béni mes étreintes; ma belle va donner un héritier à son mari! — que les médecins, hélas! ont déclaré incapable de toute paternité. Ce petit scandale a fait méditer le père Mornac.

Il a dès lors imaginé de m'unir à mademoiselle Claire Lancelin, fille du procureur impérial. Papa estime qu'un bel avenir tient dans sa corbeille; mais toute ma chair se révolte. J'ai envie de fuir, de crier. Non, non, à aucun prix je ne veux d'une infirme! Je n'épouserai qu'une jolie fille, parce que j'ai besoin de beauté comme une fleur a besoin de lumière et de soleil.

Quoi? je me serais aiguisé les sens et le cerveau au contact de lorettes délicieuses; j'aurais habitué mes lèvres aux épidermes de satin clair, et mes yeux aux galbes artistiques, pour me condamner à vivre auprès d'une malheureuse, dont la colonne dorsale tordue lui inflige des bras ou des jambes de rachitique? Il me faudrait enlacer cela? lui faire l'aumône de mots tendres? Jamais! Je ne le pourrais jamais! La ruine, la misère, la caserne, la maladie, tout... plutôt que d'être quotidiennement sevré d'une compagne aux gestes harmonieux, aux lignes pures et au sourire joli.

On a cru me flageller en me traitant de sensuel; mais tout le mépris du monde ne me fera pas admettre la laideur et l'infirmité à mon foyer.

.

Août 1868.

Mon journal.

Ouf! le calice s'est éloigné! Il a bien fait, car je n'en aurais jamais bu la lie. Mes familles temporelles et spirituelles ont compris que je serais irréductible, dès qu'ils m'ont vu reprendre le chemin des tavernes où l'on conspue Badinguet. Pour rattraper l'électeur, on a sacrifié l'épouseur, et ce fut très sage.

La situation politique est assez bourbeuse.

Napoléon III — miné par je ne sais quel mal — n'a plus la force de soutenir ses mensonges ; et c'est inouï, car notre illustre souverain « ment alors même qu'il ne dit rien », comme on le prétend à Londres. Une petite popularité grandit autour de mon nom. Ah ! si je pouvais m'abandonner à la fougue de mes vraies opinions ! Mais on m'impose un programme sévère et compliqué ; je me demande parfois ce qu'on veut obtenir de la foule. J'ai le sentiment qu'on la trahit.

.

Octobre 1868.

Mon journal.

Cette fois, je n'ai rien à reprendre ; le projet d'union est parfait ; et je viens d'en remercier les Pères. Ce sont eux, naturellement, qui poursuivent l'idée de me marier ; car pour ma part, le célibat, tel que je le pratique, me séduit beaucoup. Pourtant je rends les armes, tant la fiancée que l'on m'a choisie fait naître en moi de désirs pressants.

Elle est jeune — pas encore dix-huit ans — elle est assez fortunée, puisque son père est le notaire dont la charge est la plus riche de Paris ; mais ce détail est secondaire. Ce qui m'importe c'est qu'Eugénie Tinsot est la plus admirable blonde

que j'aie rencontrée; que son buste a des promesses... que je tiendrai à pleines mains... et que sa cheville révèle une jambe élégante. Elle a des yeux puce frangés d'or et arqués de sourcils marrons. Son nez est droit, aristocratique et fin, ses quenottes sont petites et régulières; enfin je suis fou de sa main, de son bras ferme et rond. Nos fiançailles seront bientôt officielles; mais nous ne devons nous marier que lorsque j'aurai fait assez de Droit pour prendre part à la gestion de l'étude de mon beau-père. Le travail me sera facile désormais.

.

5 novembre 1868.

Mon journal.

Pourquoi ne suis-je pas parfaitement heureux?

Hier au soir j'ai mis au doigt d'Eugénie Tinsot sa bague de fiancée. J'ai valsé longuement avec elle, et un baiser sur sa nuque m'a délicieusement exalté. Malheureusement, un invité l'a appelée « Nini »; et ce diminutif très doux m'a rappelé ma première aventure. Une sorte de rétrospective s'est imposée à mon esprit; j'ai revécu tous les frissons illégitimes de mon passé. Nini Grandier est maintenant à l'hôpital, défigurée par un mal horrible; Hélène m'attend peut-

être dans sa calme petite ville de Gascogne; la dévote, les lionnes et les grisettes dansent la folle sarabande du plaisir; et Sylvie plane sur tous mes souvenirs.

Comme si cette humble fille devait marquer pour moi les phases de mon destin, je l'avais précisément rencontrée sur ma route le matin même. Elle portait notre enfant dans ses bras; et son mari — qui vient sans doute la reprendre pour la ramener à Saint-Stapin — marchait près d'elle. Comme je souffris chaque fois que d'un geste protecteur, cet homme écartait du tout petit le contact des passants distraits! Oh! cette sollicitude!

J'avais les mains encombrées des roses blanches que j'allais déposer chez ma fiancée, et je suis demeuré stupide, figé sur place, sans penser à fuir le couple. Les yeux de Sylvie, calmes et hautains, ont plongé dans mes yeux papillotants; ils ont glissé sur le bouquet blanc que je tenais, avant de s'abaisser sur le visage de l'ange qu'elle berçait. Puis, deux larmes ont roulé sur ses joues, et — comme en se penchant — elles ont baigné le front de notre petit, j'ai eu l'impression que ces pleurs tombaient sur mon âme, et que je recevais le baptême du malheur.

IV

Décembre 1868.

Mon journal.

Je l'aurais parié ! La manifestation du 2 novembre dernier est une maladresse.

Sans doute on a fait des arrestations en masse ; mais l'opinion réclame un jugement public. Celui qui plaidera la cause des naifs, qui se sont laissé mener, a de grandes chances d'obtenir un triomphe, car la manœuvre fut vraiment trop visible. Et puis, la figure de Baudin est populaire. Les principes qu'il représente sont propices aux belles périodes. C'est un jeune inconnu appelé Gambetta qui assume cette tâche, paraît-il. Il est un déplorable avocat au civil ; mais je l'ai eu

comme contradicteur au café Procope et j'en augure bien pour ses clients.

Les élections s'annoncent comme devant être tumultueuses, et les Pères me taillent une besogne machiavélique. Je renonce à protester contre les étranges oppositions de langage qu'il me faut tenir d'une semaine à l'autre ; aussi je m'amuse à traiter cette campagne comme un simple exercice d'éloquence. Un jour je dis blanc, le lendemain je soutiens noir ; mais j'essaye de masquer mes sautes d'opinions par autant d'élégance que possible. La seule chose qui m'importe, c'est d'être applaudi, afin de garder mon prestige intact aux yeux d'Eugénie. Quand elle assiste à mes conférences, je me surpasse ; et, le soir, si elle me regarde en battant des cils, il me semble que sa pensée applaudit encore lentement.

Une seule chose me déconcerte. Cette incomparable beauté ne comprend rien aux angoissants problèmes de l'heure.

.

30 mai 1869.

Mon journal.

Je l'avais prévu ! La liste de l'opposition est passée tout entière à Paris ; en province, gros succès pour les adversaires des Pères. L'école est

houleuse ; et jamais, depuis 48, les étudiants ne se sont exercés à des joutes oratoires aussi violentes. Dès que trois jeunes hommes sont réunis, l'un d'entre eux se hisse sur une borne, une chaise ou une voiture, et harangue les deux autres. Pour me reposer de ces criaileries en plein air je vais chaque jeudi, et chaque dimanche, me baigner l'âme dans la sérénité familiale des Tinsot. Là je me tais... et je regarde.

La semaine dernière, ma fiancée a fait son entrée dans le monde au bal de la duchesse d'Albe, où la présentait sa marraine la comtesse de Chavanes. Mademoiselle Errazzi en a verdi de dépit. Elle a beau faire palpiter toute la Cour, Eugénie fut la plus belle. Malheureusement, elle fut coquette avec un officier de la garde, au point de me désobliger. Un sonnet a mis fin à notre brouille de vingt-quatre heures.

.

Octobre 1869.

Mon journal.

Les fiancés heureux n'ont pas d'histoire.

Mais la France n'est pas comme nous. Que de complications diplomatiques s'accumulent chaque jour ! Je me suis évadé du service des Pères, et je viens de passer trois mois au bord de la mer dans

une atmosphère de fleurs, de valse, de comédie, de chants et de violons. Je rentre avec une ample provision de mouchoirs en dentelle, de gants à un bouton, et de carnets de bal. Tout cela fleurit l'eau de Lubin qu'Eugénie préfère à l'Ylang-Ylang, très à la mode. Cependant, je rapporte aussi un éventail qui n'est pas tombé de ses doigts. Hélas!... L'esprit est prompt et la chair est faible!... Fleur d'été... vite fanée!

Il est question d'un ministère Forcade.

.

11 janvier 1870.

Mon journal.

Grande agitation parmi les robes noires. Celles de l'Église et celles du Palais révèlent une égale émotion. Hier, Pierre Bonaparte a assassiné Victor Noir; et ce crime va remuer toutes les passions mal endormies. Rochefort, Delescluze et Gambetta — maintenant grande vedette républicaine — excitent et refrènent tour à tour le peuple. Leur influence est énorme; et j'estime que les Pères et l'Empereur suivent une politique dangereuse.

.

Avril 1870.

Mon journal.

Ça se gâte, et l'horizon s'obscurcit au point que l'orage ne saurait tarder.

Ollivier — qu'on appelle tout bas « le Daim » — justifie de plus en plus son sobriquet. Pour moi, ce ministre est néfaste autant que ridicule. Il y a deux jours, il a cru faire de l'esprit en déclarant à un interpellateur :

— Monsieur, j'ai l'honneur de vous répondre que je ne vous répondrai pas.

Cette phrase court Paris ; c'est la scie du jour. Il va sans dire qu'Eugénie me la répète chaque fois que ma jalousie hasarde une question indiscreète. Ça m'est égal, je l'aime !

.

6 juillet 1870.

Mon journal.

La guerre est imminente ! Cependant la Prusse a retiré la candidature de Léopold de Hohenzollern au trône d'Espagne. Il doit y avoir des dessous très graves, car M. Thiers a trop insisté pour réclamer la lecture des dépêches incriminées. Il a supplié Ollivier d'éviter un carnage inutile ; mais le général Lebœuf affirme que, « même si les hostilités duraient deux ans, on

n'aurait pas besoin d'acheter un seul bouton de guêtre ». Dans ces conditions en effet « Le Daim » semble moins coupable de dire qu'il accepte la guerre « d'un cœur léger ». Ces trois mots sonnent comme un glas à l'oreille des mères ; et leur intuition ordinaire me trouble un peu.

.

18 juillet 1870.

Mon journal.

La guerre est déclarée depuis trois jours. Paris est en liesse. Des hommes boivent, chantent et crient : « A Berlin » ! Bêtes et gens semblent atteints de démence. Les voitures passent au galop, les chevaux sont blancs d'écume ; on court ; tout le monde veut avoir l'air d'être mêlé au drame national comme dirigeant ou comme combattant. Des femmes pleurent ; des régiments défilent sous les bravos ; et chaque soldat s'en va, une fleur aux lèvres ou à la baïonnette. Mon remplaçant doit être à la frontière, et cette pensée m'énerve. Moi aussi je crie : « A Berlin ! » et j'ai envie d'y aller.

.

AOÛT 1870.

Mon journal.

Honte et malédiction ! Nos généraux sont incá-

pables ou criminels. Les États-Majors n'ont pas de cartes, pas d'ambulances, rien ! Je sais pertinemment que le général Michel a télégraphié au ministère ces choses inouïes : « Pas trouvé brigade. Pas trouvé général division. Que dois-je faire ? Sais pas où sont mes régiments. » Pauvre France ! il me semble que si je me battais.....

.

Septembre 1870.

Mon journal.

Je n'y tiens plus. J'étouffe de rage et de fureur. Paris est investi. Le 15 de ce mois j'ai mis à l'abri, dans un coin de Vendée, madame Tinsot et ma fiancée et je leur ai signifié que j'allais m'engager. Il faut que je tue des Allemands, ou je mourrais de honte. Précisément le général d'Aurèle reforme le 15^e corps avec les rescapés d'Orléans et des volontaires ; je vais signer à Tours.

J'éprouve un bien-être moral immense de ma résolution, et Eugénie est heureuse de mon attitude. Il lui semble, m'a-t-elle dit, que de se savoir défendue par moi qui l'aime, ce lui est une sécurité plus grande, un espoir plus certain. Bien entendu, nous avons échangé de longs regards, de doux serments, et ses yeux se sont noyés de larmes ; mais je suis parti le pas ferme, avec une

hâte irrésistible de courir au danger.... au devoir.

Mon père a deviné mes intentions. Il m'a envoyé ce matin, par Baptiste, son fusil de chasse et quelques cartouches. Comme billet d'adieu ces simples mots : « Va, mon fils! »

.

Septembre 1870.

Mon journal.

C'est fait! Baptiste et moi avons signé et demain nous rejoignons notre corps derrière la Sauldre. Je trace en hâte ces quelques lignes qui peuvent être les dernières de ma vie, parce que j'ai besoin d'extérioriser mon ardeur, ma haine et ma joie. J'ai peut-être bu un peu de vin d'Anjou pour tenir tête à mes compagnons, mais je suis sûr d'être heureux.

Je le suis moins d'avoir reconnu Paul Rameil dans la foule des derniers inscrits ; mais il était si bizarrement accoutré que je ne suis pas certain du fait.

Mon enthousiasme déborde ; et je sens qu'il est noble et sacré ! Il vibre en moi comme un écho de victoires lointaines ; il tressaille comme à des ressouvenirs de curée. Je vais me battre, et je chante!..... Je vais tuer, et je chante!..... J'ai

tellement chanté que je suis presque aphone ; mais mon exaltation est si intense, que, si ma plume pouvait chanter, je lui ferais hurler la *Marseillaise* !

.

Mon journal.

*Lettre reçue au prieuré de la Chapelle près Salbris
et annotée au crayon.*

20 décembre 1870.

Mon cher Fiancé,

Le fils de là buraliste, qui nous vend la *Gazette*, ou les *Débats*, s'est engagé comme vous. Obligé d'aller à Romorantin, il sera tout près de votre camp et pourra peut-être vous faire tenir cette lettre, et un tout petit paquet que je lui ai confié.

En sortant de l'église, où j'ai prié pour vous, j'ai trouvé tout à l'heure la campagne couverte de neige. Comme vous devez souffrir du froid, mon ami ! Je vous ai tricoté des mitaines en belle laine à cinq fils, et j'y joins un scapulaire que j'ai brodé pour qu'il vous portât bonheur. Il paraît que les balles s'aplatissent sur l'image de Jésus quand elles sont tirées par un chrétien. Il n'y a que les projectiles lancés par des juifs qui osent blesser encore l'effigie de celui qu'ils ont crucifié. Mais

les Allemands sont baptisés pour la plupart. Placé sur votre cœur, ce talisman vous sera peut-être précieux.

Dans la campagne où vous nous avez laissées, on ne paraît pas se douter que la guerre sévit ; les dames du Corbin se moquent des Parisiennes, et surtout des Parisiens réfugiés ici. On appelle ces derniers des « pantouflards » ; et c'est justice, car ces messieurs sont insupportables d'impatience et de récriminations.

A table, l'oncle Tinsot délivre Paris tous les soirs. Il masse les salières, les porte-couteaux et les croûtons, au nord du fromage ; il pose au sud, sa pipe et son canif, et fait prisonnier en moins de cinq minutes tous les raisins de Corinthe, qui représentent les Allemands. Nous l'écoutons en silence ; et nous sommes surprises en effet que les généraux Canrobert et Trochu ne fassent pas le nécessaire. Mais mon oncle prétend que les trois quarts de nos officiers supérieurs n'ont commandé que des sergents de ville.

J'entends souvent dire en soupirant : « Pauvre France ! » Les dévotes se signent, les républicains montrent le poing, moi... j'espère. J'espère que vous partirez un soir en patrouille, que vous surprendrez un régiment et que vous en ramènerez le colonel prisonnier. On vous nommera capitaine,

et vous dormirez sur l'affût d'un canon comme Turenne. Puis, vous gagnerez les galons de colonel; et, dans une charge magnifique, vous enlèverez une position tellement importante que la retraite allemande en sera inévitable. Paris sera sauvé; et, quand vous y reviendrez, je m'y serai réinstallée depuis quelques jours. Quel bal organiserons-nous pour fêter la victoire? Simple ou travesti? J'aurai bien du plaisir à conduire le cotillon avec le bel officier que vous serez devenu.

Adhémar! la France ne peut pas être perdue, n'est-ce pas? puisqu'elle a des soldats tels que vous?

Maman vous permet de m'embrasser par la pensée. Elle récite un chaplet pour vos armes avant de faire son whist. Quant à moi, lorsque mon cousin Pierre est par trop nul, ou méchant, je relis vos sonnets; le printemps me semble moins lointain.

Revenez victorieux, mon ami, et nos parents abrègeront certainement le temps de nos fiançailles. Je m'ennuie en province. Comme c'est long la guerre!

EUGÉNIE TINSOT

.

*Mon journal.**Feuillets épinglés à la précédente lettre.*

26 décembre 1870.

Quelque chose qui tient du découragement et de la pitié m'a laissé les bras ballants et les yeux navrés après la lecture de cette lettre. Je sais bien qu'Eugénie ne peut pas se douter de l'horreur des combats ni des réalités des camps ; aussi n'est-ce pas elle qui me déçoit. C'est toute la France d'arrière. Pendant que nous crevons de faim, les pantouflards digèrent en parodiant nos manœuvres stratégiques. Le froid gèle nos pieds, y fait germer la gangrène ; nous grelottons dans des capotes si minces que la moindre averse nous transperce. Pour remédier à notre misère, la charité des femmes nous munit de mitaines et de scapulaires. Le superflu ! le miracle ! voilà ce qu'imaginent les cœurs abusés par les mensonges de l'Intendance.

Puis-je alarmer, en la désabusant, celle qui rêve pour moi de victoire et d'apothéose ? Non. Je garderai le silence ; et, puisque dans vingt-quatre heures les Allemands doivent attaquer, pour essayer d'atteindre Bourges, je tâcherai de gagner

mes galons de caporal. Je mettrai les mitaines ce soir, pour méditer pendant le gel ; et, malgré mon incrédulité, je glisserai le scapulaire sur ma poitrine. Je ne compte pas sur le Christ pour repousser les balles, mais il est possible, qu'au plus fort du combat, si je sens sur ma chair la rudesse de cette bure, j'évoquerai l'image de la brodeuse. Alors, les fusils pourront crépiter, les Boches crier et le sang couler, j'irai, la baïonnette rageuse... et je tuerai ! Je tuerai ! pour que, sous la lampe, — là-bas, — Eugénie puisse se pencher sur sa broderie, près d'une bûche à demi consumée.

J'écris sur une pierre du vieux prieuré qu'on appelle « La Chapelle » et dont quelques pans de murs sont encore debout. A mes pieds, Salbris dort sous la neige — j'allais dire sous son linceul — tant la situation de ce village est critique. L'état-major travaille au château ; et moi je veille près d'un brasier que deux soldats alimentent de bois mouillé. L'un d'eux est Paul Rameil, que j'aime beaucoup maintenant, car c'est un magnifique soldat, un peu frondeur, mais débrouillard et audacieux. Il a reçu hier des nouvelles de son fils ; et, comme il me contait son bonheur, j'ai appris ainsi que c'est un fils qui est né de mes étreintes avec la plus douce des filles du peuple Si ma

fiancée était moins belle, je baisserais le front, tant il m'apparaît maintenant que, devant la mort, la vie prend un sens plus auguste que l'amour. Mais celui-ci est un avocat de fier talent ; il obtient l'acquiescement des pires coupables. Chaque jour de misère et de guerre mûrit les hommes ; et j'ai déjà tellement souffert que mes joues sont creuses, que mes yeux brillent trop, parce que mon esprit se révolte et refuse d'accepter l'affront national.

Je vais obéir à mon tour à l'instinct millénaire qui pousse les soldats à confier à la terre ce qu'ils ont de plus précieux. Cette lettre et ces feuillets vont être serrés dans une boîte de fer-blanc, et enterrés à l'angle ouest du portail du prieuré. Ce geste est sans doute le reflexe d'un long atavisme de paysans et de guerriers. « Trésor enfoui est sauvé à demi », disaient nos ancêtres. Je n'ai pas d'or et ne possède qu'un gage d'amour ; mais je veux lui éviter la souillure du regard ennemi, et je le mets sous la sauvegarde de la terre. Elle boira peut-être mon sang, mais elle ne trahira pas mon secret.

.

Hôpital de Tours, Février 1871.

Mon journal.

Avec quels mots d'horreur et de détresse faut-il parler de l'effroyable fatalité qui m'a terrassé. Elle s'est ruée sur moi, sous la forme d'un gigantesque uhlan, le soir même où le 15^e corps s'éloignait de Salbris parce que le général Aurelle de Paladines venait d'apprendre la reddition de Metz. J'étais sorti indemne de la rencontre meurtrière qui avait mis aux prises trois divisions sur la Sauldre ; j'avais échappé aux massacres d'octobre et résisté aux pluies de novembre ; tout cela, pour tomber dans une rencontre de patrouille, avec un coup de lance dans l'épaule et une balle dans le

fémur. Laissez pour mort dans la neige, je restai vingt heures sans secours. Et, depuis mon réveil à l'hôpital, je maudis le soldat qui s'entêta à me disputer à la Camarde.

D'abord, il lui fallut casser la glace qui m'en-châssait, et me porter ensuite au poste de secours qu'avait installé, à ses frais, le docteur Picard d'Angers, à trois kilomètres du lieu où j'étais tombé.

A vrai dire, je ne me rappelle que peu de choses. J'ai le ressouvenir d'une nuit claire, d'ombres menaçantes, de chocs rapides et douloureux ; puis d'un grand sommeil bercé par des hurlements de loups. Ces bêtes sortaient du bois voisin ; et j'en ai entendu se disputer les lambeaux de chair d'un blessé étendu à quinze mètres de moi. Ils l'ont dévoré, dans un affreux vacarme de cris et d'aboiements. L'un d'eux passa sur mon corps en emportant quelque chose qui me parut être un bras ; et il tâchait de soustraire, en détaillant, sa part de curée à l'appétit de ses pareils.

Ce spectacle ne m'angoissa même pas, tant j'avais perdu la notion des réalités. La neige tombait..... tombait..... ensevelissant les morts et les vivants, tandis que la fièvre montait..... montait..... dans mes veines et dans mon cerveau. Puis, il me sembla que des cloches tintaient,

qu'un bruit de marée bourdonnait à mes oreilles, et..., ce fut l'inconscience.

Pourquoi m'avoir obligé de survivre à l'écrasement de la France, à la ruine de ma jeunesse, et, probablement, à la perte de mon amour ? Ma misère est faite d'une telle disgrâce que je n'ose y songer tant elle me désespère. Je suis amputé de la jambe gauche, et j'ignore ce qu'il adviendra de mon épaule très fortement endommagée par le fer du uhlan.

Ma mère ne quitte mon chevet qu'à l'extrême limite des heures fixées par le règlement, et rôde sans cesse autour de l'hôpital. Entre deux sanglots, elle essaie de me reconforter, mais elle devine quelle pensée tenaille mon esprit. Eugénie ! Que va-t-elle dire ? Que va-t-elle faire ? Mais surtout que *dois-je* faire ?

Favre a signé hier avec le comte de Bismarck.

.

3 mars 1871.

Mon journal.

La souffrance physique est une tour d'ivoire où chacun de nous s'enferme, par pudeur peut-être, mais surtout par égoïsme ; aussi ne m'étais-je pas intéressé jusqu'ici aux drames individuels de mes compagnons d'infortune.

Je suis soigné dans un vaste dortoir où s'alignent cinquante-quatre lits, et je suis la seconde épave de la file sud. Les religieuses qui assurent le service, mettent tant de tact et de bonté dans leurs soins, que chacun de nous se croit seul l'objet de leur sollicitude. Cette exquise sensation d'être le préféré, le gâté, le choyé, endort les curiosités et fait germer l'indifférence.

Cet après-midi — une heure avant que soient admises les visites autorisées — la porte du dortoir s'est ouverte, et la silhouette menue de Sylvie s'est détachée sur l'ombre du vestibule. Mes yeux se sont dilatés; et je me suis un peu soulevé pour la suivre du regard, pendant qu'elle avançait dans la salle. Elle s'arrêta tout au fond, devant le lit n° 27 dont je ne pouvais distinguer l'occupant.

— Y a-t-il un blessé du nom de Paul Rameil? demandai-je à mon voisin.

— P'têt! Mais ici on ne se connaît que par ses blessures et le numéro de sa pancarte.

— Qu'a donc le 27?

— L'a un œil de moins, et une guibolle tordue.

— Merci!

Je tombai dans une rêverie profonde.

Il y avait trois quarts d'heure que durait ma triste méditation, quand un pas léger réveilla tout un monde de souvenirs bien doux. Sylvie quittait

la salle... Elle avançait..... et je me dressai. Elle me regarda, — peut-être sans me voir, — et elle allait passer sans me reconnaître, quand, malgré moi — mais avec quelle ferveur — j'articulai les deux syllabes de son nom :

— Sylvie!

Elle s'arrêta net.

— Sylvie! Sylvie!.... C'est moi.....

Elle hésita, et ses yeux questionnèrent. Étais-je donc si changé?

— Sylvie? C'est moi..... Adhémar.....

— Mon Dieu! dit-elle simplement.

L'émotion la clouait au pied de mon lit.

— Amputé et le bras ankylosé, expliquai-je.

De la pitié noya son regard et fondit toute rancune.

— Et lui? dis-je par politesse en désignant le lit lointain.

— Infirmes aussi!

Infirmes! Je crus défaillir à cause de ce mot que nul encore ne m'avait appliqué; mais je me ressaisis; et, haletant, l'esprit tendu vers Eugénie, je murmurai :

— Pauvre bougre!

— Pourquoi? puisque je vais l'aimer maintenant qu'il est malheureux! protesta-t-elle vivement.

Une sorte d'extase s'épandit sur mes traits, tant

il me sembla que Sylvie venait de formuler l'opinion de toutes les femmes.

— Merci! Merci! tu m'as fait du bien! dis-je à bout de forces, en retombant presque évanoui sur l'oreiller.

Ma mère arrivait à l'instant même et la petite ouvrière s'éclipsa toute déconcertée. Elle revint le lendemain, puis le surlendemain; mais, comme je n'osais plus l'appeler, elle passa triste et muette, avec, de temps à autre, un regard de salut ou d'aumône.

Précisément elle faisait sa visite quotidienne à l'ébéniste, quand mon père se dressa un jour dans ma ruelle. Il ne pouvait articuler aucun son, et me contemplait attristé.

— Tu vois, lui dis-je pour chasser son émotion, tu m'as dit : Va! et je suis allé!

— Mais.... n'étais-tu pas déjà parti quand tu as reçu mon mot! balbutia-t-il.

— Si!

— Ah! que je suis heureux! acheva-t-il dans un sanglot; c'est épouvantable d'être père et patriote.

— Rassure-toi. Je ne regrette rien!

— Je suis fier de toi, mon garçon.

Il me secouait fortement le bras valide quand maman parut, escortée de madame Tinsot et d'Eugénie. Je blêmis.

Je ne saurais exactement redire quel dialogue s'engagea autour de mon lit, parce que je ne regardai qu'Eugénie, je n'étudiai que sa pâleur, je ne sondai que sa pensée. Je sentais que le mot décisif allait tomber de ses lèvres, qu'il jaillirait spontanément, et je l'appelais autant que je le redoutais. Enfin, l'heure des adieux sonna et nos parents feignirent de ne pas s'apercevoir que je retenais les doigts de ma fiancée. Une rougeur de malaise, et non de pudeur, empourpra son visage ; elle essaya de dégager sa main de la tendre pression dont je la pétrissais : obstinément elle détournait les yeux.

— Eugénie... je vous aime ! M'aimez-vous toujours ? suppliai-je.

Comme effarouchée, ou torturée, elle dit très vite :

— Mais... soyez rassuré... je ferai mon devoir !...

Je libérai ses doigts d'une détente brusque, car ces deux mots : « mon devoir », résonnaient en mon âme comme un bruit de cassure. Ainsi gémit une guitare, lorsqu'une corde éclate et se tord.

Je demeurai longtemps anéanti, le cerveau vide et l'esprit assommé. J'étais encore écrasé de douleur quand Sylvie s'avança du fond de la

salle, d'où la renvoyait gentiment une nonne chargée de la police des visites. Je l'appelai :

— Sylvie?... Dis-moi...

Elle approcha.

— Parle franchement. Peut-on aimer un infirme ? Comment aimes-tu ton mari ?

Elle se recueillit une seconde ; et, tandis qu'une infinie douceur doublait sa beauté, elle répliqua :

— J'ai deux enfants maintenant !...

— Ce n'est pas de l'amour cela !

— C'est mieux, dit-elle.

Et Sylvie disparut sans larme ni sourire.

.

15 mai 1871.

Mon journal.

Ma chair s'est refermée sur l'horrible section et sur les profondes entailles que lui fit le scalpel ; et je me promène maintenant avec le secours de deux pauvres béquilles. Je ne souffre plus de mon épaule, mais l'ankylose de l'humérus avec la clavicule est si malencontreuse que je ne puis exécuter qu'un nombre restreint de mouvements avec le bras gauche. A part cette gêne, il me semble que la santé renaît vigoureusement en moi, et que j'ai retrouvé toute la souplesse de mon

esprit, ainsi que ma gaieté. Je n'aurais jamais cru que l'on pût faire tant de chemin, et si vite, avec une seule jambe et deux bâtons. L'insouciance de mes vingt-trois ans domine mon malheur, et je ris de bon cœur — surtout les jours où Eugénie m'écrit. — Je ris aussi quand les journaux m'apportent des nouvelles de Paris. La fuite d'Ollivier en Italie m'a rempli d'aise. Favre, Thiers et Gambetta ont proclamé la déchéance de l'Empire à Bordeaux, et se débattent dans la vase que l'Empire a mise à nu en se retirant. Par instant, il semble qu'ils s'y enlizen, à cause des excès populaires ; mais j'ai confiance.

Du reste c'en est fait de ma veulerie politique. Comme tous mes camarades de malheur ici, je suis républicain. J'en ai assez des combinaisons louches entre le trône et l'Église, et je suis avec le peuple, parce que j'ai vu le peuple ignorant et sublime se sacrifier et bien mourir. Quel dommage que le père Mornac ne puisse entendre les mots par lesquels nous fustigeons les incapables ou les criminels de l'ancien régime. Le pleutre et sinistre Badingue et le lâche Bazaine feraient triste figure s'ils tombaient en plein conciliabule politique dans cet hôpital. On devrait livrer les traîtres — monarques ou généraux — aux mutilés des guerres injustes ou inutiles. Leur sort

ferait méditer les misérables que l'impunité encourage.

C'est égal, je voudrais bien être à Paris, et me mêler à l'effervescence des rues. Je voudrais...

Je voudrais surtout me rapprocher d'Eugénie, car sa lettre hebdomadaire se fait de plus en plus courte, laconique et froide.

1^{er} juin 1871.

Mon journal.

Il y a des jours où la vie prend pour cible le cœur des jeunes hommes, et les crible de traits cruels.

Cet après-midi je me hâtais vers le jardin où ma mère a pris l'habitude de m'attendre chaque jour. C'est un coin de l'hôpital, souvent solitaire. Cependant je ne m'étonnai point de le voir peuplé de robes claires et de pantalons de nankin : il vient tant de monde, pour les trois cents blessés que compte l'hospice, que je ne me méfiai point.

Comme je m'avançais allègre et tête nue, une gentille enfant de seize ans dit assez haut ;

— Maman, vois, la belle tête !

La barbe, que j'ai laissé pousser, et que je fais tailler à la vénitienne, avantage en effet mes traits. Je l'avais constaté le matin même dans un bout de glace brisée. Mes cheveux un peu bou-

clés et demi-longs font aussi mes yeux plus profonds et plus doux ; une mèche flotte même avec une aimable fantaisie sur mon front. Bref j'étais flatté de ce petit succès anonyme, quand je reconnus au loin, Eugénie en capeline rose et costume églantine. Je l'aurais sans doute admirée sans réserve pour sa grâce et l'élégance de son costume, mais à côté d'elle un dandy retenait son attention.

On riait très fort sous la tonnelle de clématites, d'où ma mère anxieuse surveillait mon apparition. Mais, dès que le pilonnement de mes béquilles martela le gravier, un silence interrompit tout fleuretage. C'était la première fois que ma fiancée me voyait debout, et pouvait juger de la silhouette qui devait l'escorter dans la vie.

Oh! les chers yeux de mon aimée. Ils s'ouvrirent démesurément à mon aspect, et les cils en oublièrent un instant de battre. Ils me laissèrent le temps de lire la pitié, l'effroi, et le refus de toute son âme. Leur éloquence fut telle, que je pris sa main ballante de saisissement, et qu'en y déposant un baiser je murmurai :

— Pauvre Eugénie!

Le « pantoufflard », qui accompagnait les Tinsot, m'accabla de félicitations, exalta mon héroïsme, et le fit en termes si heureux, qu'il faillit secouer la torpeur qui paralysait le cœur de ma fiancée.

M. Tinsot arriva un peu plus tard avec mon père. Il ne put s'empêcher de rester muet devant la gaucherie de mes gestes et la tristesse de mon académie. Je saisis le regard qu'il posa sur sa fille et l'angoisse qui tenaillait sa conscience. J'entendis, comme en un lointain écho de cauchemar, passer les mots de « héros », de « patrie », de « devoir » ; de « gratitude ». Puis, une cloche tinta qui annonçait la fermeture des parloirs et invitait les visiteurs à prendre congé.

Instinctivement, Eugénie prit la tête du groupe ; le pantouflard se plaça près d'elle, et je restai le dernier avec ma mère. Celle-ci ne disait mot, et suivait mes yeux douloureusement attachés sur le couple harmonieux, qui souriait devant moi. Eugénie avait subitement retrouvé sa gaieté, et son voisin — le jeune Portier — reprenait sa cour sans plus tarder. Devant le portail, toutes les mains se tendirent.

Je saisis une frange de l'ombrelle de mon aimée, et la secouai si brusquement que celle-ci se retourna. Mon regard mendiait un arrêt.

— Adieu, ou au revoir ? dis-je très bas.

Ses prunelles me révélèrent son indécision ; et, quand elle avoua :

— Je ne sais pas ! je la sentis sincère et défaillante.

Je retournai vers le dortoir dans un état d'esprit effroyable. Il me semblait que soudain mon âme était devenue aveugle. Je ne voyais plus ce qu'allait être ma vie, ni quelle résolution je devais prendre. Ma volonté tâonnait, cherchait son chemin et tournoyait dans le torrent de larmes qui coulait de mon cœur. Mes traits exprimaient une telle détresse, que Sylvie, qui regagnait la sortie, — et que je ne voyais pas, tant la douleur me troublait, — s'approcha, bienveillante :

— Chagrin d'amour ? dit-elle.

— Oui!... mais je ne puis *la* blâmer puisque moi-même j'ai refusé jadis d'épouser une infirme.

— Elle a eu le courage de dire non ?

— Son âme seule me l'a crié. Tu es bien vengée, Sylvie. L'amour n'est pas aveugle.

— Ne blasphème pas. Ta fiancée demande à l'amour plus qu'il ne peut donner, parce qu'elle est vierge. C'est la faute de tous les beaux livres qu'on nous fait lire. Pour moi, l'amour s'est depuis longtemps décoiffé de sa couronne de roses ; je suis habituée à le voir en bonnet de nuit... Que m'importe sa béquille maintenant.

Et Sylvie fit retomber sur elle la grande grille de l'hôpital.

.

15 juin 1871.

Mon journal.

J'ai immolé mon plus beau rêve, et son agonie a fait saigner mon cœur.

J'ai rendu sa liberté à Eugénie. Je n'ai pas accepté la charité de sa beauté ; et je suis seul maintenant... tout seul... tout seul ! Ma mère me répète souvent :

— Je suis là !

Mais s'il est vrai que je l'ai appelée là-bas, quand le néant me happait, durant la nuit tragique, il est non moins exact que sa tendresse ne peut combler toutes les lacunes de mon malheur.

J'ai quitté l'hôpital de Tours, après avoir serré la main de tous mes compagnons de souffrance ; et j'ai pris congé de Rameil pendant que Sylvie n'était point à son chevet. C'était assez difficile, car la brave petite remplit maintenant les fonctions de lingère dans l'hospice, afin de pouvoir apporter le quotidien réconfort de sa présence à son malade. Il s'est accoudé sur son traversin ; et, de sa bonne voix d'ouvrier parisien, il m'a crié :

— Va, mon vieux ! on se reverra !

Je n'y tiens pas absolument, mais qui peut répondre de l'avenir ?

A Bordeaux, les amis m'ont fait une réception enthousiaste. Les grands-parents me réclament pour les mois de juillet et d'août à Biarritz. Les esprits sont encore en ébullition dans le Midi. Les questions politiques passionnent la jeunesse ; et je sens que moi-même je retrouve les enthousiasmes d'antan. D'ailleurs mes infirmités me donnent une autorité considérable dans les discussions, et l'autre jour, quand un pantoufflard a voulu trancher des fautes militaires passées, je n'ai eu qu'à dire tout haut :

— Pardon, mais... J'y étais, moi!... pour qu'il se tût, et qu'on me portât en triomphe au cri de : « Vive le mutilé de Salbris ! »

« J'y étais ! » Que de fronts ces deux mots empourprent sur-le-champ. « J'y étais ! » On dirait que ces trois syllabes ont des cliquetis d'armure ou des élégances de panache. Ah ! oui... j'y étais. Et je sais ! et je parle ! On m'écoute médusé, confus, muet. Car la défaite fut si rapide, la débâcle si lamentable qu'on ne prononce que le mot trahison alors qu'on devrait dire « meâ culpâ » ! Napoléon, Bazaine, Bismarck et de Moltke drainent toute la haine populaire. Les hommes gémissent sur les impôts de l'indemnité ; les femmes regrettent les toiles d'Alsace et les vieux soupirent au souvenir du kirsch de Lorraine et

du vin du Rhin qu'ils ne boiront plus. Au fond, c'est à peu près tout ce que les masses dégagent du drame humiliant qui tient encore la France sous la botte allemande.

.

VI

Décembre 1871.

Mon journal.

Le temps n'est pas un maître !

Il y a aujourd'hui un an que je tombai mourant dans la neige, et cet anniversaire me trouve douillettement installé à Bordeaux dans ma chambre d'adolescent. Un joli feu clair pétille dans ma cheminée ; et, tandis que la cloison trop mince me permet d'entendre le ronflement qui rythme le sommeil de mon père, je fume une bonne pipe ! De beaux livres gisent autour de moi ; toute l'antiquité, tout le passé me livrent leurs trésors, et me donnent leurs leçons. Et j'interromps mes lectures — je devrais dire mes études — pour

noter l'engourdissement de mon cœur et la béatitude de mon esprit. Insensiblement j'ai accepté ma déchéance physique; je m'y suis si bien accoutumé que je me sens alerte, adroit, et vigoureux. J'apprécie les nuances charmantes des sympathies qui viennent à moi; et je ne suis plus torturé par les exigences d'antan. Je suis heureux. La vie n'est pas un roman. Le temps n'est pas un maître; il est un ami.

.

25 avril 1872.

Mon journal.

Coquin de printemps! Je viens de faire un bel esclandre et me voilà pour quelque temps l'objet des potins bordelais. Les jeunes filles me regardent de coin, tous cils baissés; les bourgeoises me toisent scandalisées, et les belles filles sans vertu m'assassinent d'œillades. Ce que j'ai fait? J'ai lancé une de mes béquilles dans les jambes d'un agent des mœurs qui insultait une fille. Il y a huit jours, je rentrais de Caudéran sans presser mon allure. Des relents de jacinthe et de citronnelle musardaient dans la brise de cette nuit-là, et, vers dix heures et demie du soir, c'était à faire pleurer tous les Pierrots sans Colombines.

J'étais arrivé place Fondaudège et je fredonnais *l'Amant d'Amanda*, quand une silhouette onduleuse et trottinante me dépassa sur le trottoir. Pour amorcer un dialogue elle chanta à mi-voix, la même chanson que moi ; et ce manège me plut tellement que je le prolongeai.

Nous atteignons à peine les allées de Tourny, quand une ombre surgit, qui posa brutalement la main sur le bras de la petite.

— Ah ! ah ! je t'y prends à racoler ! ouste ! au poste !

— Ce n'est pas vrai, monsieur l'agent ! N'est-ce pas, monsieur, que je ne vous ai rien dit ?

— Qui que vous soyez, fis-je, d'abord très calme, je vous interdis de molester madame !

— De quoi vous mêlez-vous ? je fais mon métier.

— Et moi aussi : laissez madame !

— Fichez-moi la paix. Allez... ouste... Je t'avais bien dit, bougresse, que je te pincerais...

— Une dernière fois... je vous intime l'ordre de laisser madame.

L'imbécile me toisa d'un air de souverain mépris, puis, empoignant la fille par le bras, il l'entraîna en me jetant :

— S'pèce d'estroupiat !

L'injustice et l'odieux de cette épithète me firent exagérer peut-être l'abus de pouvoir qu'il

commettait. Aussi, m'accotant à un mur, je lançai l'une de mes béquilles sur l'agent, qu'elle atteignit au tibia. La douleur lui fit lâcher sa proie et un formidable juron ; mais elle ne l'empêcha point de courir vers moi.

La femme ramassa l'arme improvisée et me la rendit, sans écouter plus longtemps les propos assez vifs que j'échangeais avec le goujat. Des gens s'attroupèrent. Quelques amis me reconnurent, et prirent parti pour moi ; mais rien ne calma l'affilié de la police. Il siffla. Deux agents accoururent, et je dus aller m'expliquer au poste voisin. Dès que je me nommai le brigadier flaira la gaffe, et fit prévenir le commissaire qui vint lui-même m'interroger. Un fils de président de chambre, doublé d'un mutilé de la guerre, cela fait sensation dans les bureaux.

L'agent des mœurs fut congédié d'un « C'est bien ! nous verrons ! » qui le fit sortir l'échine basse. Quant à moi, le magistrat m'offrit une cigarette ; et, dans le calme du tête-à-tête, il questionna :

— Voulez-vous maintenant me dire pourquoi vous vous faites le champion des donzelles de Marcadet ?

Je devins subitement si grave qu'il cessa de sourire.

— Parce que les filles m'ont sauvé, répondis-je.

— Vous ?

— Moi ! Vous savez quel gai luron partit pour Paris il y a trois ans ; et vous voyez quel malheureux est rentré de l'armée de la Loire. Au Quartier Latin, j'ai connu toutes les joies d'amour, et j'en avais gardé toutes les fringales, quand je me suis trouvé debout entre deux béquilles... J'ai vu le regard des femmes honnêtes s'emplier de pitié : j'ai rendu sa parole à une fiancée hésitante, et je me croyais pour toujours devenu le paria du plaisir, quand des regards de prostituées m'ont rendu confiance. Tout d'abord j'ai douté, et j'ai fui leurs avances. Mais comme leur tentation harcelait ma misère de très tendres invites, j'ai succombé. Et moi, qui venais de passer par toutes les affres que contient le mot « Jamais », moi qui redoutais toutes les humiliations et toutes les ironies, j'ai trouvé chez les filles les attentions et les délicatesses les plus imprévues. Elle m'ont versé l'illusion des mots et des baisers, avec un tact infini.

Elles ont calmé mes inquiétudes, enhardi mes timidités, fait tomber mes scrupules ; enfin elles m'ont rendu toute mon autorité de mâle. Vous ne pouvez pas savoir la gratitude que tous mes pareils leur doivent.

— Question de métier, cher monsieur, et pour un peu d'or...

— Ne les calomniez pas, elles sont bonnes, vous dis-je. La preuve, c'est que pas une — même la plus grossière — ne m'a encore traité « d'estropié » comme vient de le faire votre agent.

— Evidemment, c'est le mal nécessaire, on l'a souvent répété...

— Non... pas le mal !... dites... le malheur nécessaire ; et tout malheur porte en lui je ne sais quoi d'auguste et de sacré ! Puisque je suis de ceux qui bénéficient de ce je ne sais quoi, j'aurai toujours le courage de le défendre.

.
L'affaire n'aura pas de suite ; mais je ne sais plus où donner du mouchoir. Un pacha n'aurait pas de plus doux embarras ; cependant je n'écrirais pas le conte de mes mille et une nuits.
.

VII

Juin 1875.

Mon journal.

Voilà trois ans que je n'ai pas ouvert mon Journal. Les incidents n'ont pourtant pas manqué dans ma vie, mais aucun ne sollicitait une confiance et... j'ai simplement vécu.

Tout en étudiant mon droit, j'ai fait un stage chez M^e Rivers, avoué, cours du Chapeau-Rouge. J'ai maintenant quelque habileté en matière judiciaire, et mes parents songent à m'acheter une charge d'avoué ou à m'installer comme avocat consultant. Seulement, je comprends que maman serait heureuse de me voir cesser les mœurs de papillon que je pratique. Toujours aimablement

accueilli par le Castor et le demi-Castor bordelais, je varie dans mes amours, presque autant que M. Thiers dans ses opinions.

Depuis que la constitution est votée — c'est-à-dire depuis le 25 février de cette année — je me suis franchement déclaré gambettiste, parce que c'est tout de même notre tribun qui a ressuscité la France au moment où tout était perdu, même l'honneur. Les pères de Tivoli ne semblent pas me tenir rigueur de mon évolution,

Nous partons dans quinze jours, ma mère et moi, pour Argelès, Pierrefitte et Cauterets. Je ne suis pas fâché de quitter un peu Carmen, Louloute et Nina. J'ai soif de pureté. Il me semble parfois que la volupté n'a pas de parure plus piquante que la naïveté.

.

Août 1875.

Mon journal.

Délice? ou torture? Que va devenir pour moi le sentiment qui s'impose à mon âme pourtant avertie. J'aime... cela m'est-il permis ou défendu? Voilà les scrupules anciens qui renaissent parce que j'aime un de ces sphynx troublants qu'on appelle : une vierge.

Elle se nomme : Miquette! — (diminutif de

Dominiquette) — Miquette Dambleuse, et je vais me la décrire pour avoir une occasion de plus de l'admirer. Elle est presque grande, svelte, le buste menu et la taille souple. Son visage a l'ovale pur des ingénues de Greuze, et ses cheveux ont le blond cendré des pastels de Latour. L'amande de ses yeux s'ouvre et se ferme sur des iris changeants qui vont du mauve des gentianes au bleu sombre des pervenches. Son nez a l'esprit de celui de Roxane. Il ose, avec élégance, se retrousser un peu, mais il se ravise à temps pour rejoindre la belle ligne du fin profil qui s'attarde au dessin d'une bouche exquise. Un joli menton muni de la fossette qu'Apollon prêta, dit-on, à Vénus — et que celle-ci eut peut-être raison de ne pas lui rendre — complète le portrait de celle qui obsède mes pensées et fait tressaillir mes sens.

Comment je l'ai rencontrée? Fixons ce point d'histoire.

Je gravissais avec ma mère — au petit pas de nos chevaux — l'admirable route qui va de Pierrefitte à Cauterets, quand une touffe énorme de clématites, de chèvrefeuilles et de roses sauvages excita la convoitise de maman. Descendre de voiture et tâcher de cueillir quelques fleurs, ce fut l'affaire d'un instant. Je tirai de-ci, je coupai de

là, et j'allais m'en retourner, lorsqu'une gamine sembla sortir de terre.

— Hé... Quel est le « drolle » qui te fait procession ? dit-elle avec l'accent du cru, en s'adressant à un personnage invisible.

Ma vue l'effara tellement qu'elle disparut aussitôt et qu'instinctivement je la suivis. Le tableau qui s'offrit alors à mon regard m'intimida soudain et me cloua sur place. Dans une sorte de niche, creusée en pleine touffe fleurie, était assise Miquette, triste et grave, entièrement drapée dans un de ces longs capulets noirs qui marquent le grand deuil dans cette région, et qui rappellent exactement le costume des Saintes Femmes sur le Golgotha. On eût dit qu'il avait neigé sur elle, tant j'avais fait choir de pétales, en secouant les branches au-dessus de sa tête. Sa beauté me remua doucement ; et, comme en levant les yeux elle me laissa voir qu'elle pleurait, je compris que j'avais troublé une grande douleur.

— Pardon ! balbutiai-je en faisant mine de saluer.

Hélas ! j'étais nu-tête. Alors, voulant à tout prix témoigner mon regret et mon respect, d'un grand geste, j'éparpillai ma moisson de fleurs à ses pieds. Puis je m'enfuis ! Ma mère plaisanta mes mains vides et nous arrivâmes à Cauterets une petite heure après.

Le lendemain — qui était un dimanche — je vis sortir de la petite église du village ma belle Pyrénéenne ; et il me sembla — quand à mon tour je m'inclinai devant l'autel — que mes fleurs s'épanouissaient là dans un vase. Je m'informai auprès du bedeau, tandis qu'il s'épongeait le front après avoir secoué les cloches. Il m'apprit que Miquette Dambleuse avait vingt ans et qu'elle habitait dans sa propriété du Milloc, où sa mère venait de mourir. Elle restait orpheline et presque pauvre, bien que propriétaire d'une source sulfureuse à cinq cents mètres de Cauterets. Elle aimait chanter de beaux cantiques et cultiver de belles fleurs.

Lesté de ces renseignements, je résolus de troubler la jolie pleureuse, et de lui déclarer ma flamme sans effaroucher sa pudeur. Malheureusement on devient bête dès que l'on aime, c'est classique, et je n'ai trouvé que ceci.

Moyennant très peu d'argent, j'ai monopolisé l'audace d'un gamin, qui, dès l'aurore et pendant plusieurs heures, a battu les haies et la montagne. Il est revenu avec des brassées de campanules, d'abayous et de délicates corolles blanches — charnues comme des tubéreuses — mais sans parfums. J'eus la chance qu'il arrivât assez tôt pour pouvoir habilement disposer le

tout sur la tombe de madame Dambleuse, avant la visite quotidienne de sa fille au cimetière.

A son retour de la Sainte Table, Miquette trouva des fleurs sur son prie-Dieu ; en rentrant au logis, des roses rouges ornaient le portrait du Milloc. Le « drolle » m'a conté qu'elle avait rougi, mais qu'elle n'avait emporté aucune de mes fleurs. Seules, celles qui ornaient le tombeau de famille avaient trouvé grâce devant elle. Elle en avait respiré une, l'avait replacée, et, longtemps, elle avait prié ou rêvé devant les belles complices de ma folie.

Le lendemain, nouveau décor funéraire ; le surlendemain, crocus et anémones dessinaient une lourde croix sur le granit. J'avais dû, pour ce faire, me lever avec le soleil et entendre tous les cocoricos qui montèrent de la vallée. Dans son livre d'Heures, le diablotin en béret bleu trouva le moyen de mettre un narcisse en guise de signet. Voilà cinq jours que je me livre à cette orgie de pétales et de parfums, sans que même un regard m'ait châtié ou encouragé,

Je la croise pourtant chaque matin, en accompagnant ma mère à l'une des sources de la Rail-lère.

Miquette, qui va surveiller une salle de vapeurs sulfureuses qu'elle tente d'installer, descend de la

montagne à l'heure où j'en gravis la pente qui suit le torrent.

Elle passe hautaine, le regard lointain, ramenant sur ses hanches le sombre capulet de deuil. Une de ses petites mains froisse, de ses doigts effilés, un peu de l'étoffe souple, et groupe de jolis plis autour de sa blancheur. Quand son pas meurt sur la route, je me retourne. Et pour peu que le vent fasse flotter une boucle de ses bandeaux, il me prend des envies folles de suivre ce panache d'or terni.

On organise une fête pour commémorer l'héroïsme d'un gas du pays qui mourut à Reischoffen dans la charge célèbre. Une plaque avec inscription doit être solennellement fixée sur une pauvre mesure. Le maire m'a prié d'illustrer la cérémonie d'un discours patriotique.

Si elle y assiste, je serai brillant, mais si elle est absente, je bafouillerai, parce que j'ai remarqué que deux freluquets la poursuivent. Cela se gâtera !

.

Août 1875.

Mon journal.

Elle est venue ! J'ai parlé pour elle, rien que pour elle et j'ai été éloquent.

Comme je l'ai chanté, l'humble soldat qui entra

dans la gloire et dans l'éternité au triple galop de son cheval! J'ai dépeint son agonie dans le presque silence de l'après combat, alors que bêtes et agonisants ont le même souffle et la même plainte. Il a suffi d'une larme qui brilla au bord des cils de Miquette pour que des mots poignants me vinssent aux lèvres. J'ai décrit le charnier aux relents d'écurie, de poudre et de sang : j'ai évoqué l'ultime cri du montagnard appelant sa mère et songeant à sa fiancée. Ma foi, j'ai profité de l'occasion pour célébrer les jolies filles de Cauterets ; et j'ai dû le faire assez audacieusement puisqu'elle a rougi, et que Monsieur le Curé l'a regardée rougir en souriant.

Après mon discours, le Maire s'est cru obligé de rappeler que volontairement je m'étais jeté dans la mêlée. Et ce brave homme — trahi par la grandeur des mots simples — a déplacé l'émotion générale. C'est moi qui, tout à coup, me suis trouvé l'objet du respect et de l'admiration de tous. Si bien que, lorsque le serpent du bedeau et l'eukarina du pâtre ont attaqué la *Marseillaise*, c'est moi que l'on a acclamé! Et j'ai vu les yeux de mon aimée se fixer éperdus et enthousiastes sur toute ma triste personne. Ils étaient si exaltés, si transportés, qu'ils n'ont point papilloté sous mon regard ardent, sensuel et adorant.

Comme elle était restée immobile et extasiée sur sa chaise pendant le désordre de la sortie, j'en ai profité pour me faire présenter. Maintenant, je vais pouvoir lui parler tous les jours.

.

25 août 1875.

Mon journal.

Il faut que je confie ma joie à ce papier, car il me semble que mon cœur est trop petit pour l'immensité du bonheur qui m'échoit.

Le lendemain de mon succès oratoire, et comme je rentrais, venant de décorer la tombe de madame Dampleuse, ma mère m'appela dans sa chambre.

— J'en apprends de belles, mon fils ! dit-elle. Monsieur le Curé m'a conté hier au soir quelle étrange débauche de fleurs tu fais pour une jeune fille du pays. C'est le scandale de la saison ; et, si tes projets ne sont pas tout à fait purs, je n'ai plus qu'à quitter Cauterets avant la fin de ma cure. La personne que tu compromets est, paraît-il, aussi digne de respect que d'amour.

Je baissai la tête confus, mais non repentant.

— As-tu compris, Adhémar ?

— Oui, maman !

— Qu'as-tu à répondre ?

— Je vais le lui demander, dis-je résolument.

Et je disparus le chapeau en bataille et les mains crispées sur l'appui de mes béquilles. Quelques minutes plus tard j'étais sur la route qui longe le torrent; et j'allais, sans rien voir de la beauté du site. Les flots descendaient et grondaient autour de moi comme une foule talonnée par la peur. Parfois, un rocher rompait l'harmonie des flots et obligeait l'un d'eux à se briser, puis à se reconstituer, pour rattraper ses compagnons d'exode. Cela n'allait pas sans un bourdonnement lourd qui berçait mon cerveau, mais faisait moins de bruit — me semblait-il — que le battement de mes artères. Je montai... tête baissée! Je montai... les dents serrées! Et j'arrivai tout d'une traite devant les baraques de la Raillère.

Là, de tous côtés, l'eau s'échappe de terre en ruisselets pressés. L'un marque son cours d'un dépôt doré. L'autre mêle un peu de rouille à des reflets cuivrés; et la plupart coulent limpides et jaseurs. Ils se creusent chacun de petits lits très zigzagants et jouissent de leur éphémère liberté avant de tomber dans l'anonyme torrent qui les enrégimente et leur crie, par la brise et par la bourrasque : « En avant, marche! » Je ne les vis point.

Pas plus que je ne goûtai la saveur spéciale de l'air à cet endroit. Les nappes en sont pourtant

comme rafraîchies par les neiges voisines, et déjà parfumées, rien que d'avoir frôlé des menthes poivrées. Je n'avais d'yeux que pour chercher Miquette, et je la découvris au milieu d'un essaim de baigneurs. Immédiatement mon courage fondit et je m'immobilisai, tout gauche, et tout penaud. Mais elle m'aperçut et m'offrit la douceur de sa main et la grâce de son sourire.

— Je viens pour vous parler, mademoiselle, brusquai-je aussitôt,

— Me parler ? dit-elle gravement.

— Oui !... Il faut que... nous causions !...

— Ah... pour les fleurs, n'est-ce pas ? acheva-t-elle en rougissant.

— Oui, quelques mots, voulez-vous ?

— Attendez, monsieur, je vous prie.

Elle entra dans une cahute, en ressortit drapée du capulet qui la fait si bibliquement chaste ; et je la suivis. Elle m'entraîna vers le sentier de gauche dont l'accès n'est possible ni aux voitures, ni aux cavaliers, et dont les habitués sont des vieillards ou des rêveurs. Au bout de quelques minutes, nous avions distancé les quelques rhumatisants qui s'attardaient, et nous fûmes seuls. Un banc, devant une magnifique échappée sur la campagne, s'offrit à nous.

— Nous serions très bien là, dis-je.

— Peut-être, avoua-t-elle.

Une fois assis, je dus m'exécuter.

— Vous vous doutez, n'est-ce pas, mademoiselle, de ce que j'ai à vous dire ?

— Pas absolument, monsieur.

— Vous savez cependant que je vous aime ?

— Vous essayez du moins de me le faire supposer.

— Vous doutez de mon cœur ?

— Je doute de la vie !

L'amertume de cette réponse me rendit muet.

— Je vous écoute, dit-elle pour rompre mon silence.

— Je croyais que ma façon de vous faire la cour avait été discrète ; mais, dans la violence de ma passion, j'ai dépassé le but et monsieur le Curé l'a formellement exprimé à ma mère.

— Je l'en avais chargé, monsieur.

— Puisque j'ai manqué de mesure avec des bouquets, j'espère que mes mots auront le tact nécessaire ; mademoiselle... je vous aime!... et j'ai fait un si beau rêve que je n'ose vous le conter.

— Pourquoi ne puis-je l'entendre ?

— Parce qu'il s'agit de votre main. Oui, de votre si jolie petite main. J'ai rêvé qu'elle se tendait vers la mienne qui tenait une bague...

— Une bague!... j'en étais sûre ! avec des dia-

mants, n'est-ce pas, dit Miquette en se levant brusquement.

— Non... un simple jonc... une alliance.

J'attendis anxieux. Pour toute réponse j'obtins un sourire ; et je notai que, lorsque Miquette est joyeuse, la fossette de son menton s'efface, mais qu'il s'en creuse deux jumelles sur les joues.

Je continuai dès qu'elle se fut rassise.

— L'affliction physique à laquelle je suis condamné me rend à la fois timide et exigeant. J'ai souffert une fois la pire déception sentimentale, et je suis prêt à la subir une fois encore, plutôt que d'épouser une femme dont le corps ne se donnerait que par devoir. Pardonnez-moi, mais si vous croyez ne pouvoir m'aimer aussi... passionnément que vous aimeriez un homme ordinaire, soyez honnête, et faites-le-moi entendre. Je vous en estimerai autant que je vous aime.

— Et pourquoi ne pourrais-je pas vous aimer ? dit-elle avec une sincérité candide et charmante.

Partagé entre le plus doux espoir et le vague remords de profiter d'une ignorance, je me hâtai de la presser à s'engager.

— Alors... je puis espérer que vous autoriserez ma mère à vous ouvrir ses bras ?

— Donnez-moi le temps de m'interroger, de prier, de méditer ; et demain, soyez au cimetière

quand sonnera la première messe. Si je vous rejoins, ce sera pour échanger des serments sous les auspices de celle qui vous eût certainement aimé.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle était d'origine lorraine et que les Allemands ont fusillé son père.

Elle se leva sur ces mots, et je crus qu'elle allait prendre congé ; mais, au lieu de m'abandonner à la raillerie du merle qui sifflait au-dessus de nos têtes, elle me fit un geste vague.

— Il ne vous est pas défendu d'influencer ma décision par des confidences ou des histoires. Vous parlez si bien, dit-elle.

J'ai mis à profit la longueur du chemin.

Le lendemain, l'aurore n'avait pas serré tous les rubis de sa parure d'août, que j'étais occupé déjà à fleurir la pierre tombale des Dampleuse. La rosée endiamantait les graminées et les corolles, et je réussis un beau décor. Puis, je reconnus le zèle du gamin par une pièce blanche et j'attendis.

Les oiseaux s'éveillaient à grands froufrous d'ailes, une bise glacée inclinait le faite des arbres, et, très loin, par delà le torrent, un pipeau strident ralliait un troupeau de chèvres. A six heures précises l'Angelus tinta et mon cœur battit

à tout rompre. J'écoutai les cloches qui sonnèrent l'office religieux.

Je ne respirais plus. Un pas longea la grille, et... poursuivit son chemin; je crus défaillir. Puis le portail du cimetière roula sur ses gonds. Je n'eus pas la force de me retourner tant il me semblait à cette minute qu'un mouvement pouvait effaroucher le bonheur. Miquette s'agenouilla près de moi et je me découvris.

Quand elle eut fini de prier, elle était aussi pâle que moi, mais elle était souriante aussi, et résolue. Elle mit sa main dans la mienne et prononça :

— M'aimerez-vous toujours?

— Toujours, dis-je avec ferveur.

— Alors... échangeons une fleur... Nous sommes fiancés, et j'attendrai votre maman tout l'après-midi.

Je suis heureux, tellement heureux que j'en ai pleuré.

.

Cauterets, 15 septembre 1875.

Mon journal.

Miquette se rit de ma hâte de l'épouser; elle a fixé notre mariage au 15 décembre et tient à le célébrer ici. Elle m'a confié le soin de discuter de

ses intérêts avec le conseil municipal, et l'année prochaine la source Sainte-Marie sera très productive. D'ailleurs, comme le maire est aussi le propriétaire d'une source voisine, il est entendu que nous établirons un service de pataches pour faciliter l'accès des eaux aux malades les jours de pluie. Il va sans dire que le gérant des Thermes romains me regarde d'un mauvais œil.

Ma mère est entichée de sa belle-fille parce qu'elle brode comme une fée, tricote comme une aïeule, et fait des confitures comme une servante de curé. Moi, j'apprécie surtout les fossettes de son sourire. J'estime qu'elles sont des sébiles à baisers, et... je leur fais souvent l'aumône.

.

15 décembre 1875.

Mon journal.

Pendant que ma femme boucle ses malles et qu'on attelle le traîneau; je trompe mon impatience en notant mes impressions. Un tout petit nid provisoire, mais charmant, nous attend à Bordeaux. Pendant les quarante-cinq jours où Miquette et moi avons été séparés — pour cause de formalités et d'installations — nous avons échangé des lettres qui m'ont permis de mesurer l'étendue de mon bonheur. Je n'aurais pas ima-

giné qu'elle eût tant de bonté, tant de philosophie, et tant d'esprit. Sa timidité la porte à s'effacer peureusement, mais il ne me faudra pas de longs mois pour l'obliger à devenir une femme du monde parfaite.

Je veux qu'on l'admire.

Depuis deux jours la neige tombe. Elle a envahi non seulement les cimes les plus proches, mais toute la campagne ; les toits en sont ouâtés sur une épaisseur de quarante centimètres. C'est dans un décor de Noël, avec des aiguilles de givre à tous les squelettes d'arbres, que j'ai vu s'avancer, toute blanche et toute pure, celle que j'aime et qui m'aime. J'ai la certitude que nos cœurs se sont compris, qu'ils chantent à l'unisson quelques-uns des couplets de l'éternel cantique. Mais quel sera l'accord de notre chair ?

Après l'office — où le prêtre nous enveloppa d'encens et bénit notre « trézin », nous sommes allés solliciter la bénédiction des Dambleuse défunts. Le cimetière était alourdi de neige et festonné de glaçons, et, pendant que nous allions côte à côte, je pensais à toute la misère que cachait tout ce blanc. J'évoquais la sève qu'elle arrêta, et la folle poussée printanière qui jaillirait bientôt de ce costume nuptial de la nature. Au milieu de ce paysage polaire, Miquette, inclinée,

récitait de vagues formules pieuses, tout en se garant du gel dans les plis d'un long capulet de « nobio ». (Son deuil l'oblige à la sévérité de ligne de ce vêtement de satin immaculé).

Et, tout en l'aidant à se draper frileusement, je songeais à tout le mystère que recèle aussi sa pureté de vierge. Quelles surprises me réserve l'éveil de son corps ? Quelles douleurs ou quelles joies dorment sous la neige idéale de sa pudeur ? J'avoue redouter un peu le printemps d'amour, qui fait éclore aux jardins secrets des foyers, des ronces en tas, des violettes en touffes, ou des coucous au hasard. That is the question.... Ronce ? Violette ? Coucou ? que sera Miquette ? Que serai-je moi-même ?

Ma femme m'appelle, elle est prête à partir. Je suis un sot. On ne questionne pas l'Avenir quand le Présent vous fait respirer une fleur d'oranger.

VIII

MON DAMIER

Pau, 31 avril 1867.

Il paraît que la vie se compose de jours blancs et de jours noirs. C'est pour cela que les élèves du cours supérieur — les Grandes — consignent leurs peines ou leurs joies sur un cahier qu'elles appellent un *Damier*. Petite mère Kitory m'a fait cadeau de celui-ci en l'honneur de ma première communion. C'est elle qui m'habillera, et puisque ça lui fait plaisir que je raconte mes pensées... je lui obéirai !

.

Mai 1867.

Mon Damier.

Tout le monde m'a dit que c'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie parce que j'ai reçu le sacrement de l'Eucharistie ce matin. J'ai mal à la tête ; j'ai déchiré le tulle de mon voile ; et mon esprit est vide. Je suis triste parce que j'espérais avoir une extase comme sainte Thérèse, mais j'ai eu beau prier, je n'ai rien vu, rien entendu. Sans doute ne suis-je pas comme les autres, ou peut-être ai-je fait une mauvaise communion. Si j'allais être damnée pour ne pas avoir confessé que je dérobe parfois du thym à la cuisine afin d'en parfumer mon catéchisme ? Kityry m'a ri au nez et me trouve très sotte d'avoir de pareils scrupules.

.

Novembre 1869.

Mon Damier.

Mon père est mort ! Ce coup de massue tombe sur mon cœur et me laisse tout étourdie. Je ne pleure pas, tant il m'est difficile de croire à la réalité de mon malheur ; et j'attends qu'on vienne me chercher pour aller à Cauterets. C'est là qu'une crise de paralysie l'a immobilisé il y a deux

mois. Tante Aris — la sœur de maman — est allée m'acheter une robe noire.

.

Juillet 1871.

Mon Damier.

A force d'entendre les vieilles gens dire autour de moi :

— Ah! quand tu auras seize ans!... le bel âge!... ou bien :

— Le jour de tes seize ans!... quelle fête!

— Seize ans! on voit tout en rose à cet âge-là! je m'étais figuré qu'aujourd'hui resplendirait je ne sais quelle aurore morale ou matérielle. Hélas! la journée s'est achevée dans l'ordinaire monotone du train-train quotidien; les fleurs n'ont pas été plus belles, comme le prétendent les chansons; et, autour de moi, les visages tristes ne se sont point égayés. Maman pleure toujours le compagnon de sa vie, et refuse de quitter Cauterets — même l'hiver — comme elle le faisait autrefois. Elle a vendu ou déménagé les meubles de notre appartement de Pau; et « Le Milloc » s'est transformé en habitation définitive. Cela ne me déplait pas. Le jardin est planté de tous les fruits que j'aime; et, souvent, je m'échappe par la porte du verger pour aller au torrent tremper

mes pieds nus en cachette. L'autre jour, un Parisien m'a surprise à ce jeu — les jupes haut troussées — et il m'a dit des choses qui m'ont fait honte et plaisir.

La seule chose heureuse que m'apportent mes seize ans, c'est que je ne retournerai pas au couvent... Ouf!!! J'ai suffisamment d'orthographe et de calcul pour tenir les comptes de la maison et écrire à Kitery. Je vais enfin pouvoir lire les beaux livres de la bibliothèque de papa pendant les longues veillées d'hiver.

.

Août 1872.

Mon Damier.

Tous les malheurs fondent sur moi et quelque malédiction doit me poursuivre ! Je n'ai pourtant pas rencontré l'ours de M. de Nansouty !

Cette année, au mois de mai, — alors que je rentrais les bras chargés d'aubépine, — j'ai trouvé ma mère expirante; terrassée par une congestion. Le docteur l'a sauvée d'une mort immédiate, mais elle est restée paralysée des deux jambes. Elle peut à peine parler, ses yeux seuls échangent avec les miens des dialogues tristes.

C'est moi qui maintenant surveille chaque jour notre employée de la Raillère ; et c'est pour ce

contrôle que je gravis tous les matins la côte pittoresque.

Il y a vingt-cinq jours exactement, je rencontrai sur ma route un baigneur dont le regard me fit baisser les paupières. Je ne sais pourquoi, chaque fois que je le croisais, le sang me montait aux joues, me picotait aux jambes et aux seins. Mon cœur aussi battait plus vite, au point que je m'essoufflais rien qu'à traverser la grande place — moi qui monte comme un cabri les pentes les plus raides ! — Un jour il m'a parlé. Sa voix vibrait ainsi qu'une note d'orgue. Il m'a dit que j'étais jolie. Je ne m'en doutais pas, mais il me semble à présent que c'est un peu vrai. Puis un matin... il m'a attendue derrière la porte du verger et il m'a juré qu'il m'aimait. Je l'ai cru, parce qu'il me plaisait tellement... Et il m'a demandé la permission de m'embrasser.

Puisqu'il m'aimait, c'est qu'il allait se fiancer à moi, n'est-ce pas ? Alors j'ai tendu ma joue. Mais il a immobilisé ma tête et il m'a pris les lèvres dans un baiser... Oh ! mais un baiser... que je ne comprends pas encore. Il a ri de ma stupéfaction et m'a dit :

— C'est bon, n'est-ce pas, jolie Miquette ?

Il a voulu recommencer... je me suis esquivée ; et pendant plusieurs semaines il m'a poursuivie

dans tous les coins du pays. Hier matin — éternée par la douceur des billets qu'il fait glisser dans ma poche par le petit Pierroulet — j'ai fini par le mettre en demeure de parler à ma mère. Celle-ci d'ailleurs avait deviné tout mon secret, car ma joie éclatait en roulades sonores et en baisers impétueux sur son pauvre visage.

— Ma jolie Miquette, me répondit-il, je vous aime bien trop pour vous épouser. Je ne suis pas riche, parce que poète ; et je sais qu'il faut à votre beauté l'auréole du luxe et de la gloire. Je fais des pièces de théâtre ; je peux vous lancer ; et si vous voulez m'aimer seulement quelques mois, vous serez sous peu l'idole et la reine de Paris. Vous êtes trop intelligente pour refuser cette aubaine.

Il a dit cela et bien d'autres choses encore, car je l'ai laissé parler tant qu'il lui a plu. Quand il s'est tu, je me suis levée, sans un mot, sans un regard, et j'ai marché droit devant moi. Il a couru, m'a rejointe, et il allait reparler, quand il a vu des larmes sur mes joues. Il est resté muet et immobile au milieu de la route. Depuis, je ne l'ai plus rencontré ; il a fait ses malles, et a pris la diligence.

Ma chère paralytique pleure avec moi ; et comme elle ne peut soulever ses bras, c'est moi

qui essuie ses larmes, et la console de mon chagrin.

.....

Mai 1873.

Mon Damier.

Un beau garçon, c'est Justin Capdébat, le fils de l'hôtelier de Pau qui vient installer une sorte de casino dans le parc, afin de distraire et de retenir les étrangers à Cauterets. Il m'a beaucoup regardée pendant tout le repas que nous lui avons offert, parce que son père était l'ami du mien.

.....

Juillet 1873.

Mon Damier.

Bou Dioü ! Justin a bousculé deux baigneurs dont l'un me regarde avec trop d'insistance et l'autre m'écrit d'interminables lettres. Puisqu'il est jaloux c'est qu'il m'aime ! Alors... pourquoi garde-t-il le silence ? Parfois, il me contemple, me sourit, serre ma main et soupire : « Quel dommage ! »

.....

18 octobre 1873.

Mon Damier.

J'ai le cœur gros et j'ai peur ! Cependant Justin

m'a dit : « Miquette, je vous aime ! » Il l'a dit devant maman ; mais celle-ci hoche la tête en répétant : « Pauvre mainade ? »

.

2 janvier 1874.

Mon Damier.

La nouvelle année s'annonce heureuse. Justin, dans sa lettre de souhaits, parle de notre mariage pour juillet. Je suis heureuse d'un bonheur qu'une sorte d'instinct me dit être fragile.

.

Juin 1874.

Mon Damier.

M. Capdébat père est venu parler à maman. Parler est une façon de dire, puisque la chère créature s'exprime à peine ; mais M. le Curé accompagnait mon futur beau-père. Impossible depuis leur départ d'apprendre le résultat de cette entrevue. Mère se tait et son regard lui-même semble muré.

.

Juillet 1874.

Mon Damier.

Je ne suis pas assez riche, et je ne serai pas la

femme de Justin, parce que notre propriété du Milloc n'est pas située sur le parc. Je n'ai pas de dot en argent liquide pouvant servir à l'achat d'un terrain propice à l'érection d'un grand hôtel ; alors le beau galant épousera une fille d'Argelès. Cette fois mes yeux ne pleurent pas, tant mon cœur se révolte contre le marché dont il m'a fallu subir les alternatives de conclusion et de rupture. L'écoeurement monte... monte comme une marée, et j'ai le sentiment qu'il va noyer toutes mes illusions, toute ma foi dans la jeunesse et dans l'amour. Cette année quelques étrangers me comblent de leurs hommages, mais je suis à l'abri de toute séduction par le dégoût des réalités de la vie. Maman supporte mal mon humiliation.

.

30 juin 1875.

Mon Damier.

La mort me l'a prise !

Je suis seule ! toute seule !

La mort me l'a emportée sans secousse, dans un rêve peut-être...

Il y a trois jours — dans la nuit, et par la porte entr'ouverte de ma chambre — il m'a semblé que Mère bougeait. C'était si extraordinaire que j'ai questionné :

— As-tu besoin de moi ? m'man ?

Le bruit de sa respiration régulière venant jusqu'à moi, je laissai le sommeil m'anéantir à nouveau. Le lendemain, je trouvai ma tant chérie, morte et les deux bras relevés sur sa nuque comme elle les mettait autrefois pour dormir.

Une lourde pierre de granit pèse sur la terre qui l'enveloppe et j'ai tant pleuré que je n'ai plus de larmes. Je vais, je viens, comme une bête perdue ou traquée ; nulle pensée ne peut me distraire de ma douleur.

Pauvre et seule que vais-je devenir ? La solitude surtout m'épouvante et m'arrache des sanglots.

.

Août 1875.

Mon Damier.

Un étranger m'a surprise pleurant dans un buisson, et m'a éparpillé des fleurs sur les genoux, comme cela se pratique dans les romans. J'avais rêvé d'un prince Charmant, mais celui qui fit ce geste est un « affligé » amputé d'une jambe, et l'un des bras ankylosé.

.

Août 1875.

Mon Damier.

Jésus! que m'arrive-t-il? Le mutilé s'est épris de moi, puisqu'il fleurit le tombeau de maman!!
Monsieur le Cûré se renseigne.

.

Août 1875.

Mon Damier.

Le galant en béquilles est un licencié en droit issu d'une famille de magistrats fort aisés. Il a été blessé à la guerre et il paraît qu'il parle aussi bien que Gambetta, Il n'est pas possible qu'il songe sérieusement à moi, si humble et si triste. C'est dommage, car il a des yeux magnifiques, une tête expressive et des façons délicates. Il me semble que je ne peux plus aimer d'amour désormais; mais je l'admire et il me semble que je le soignerais volontiers.

.

25 août 1875.

Mon Damier.

Raisonnons, puisque je viens de demander quelques heures de réflexion.

Suis-je bien capable de réunir mes idées au

milieu de mon émoi? Il le faut cependant ; je dois consulter ma tête et mon cœur.

M. Adhémar Tardieu m'a dit qu'il m'aime et qu'il souhaite m'épouser ; mais il insiste sur ce point qu'il veut être aimé comme un homme normal. Sincèrement... le puis-je? J'avoue que je ne discerne pas pourquoi cela me serait impossible. Je ne sais pas avec une exactitude absolue ce que c'est que l'amour, mais je me doute, avec assez de précision, de ce qu'il exige. Pourquoi les devoirs dont il est question seraient-il plus ennuyeux avec lui qu'avec un autre?

Je dis ennuyeux, parce que j'ai entendu plusieurs commères se plaindre d'avoir à les remplir. S'ils comportent quelques joies — les livres me l'assurent — je suppose que M. Tardieu saura me les donner. D'où vient donc le scrupule de ce jeune héros? Bien sûr que si j'étais comme les Parisiennes qui dansent et caquettent sans répit, je n'aurais pas toute satisfaction. Mais je n'ai d'autre ambition que d'être aimée et d'avoir quelqu'un à dorloter et à cajoler. Très loyalement, je me sens disposée à l'aimer sans réserve, sans arrière-pensée, avec même une pointe de fierté de pouvoir vivre à côté d'un homme qui sut être sublime. J'avoue ne pas comprendre son angoisse. Elle doit reposer sur quelque chose qui m'échappe.

Pour moi, je suis littéralement conquise par les paroles qui soulignent ses regards, par l'ardeur de sa voix, et par l'adoration de ses hommages. Il sait faire du bonheur avec un mot, avec une fleur ; cela ne compense-t-il pas son infériorité physique ? Il me semble que si ; et que je partirai tranquille à ses côtés. Évidemment ce ne sera pas à son bras, mais je me sens plus protégée par la clarté de son cerveau, que je ne le serais par les muscles d'un imbécile.

Je mettrai donc ma main dans la sienne demain matin. Je ne l'aime pas encore, mais je sens que rien ne m'empêchera de l'aimer, si l'amour est un phénix qui renaît de ses cendres.

.

15 septembre 1875.

Mon Damier.

Je suis heureuse ! pleinement 'heureuse ! Et plus je m'interroge plus je suis obligée de m'avouer que l'affliction de mon fiancé est précisément une des causes de mon bonheur. Elle fait de lui mon galant et mon enfant ; c'est délicieux. Il me dit des mots qui me donnent le vertige ; je lui laisse même prendre des baisers très lents, et je n'ai jamais peur ni de lui, ni de moi,

Est-ce parce qu'il m'adore? Non... Mais parce que son respect est un peu forcé, et qu'ainsi j'ai l'avantage de badiner avec un amour entravé. Oh! je sais bien que ce jeu ne pourra toujours durer! Aussi j'use et j'abuse parfois de la situation et j'en tire des raffinements de douceurs. Il me dit souvent :

— Miquette, vous me paierez cela!!

Bah! créance d'amour se solde en baisers! et mes lèvres sont riches! Mais... dès que je le vois en peine de se mouvoir je me précipite. Il y a dans mon élan toute la tendresse qui anime les mères, quand un bébé fragile et titubant risque l'audace d'une excursion.

J'aime qu'il ait besoin de moi! J'aime le sentir désarmé loin de ses béquilles et livré sans merci à mes caresses ou à ma volonté. Il m'enivre... et je le protège; il me domine, et je l'étaie. Et tout cela me plaît parce que je l'aime, car le miracle s'est accompli. Entre des rimes et un baiser, mon cœur a ressuscité.

.

14 décembre 1875.

Môn Damier.

Robe, voile, fleur, capulet, tout est blanc et s'éparpille sur les meubles. C'est demain qu'il

m'emporte vers la plaine, vers la ville et que mon destin change de route.

Toute la journée mes petites camarades sont venues selon l'usage jouer tour à tour le rôle de la Fée de Gavarni. L'une m'a donné la chandelle de résine qui chasse les esprits maléfiques et l'autre m'a gravement fait un collier de graines de guimauve. Pour oublier la neige — qui fait la terre si blanche et le ciel si noir — nous avons consulté la pelle et le foyer. Les jeunes filles ont fait éclater des grains de maïs et des pommes de pin ; si les prophéties sont exactes, j'aurai une fille et un garçon. Seulement, le maïs s'est entêté à prédire que mon fiancé aurait un garçon de plus que moi.

Lui n'a pas trouvé cela très drôle. Pourquoi ?

Continuerai-je ce « Damier » ? Mes jours seront-ils assez clairs ou assez sombres pour m'inciter à en raconter les détails ? Je ne sais. Mais ce dont j'ai l'obscur sensation, c'est que je viens de vivre de belles heures, que c'est cela l'amour et non pas ce qui sera demain. Je voudrais arrêter le temps et nourrir de longs jours encore mon bonheur avec des mots et des sourires ; Adhémar n'est pas de mon avis.

Je ne regrette rien ; et pourtant quelque chose pleure — dans le mystère de mon moi intime

— qui ne voudrait pas subir l'inévitable, et s'en réjouit quand même en fredonnant une berceuse. Ah ! pourquoi deux cœurs et deux corps s'abordent-ils dans le mariage comme si la vie n'était qu'un bal masqué ? Il y en a toujours un qui sait et l'autre qui s'étonne.

A Dieu vat ! je pose lentement ma plume et j'attends...

.

IX

MON JOURNAL

Bordeaux, 15 avril 1876.

Mon journal.

Je m'éveille après un rêve charmant.

Cela ne signifie pas qu'un malheur ait rompu l'harmonie de mon union. Au contraire : Miquette vient de m'avouer en rougissant qu'elle sera mère dans huit mois, et j'ai l'impression que des devoirs nouveaux s'inscrivent dans le règlement de ma vie.

Il faut que j'apporte un peu plus de sérieux au labeur quotidien et que j'augmente les ressources du ménage. Bordeaux ne m'offre pas un champ d'action assez lucratif, et j'avais déjà songé à quitter la Gironde pour m'installer à Paris. Je vais en parler à mon père.

Il est inutile que je demande l'avis de Miquette, car elle semble avoir abdiqué toute volonté en m'épousant. Elle, dont je redoutais l'esprit de contradiction pendant nos fiançailles, est subitement devenue souple et passive. Son initiation charnelle m'a donné le régal de sa beauté dans un abandon simple et pur, mais je ne sais pas encore si elle s'intéresse ou se résigne. Une sorte de gravité méditative a remplacé l'espièglerie d'antan; elle va, vient, toujours gracieuse, toujours bonne. Je ne me lasse pas de la regarder se dévêtir; les mille gestes de sa toilette me ravissent et me donnent des joies d'artiste. Elle me plaît tellement, et me choie si tendrement, que malgré moi j'ai été jaloux quelques secondes de l'enfant qui va naître. Si elle allait ne plus m'aimer, ne plus aller au-devant de mes désirs, de mes caprices?

C'est bête et odieux ce que je pense là. Au fond, c'est la réserve de Miquette qui m'inquiète. Depuis le lendemain de notre mariage elle lève des yeux stupéfiés sur tout ce qui l'entoure; on dirait qu'elle est encore étourdie d'une chute ou grisée d'une longue valse. Elle se tait... et je n'ose la questionner.

Carmen, Loute et Nina ont d'abord douté de ma fidélité; elles ont fait des paris et les ont

perdus sans que je fisse rien que suivre mon plaisir. Il me semble aujourd'hui que je ne tromperai jamais ma femme.

.

Juillet 1876.

Mon journal.

Je reviens de Paris où je vais prendre la suite du cabinet d'affaires de Gustave Rebel, avocat consultant très estimé. Sa clientèle se compose surtout de gros industriels du Nord et de femmes du monde en quête de liberté. Le divorce serait un Klondyke pour les avocats s'il existait.

Tout est décidé. Un petit appartement très clair, rue du Mont-Thabor, rendra faciles les promenades du tout-petit. Maman veut bien assumer les fatigues du déménagement, et Miquette n'aura qu'à se bien porter. Dans cinq mois, il est hors de doute que je serai largement capable de faire face à toutes mes obligations.

Ces dernières se précisent et s'imposent avec une autorité qui me trouble. J'ai dû m'absenter deux mois, et dès mon retour, à la gare même, j'ai été frappé du changement physique de ma femme. Elle a pris une ampleur de contours qui la transforme; ses joues sont pleines, ses yeux ont un cerne spécial, et son buste, comme ses

hanches, s'est épanoui. Et tout cela est l'œuvre d'un être que je n'avais pas invité le jour où il s'est installé dans mon bonheur. Il alourdit déjà la démarche de Miquette dont j'aimais tant l'allure vive et cadencée. Il absorbe ses pensées, prend la première place dans ses projets et me relègue impérieusement au second plan,

Il règle nos menus, abrège nos promenades et cabriole ou rêve dans l'ombre de son temple. Ce petit Bouddha m'intimide beaucoup, parce qu'il se donne une importance plus évidente chaque jour ; et je lui en veux de marquer d'une empreinte indélébile sa mère — ma femme — dont il m'a volé la grâce, la sveltesse et la passivité. Car Miquette se rebelle maintenant, et s'indigne avec exaltation dès qu'il s'agit du Messie que nous attendons.

Pour la taquiner l'autre jour, je lui dis :

— Tu exagères, mon amie. Je t'ai épousée pour moi, et non pour lui.

Mais elle m'a répliqué, la mine désolée :

— Oh!... moi qui t'ai épousé... un peu pour lui.

Depuis que j'ai entendu ce cri sincère je ne lutte plus contre l'instinct qui la domine. Parfois, je songe à l'autre, à celui de Sylvie qui s'appelle Jeanty, et doit avoir huit ans aux vendanges pro-

chaines. J'ai beau me morigéner, je n'arrive pas à me découvrir la fibre paternelle; la seule chose que je discerne clairement c'est que ces petits génies de l'amour me ravissent chacun une femme charmante.

Ah! ce sont de fameux rivaux que ces petits emmaillotés de langes!

.

Septembre 1876.

Mon journal.

J'ai peine à contenir mon émotion, tant il me monte d'anciens désirs à la tête, et tant j'escompte de représailles sentimentales.

Je ne distingue pas très bien pour le moment qui l'emporte de l'amour ou de l'amour-propre; mais je suis rudement satisfait!

Cet après-midi, je venais d'expédier quelques affaires courantes, et j'allumais une cigarette dans mon bureau, quand le groom me remit une carte : « Madame Portier », cela ne me rappelait rien et je fis entrer.

Il était cinq heures et demie. Le crépuscule mettait dans la pièce l'intimité, la mélancolie et l'imprécision des agonies solaires. Tout en sacrifiant ma « Khédive » à peine commencée, je pestais un peu; mais le froufrou d'une robe de soie a le don

de m'apaiser presque subitement, quelle que soit ma mauvaise humeur. Or, la femme qui s'avancait faisait crisser une robe à traîne de faille sombre, et cachait son visage sous un voile très ramagé. Soudain, je tressaillis.

Une voix qui sembla sortir de mon propre cœur, et le déchirer dès le premier mot, questionna :

— Vous vous étonnez peut-être de ma présence ici, monsieur Tardieu ?

— Et pourquoi, madame, balbutiai-je troublé, en reconnaissant Eugénie Tinsot.

— Parce que... enfin... mon audace vous choque peut-être un peu ?

— Oh !... si peu... ricanai-je.

— Je viens, parce que... aidez-moi, monsieur, parce que vous êtes bon... et que... je suis malheureuse !

Sur ces mots ma belle visiteuse donna libre cours à ses sanglots et cette scène me mit au supplice.

— En quoi, madame, puis-je adoucir votre malheur et quel est-il ? dis-je, craignant que le déluge ne s'éternisât.

Eugénie, sans me répondre, rejeta brusquement son voile et m'apparut alors dans tout l'attrait d'une pâleur qui lui seyait à ravir. Ce n'était

certes plus la fleur d'amour à peine éclore qui avait attiré ma jeunesse, mais c'était une Parisienne délicieusement jolie, dont la beauté s'avivait d'un fard discret. Son regard n'avait plus l'insondable ingénuité de jadis ; son corps était maintenant bien en chair, et, de ses bras, de son col et de ses mains, semblaient émaner des lueurs nacrées. Elles illuminaient la pénombre de mon cabinet et me troublèrent à ce point, que je saisis au passage ses doigts fuselés, et... que je les retins quelques secondes.

— Vous attendiez-vous à me rencontrer ? ou veniez-vous voir mon prédécesseur ? insistai-je.

— Je savais...

— Parlez, alors, dis-je, sans trouver mauvais qu'elle se rapprochât beaucoup afin de parler bas.

— Voici... Quelques mois après votre rupture... oh ! ne protestez pas !... j'étais mariée au dandy qui vint avec mes parents à l'hôpital de Tours. Élevée dans une atmosphère où les idées frivoles avaient seules libre essor, je n'ai pas compris, j'en conviens, quel était mon devoir, ni deviné la douceur et la noblesse de ce devoir. Je rêvais de bal, de patinage ; je me suis vue sevrée soudain des succès mondains que j'avais escomptés. Que voulez-vous, je croyais que ces stupides vanités

constituaient le bonheur, et j'ai respiré — comme si on m'enlevait une chape de plomb — le jour où vous m'avez rendu ma liberté. Poupée!! j'étais une poupée!!! que vous avez dû maudire bien souvent!

— Je l'ai surtout pleurée, avouai-je malgré moi.

— Après trois mois de mariage, je m'aperçus de l'amoralité de mon époux, et j'en éprouvai une honte infinie. Oh !... Nous faisons des entrées sensationnelles dans les cercles élégants; son monocle avait l'impertinence que j'aimais, et nul mieux que lui ne parlait avec arrogance de Marianne et des Communards! Et puis — un dimanche soir — j'entendis une dispute dont les éclats dépassaient les murs du cabinet de travail de papa. Je prêtai l'oreille; et, de répliques en ripostes, je compris que mon père s'indignait et blâmait mon mari.

Il paraît que pendant les grandes heures de la bataille, de la débâcle, du siège et de la capitulation, celui-ci n'avait vu dans le chaos national que l'occasion de s'enrichir. Il avait emprunté cent mille francs pour faire les frais d'une première fourniture militaire, et nul scrupule ne l'avait gêné, par exemple, pour fournir des semelles de carton au lieu de semelles de cuir à

nos pauvres soldats. A force de profits illicites et de marchés déloyaux, il avait gagné trois millions en huit mois ; et c'est avec cet or sacrilège qu'il avait ébloui ma jeunesse et séduit mes parents : mais le peuple révolté traquait les profiteurs et fouillait les comptabilités. Charles était sur la liste des accusés ; et, tout en ricanant, il avouait sa culpabilité à mon père. Celui-ci ne pouvait que pousser des cris d'indignation, tant la colère étranglait les imprécations et les épithètes dans sa gorge.

— Il faut rendre le bien mal acquis ! dis-je en entrant comme une folle au milieu de la discussion.

— Je vous en prie, ma chère, — s'impacienta mon époux, — mêlez-vous de vos bonnes œuvres et ne jugez pas mes actes. Ce n'est pas le rôle d'une épouse selon le cœur de Dieu, ni selon celui des hommes, vous devriez le savoir. Se taire et prier, voilà la devise d'une femme honnête !

Depuis ce jour, je méprisai cet homme dont la justice fit d'ailleurs le procès, et qui sortit de là à peu près ruiné par les restitutions et les amendes qui furent exigées. Mon père mourut de honte, avant la mise en liberté de mon époux ; et moi, j'eus la tristesse d'enfanter au milieu de ces angoisses. Faut-il bénir la mort qui m'enleva le fils

de ce bandit? Je ne sais; mais lui — plus cynique et plus tranchant que jamais — est rentré au foyer déshonoré. Il m'a mise aussitôt en contact avec tout ce que Paris compte de banquiers véreux et d'Alsaciens équivoques. J'ai dû partager la réprobation qui s'est attachée quelque temps à son nom. Mais l'oubli se fait si vite de l'Arc de Triomphe au Génie de la Bastille! Maintenant, quelques vrais salons se rouvrent devant le luxe reconquis; et, pour peu que mon mari gagne quelques millions encore, nul ne se souviendra bientôt.

— Êtes-vous aimée au moins?

— Non! Il me trompe et cela m'indiffère.

— Alors, que souhaitez-vous obtenir de la loi et de l'amitié?

— De l'amitié?... mon pardon; et de la loi? je ne sais au juste. Il faudrait adapter à ma situation une combinaison qui satisfasse mes intérêts, ma conscience et l'opinion.

— Il faudra, je le vois, que nous ayons de longs entretiens d'affaires pour que je vous conseille utilement. Le cas me paraît assez compliqué.

— Je vous ferai toutes les confidences qu'il faudra, mais j'ai besoin de me reposer sur une sympathie droite et loyale. Si vous saviez comme

je suis seule et désorientée ! Ma beauté elle-même est sollicitée pour servir d'appât au gogo nécessaire ; et, si je ne résistais pas, je devrais accepter de bien laides complicités. Pouah ! Sauvez-moi, monsieur Tardieu ? Sauvez vos souvenirs.

— Vous plaidez adroitement une mauvaise cause, madame, aussi, pour ne pas me laisser influencer, je ne statuerai qu'à huitaine. Revenez dans quelques jours, dis-je pour échapper à je ne sais quel délicieux maléfice qui émanait de ses mains jointes et de ses yeux humides.

Je pris mes béquilles, et me dressai dans l'ombre devenue très épaisse.

— Et vous, dit-elle en prenant congé. Êtes-vous heureux ?

— Comment ne le serais-je pas ? Je suis marié et j'attends mon premier enfant dans quelques semaines.

Un silence pesa sur mon triomphe.

— Et... est-elle jolie... ? questionna Eugénie la voix basse.

— Délicieuse ! avec des fossettes à damner un saint !

— Tant mieux, tant mieux ! vous méritez plus que du bonheur.

Puis elle s'enfuit en bredouillant : « Au revoir, à bientôt », et je n'osai pas allumer ma lampe,

tant sa visite avait ressuscité de chers fantômes. Ils erraient dans l'atmosphère qu'elle avait parfumée de son haleine, et je revoyais l'Eugénie d'antan sous des capelines de soie rose, ou sous de minuscules ombrelles pliantes et frangées. Celle d'aujourd'hui n'a plus de crinoline. Elle porte une tournure, et sa traîne serpente avec grâce ; mais... est-elle plus ou moins séduisante que l'autre ?

En rentrant chez moi, j'ai trouvé Miquette bien pâle. La maternité la déforme tout à fait, et j'éprouve auprès d'elle une double sensation de dépit et de respect. J'ai beau me dire que la divinité — qui distend son épiderme et prépare l'hydromel des anges dans la coupe des seins maternels — n'est que passagèrement encombrante, je désespère parfois de retrouver la fine silhouette de la Pyrénéenne en capulet. Ma chair s'est assoupi, et l'amour sommeille sur notre traversin conjugal sans que je dérange ses rêves par des gestes importuns.

.

Je rumine une vengeance suprême. Je veux qu'Eugénie souffre un peu, qu'elle vienne me consulter souvent, et qu'elle pleure encore !...

Non... pas cela !... Elle essuie ses larmes avec un mouchoir en dentelle trop parfumé ! Il flotte

des senteurs exquisés après son départ, et j'en suis énervé autant que d'une caresse.

.

Décembre 1876.

Mon journal.

Je suis père d'une petite fille, maintenant à peu près défripée, mais dont les joues deviennent toujours cramoisies au moindre effort.

Elle répondra plus tard au nom de Simone.

En attendant qu'on puisse l'interroger sur son état civil, je reste de longues minutes à regarder sa mère faire les gestes rituels de la maternité. Mal remise de sa délivrance, Miquette trouve cependant assez de forces pour surveiller tous les détails de la vie de son enfant, et je ne sais rien de plus chaste que la façon dont elle se dévoile le sein pour l'offrir à la mignonne.

Est-il possible que j'aie été, moi aussi, une pauvre petite chose si déshéritée de la nature que la moindre nymphe d'insecte est mieux armée contre la mort ? Nul poète ne chantera bien l'amour maternel parce qu'il est admirable à la façon des choses immenses qu'il faut regarder de loin. Comme tous les hommes, je demeure émerveillé de la patience, de l'intuition et de l'abnégation de ma femme, et je crois l'avoir for-

tement louangée quand je me suis répété plusieurs fois :

— Je serais tout à fait incapable d'en faire autant et il y a longtemps que j'aurais fui, découragé ou dégoûté.

Mais non, rien ne rebute Miquette. Les réalités les plus fâcheuses la trouvent impassible et je ne vois son visage s'émouvoir que lorsque les soins de la toilette mettent à nu le corps de Simone ! Alors... c'est de l'extase ! et il semble que le paradis lui offre un avant-goût de ses joies. Ses yeux reflètent l'orgueil démesuré de l'artiste devant son chef-d'œuvre, ses mains ont des précautions, des adresses de prestidigitateur, et ses lèvres murmurent des mots câlins avant de se poser sur le petit être gigotant et pleurard. Les abeilles qui effleurent une rose entr'ouverte du matin, doivent éprouver de semblables bonheurs. J'avoue que je ne goûte pas ce genre de volupté.

Je trouve au contraire que Mone (on a adopté ce diminutif affectueux) fleure le petit-lait et que son berceau a des relents de baratte. Quand j'ose exprimer cette opinion, il ne me reste plus qu'à prendre mes béquilles et à me sauver sur les boulevards. Je ne me fais pas prier pour fuir la nursery qu'est devenue notre chambre à coucher ;

tement louangée quand je me suis répété plusieurs fois :

— Je serais tout à fait incapable d'en faire autant et il y a longtemps que j'aurais fui, découragé ou dégoûté.

Mais non, rien ne rebute Miquette. Les réalités les plus fâcheuses la trouvent impassible et je ne vois son visage s'émouvoir que lorsque les soins de la toilette mettent à nu le corps de Simone ! Alors... c'est de l'extase ! et il semble que le paradis lui offre un avant-goût de ses joies. Ses yeux reflètent l'orgueil démesuré de l'artiste devant son chef-d'œuvre, ses mains ont des précautions, des adresses de prestidigitateur, et ses lèvres murmurent des mots câlins avant de se poser sur le petit être gigotant et pleurard. Les abeilles qui effleurent une rose entr'ouverte du matin, doivent éprouver de semblables bonheurs. J'avoue que je ne goûte pas ce genre de volupté.

Je trouve au contraire que Mone (on a adopté ce diminutif affectueux) fleure le petit-lait et que son berceau a des relents de baratte. Quand j'ose exprimer cette opinion, il ne me reste plus qu'à prendre mes béquilles et à me sauver sur les boulevards. Je ne me fais pas prier pour fuir la nursery qu'est devenue notre chambre à coucher ;

d'ailleurs j'ai plusieurs bonnes raisons de m'intéresser aux choses du dehors.

D'abord, j'ai été bombardé secrétaire de la Ligue des Combattants que le public appelle « Le Club des Revanchards ». Le fameux et fougueux Déroulède en a pris la présidence. Les devoirs de cette charge absorbent beaucoup de mes heures.

Puis, le cabinet d'affaires que je dirige a pris une importance inespérée. Enfin, et surtout, j'ai le cœur en fête depuis deux mois parce qu'Eugénie m'a reconquis. Il n'y a rien entre nous de coupable selon l'Église ; mais nos cerveaux se sont accrochés dans une savante passe d'armes où la plume a joué le rôle d'épée.

Elle est revenue ; elle m'a écrit ; je lui ai répondu ; et lentement nous allons à l'inévitable en un glissement irrésistible.

Ni elle ni moi ne voudrions pécher ; mais à chaque revoir, nous gardons des silences hale-tants. Quand sonne l'heure des adieux, chacun de nous voudrait fixer le jour et l'heure où nos corps assouviront enfin la fringale d'amour qui les fait se rapprocher, se frôler et se fuir. Nos baisers sont chastes bien que nos pensées aient les pires audaces. Tacitement nous avons décidé de n'exprimer ces dernières qu'en une prose im-

personnelle, qui nous permet d'atteindre des paroxysmes épistolaires magnifiques. Il y a des jours où Nini semble avoir mis sous enveloppe une gerbe d'étincelles. Je crois positivement parfois que des éclairs sillonnent aussi ma chair.

Lorsque je pars à mon bureau, je me dis : « A quoi bon compliquer ma vie ? » Mais après le courrier je me réponds : « Eh... Pourquoi pas, en somme ! »

Je ne veux certes pas diminuer les qualités de Miquette ; c'est une espèce de sainte qui a seulement le tort de confiner son intelligence aux horizons étroits de la vie domestique. L'esprit d'Aurélien Scholl ne l'éblouit pas ; Armand Silvestre la choque et Grévin la laisse rêveuse. Entre parenthèses, les dessins de ce dernier deviennent de plus en plus suggestifs ; avec Catulle Mendès ils réussissent des pages illustrées amusantes et piquantes.

Nini, au contraire, est une gazette. Elle m'apporte, en bouquet, toutes les fleurs du mal qui poussent entre les pavés de Paris. Si des cantharides se posent sur ces fleurs, elle les attrape au vol, et les fait bourdonner à mes oreilles. C'est un mot, un cri, une boutade, une mode, et c'est délassant !...

Parfois elle me donne rendez-vous à la Made-

leine et sort du temple imprégnée de l'odeur des cierges ou des encensoirs. D'autres fois elle arrive à mon bureau, les bras chargés de fleurs, et je crois étreindre le symbole du printemps. Elle vient aussi me trouver le soir, à l'heure où les employés ont enlevé leurs manchettes de lustrine et se disposent à partir. Dès que les salariés se sont éloignés, elle entr'ouvre le manteau sévère qui l'enveloppe pour m'offrir l'élégance d'une toilette décolletée. Ces jours-là je rentre rue du Mont-Thabor, les lèvres un peu pâlées par de la poudre à la maréchale.

Ah! si cela sentait moins le petit-lait chez moi! si, quand j'enlace Miquette, je n'avais pas entre elle et moi une poupée sans regard — mais non sans griffes!... — ... je... enfin... je ne serais pas tenté par... Judic a raison :

C'est bien gentil le péché!

.

Janvier 1877.

Mon journal.

Je me blâme et je me loue ; mais au demeurant je suis enchanté. Eugénie est à moi.

Phrase absurde, puisque c'est moi qui lui appartiens, puisque les heures passées auprès d'elle sont seules délicieuses, et puisque mon foyer me

fait déjà l'effet d'une cellule ou d'une chapelle. Je me demande parfois si Miquette a des doutes ; je la néglige tellement que son silence m'inquiète. Sa crédulité et son ignorance me sauvent. Comment pourrait-elle comprendre d'ailleurs que je l'admire profondément, que lorsqu'elle se lève chaque nuit, au moindre vagissement de l'enfant, je la trouve sublime ; que je reconnais sa vertu, que... que je dors auprès d'elle... et que je rêve de Nini ?

La monogamie est une invention du diable ! Pour ma part je me déclare parfaitement heureux entre une madone et une faunesse, et je n'admets pas que mon bonheur ne soit pas légal ! S'il l'était, aucune des élues n'aurait à souffrir de l'équilibre du cœur et des sens. Le code est à reviser.

Nini possède à fond l'art de la volupté. Ses caresses me font trouver un peu fade certain abandon passif et muet dont je m'accommodais depuis plusieurs mois.

Cette réflexion n'altère pas, dans ma pensée, le respect ému que je garde à la mère de ma fille. Évidemment, je suis infidèle et coupable de trahison conjugale, mais tous les hommes connaissent l'axiome : « Quand on le sait, c'est peu de chose, et quand on ne le sait pas, ce n'est rien ! » Miquette ne saura rien : mes précautions sont bien prises.

je suis seule et désorientée ! Ma beauté elle-même est sollicitée pour servir d'appât au gogo nécessaire ; et, si je ne résistais pas, je devrais accepter de bien laides complicités. Pouah ! Sauvez-moi, monsieur Tardieu ? Sauvez vos souvenirs.

— Vous plaidez adroitement une mauvaise cause, madame, aussi, pour ne pas me laisser influencer, je ne statuerai qu'à huitaine. Revenez dans quelques jours, dis-je pour échapper à je ne sais quel délicieux maléfice qui émanait de ses mains jointes et de ses yeux humides.

Je pris mes béquilles, et me dressai dans l'ombre devenue très épaisse.

— Et vous, dit-elle en prenant congé. Êtes-vous heureux ?

— Comment ne le serais-je pas ? Je suis marié et j'attends mon premier enfant dans quelques semaines.

Un silence pesa sur mon triomphe.

— Et... est-elle jolie... ? questionna Eugénie la voix basse.

— Délicieuse ! avec des fossettes à damner un saint !

— Tant mieux, tant mieux ! vous méritez plus que du bonheur.

Puis elle s'enfuit en bredouillant : « Au revoir, à bientôt », et je n'osai pas allumer ma lampe,

tant sa visite avait ressuscité de chers fantômes. Ils erraient dans l'atmosphère qu'elle avait parfumée de son haleine, et je revoyais l'Eugénie d'antan sous des capelines de soie rose, ou sous de minuscules ombrelles pliantes et frangées. Celle d'aujourd'hui n'a plus de crinoline. Elle porte une tournure, et sa traîne serpente avec grâce ; mais... est-elle plus ou moins séduisante que l'autre ?

En rentrant chez moi, j'ai trouvé Miquette bien pâle. La maternité la déforme tout à fait, et j'éprouve auprès d'elle une double sensation de dépit et de respect. J'ai beau me dire que la divinité — qui distend son épiderme et prépare l'hydromel des anges dans la coupe des seins maternels — n'est que passagèrement encombrante, je désespère parfois de retrouver la fine silhouette de la Pyrénéenne en capulet. Ma chair s'est assoupi, et l'amour sommeille sur notre traversin conjugal sans que je dérange ses rêves par des gestes importuns.

.

Je rumine une vengeance suprême. Je veux qu'Eugénie souffre un peu, qu'elle vienne me consulter souvent, et qu'elle pleure encore!...

Non... pas cela!... Elle essuie ses larmes avec un mouchoir en dentelle trop parfumé! Il flotte

des senteurs exquisés après son départ, et j'en suis énérvé autant que d'une caresse.

.

Décembre 1876.

Mon journal.

Je suis père d'une petite fille, maintenant à peu près défripée, mais dont les joues deviennent toujours cramoisies au moindre effort.

Elle répondra plus tard au nom de Simone.

En attendant qu'on puisse l'interroger sur son état civil, je reste de longues minutes à regarder sa mère faire les gestes rituels de la maternité. Mal remise de sa délivrance, Miquette trouve cependant assez de forces pour surveiller tous les détails de la vie de son enfant, et je ne sais rien de plus chaste que la façon dont elle se dévoile le sein pour l'offrir à la mignonne.

Est-il possible que j'aie été, moi aussi, une pauvre petite chose si déshéritée de la nature que la moindre nymphe d'insecte est mieux armée contre la mort? Nul poète ne chantera bien l'amour maternel parce qu'il est admirable à la façon des choses immenses qu'il faut regarder de loin. Comme tous les hommes, je demeure émerveillé de la patience, de l'intuition et de l'abnégation de ma femme, et je crois l'avoir for-

tement louangée quand je me suis répété plusieurs fois :

— Je serais tout à fait incapable d'en faire autant et il y a longtemps que j'aurais fui, découragé ou dégoûté.

Mais non, rien ne rebute Miquette. Les réalités les plus fâcheuses la trouvent impassible et je ne vois son visage s'émouvoir que lorsque les soins de la toilette mettent à nu le corps de Simone ! Alors... c'est de l'extase ! et il semble que le paradis lui offre un avant-goût de ses joies. Ses yeux reflètent l'orgueil démesuré de l'artiste devant son chef-d'œuvre, ses mains ont des précautions, des adresses de prestidigitateur, et ses lèvres murmurent des mots câlins avant de se poser sur le petit être gigotant et pleurard. Les abeilles qui effleurent une rose entr'ouverte du matin, doivent éprouver de semblables bonheurs. J'avoue que je ne goûte pas ce genre de volupté.

Je trouve au contraire que Mone (on a adopté ce diminutif affectueux) fleure le petit-lait et que son berceau a des relents de baratte. Quand j'ose exprimer cette opinion, il ne me reste plus qu'à prendre mes béquilles et à me sauver sur les boulevards. Je ne me fais pas prier pour fuir la nursery qu'est devenue notre chambre à coucher ;

d'ailleurs j'ai plusieurs bonnes raisons de m'intéresser aux choses du dehors.

D'abord, j'ai été bombardé secrétaire de la Ligue des Combattants que le public appelle « Le Club des Revanchards ». Le fameux et fougueux Déroulède en a pris la présidence. Les devoirs de cette charge absorbent beaucoup de mes heures.

Puis, le cabinet d'affaires que je dirige a pris une importance inespérée. Enfin, et surtout, j'ai le cœur en fête depuis deux mois parce qu'Eugénie m'a reconquis. Il n'y a rien entre nous de coupable selon l'Église ; mais nos cerveaux se sont accrochés dans une savante passe d'armes où la plume a joué le rôle d'épée.

Elle est revenue ; elle m'a écrit ; je lui ai répondu ; et lentement nous allons à l'inévitable en un glissement irrésistible.

Ni elle ni moi ne voudrions pécher ; mais à chaque revoir, nous gardons des silences hale-tants. Quand sonne l'heure des adieux, chacun de nous voudrait fixer le jour et l'heure où nos corps assouviront enfin la fringale d'amour qui les fait se rapprocher, se frôler et se fuir. Nos baisers sont chastes bien que nos pensées aient les pires audaces. Tacitement nous avons décidé de n'exprimer ces dernières qu'en une prose im-

personnelle, qui nous permet d'atteindre des paroxysmes épistolaires magnifiques. Il y a des jours où Nini semble avoir mis sous enveloppe une gerbe d'étincelles. Je crois positivement parfois que des éclairs sillonnent aussi ma chair.

Lorsque je pars à mon bureau, je me dis : « A quoi bon compliquer ma vie ? » Mais après le courrier je me réponds : « Eh... Pourquoi pas, en somme ! »

Je ne veux certes pas diminuer les qualités de Miquette ; c'est une espèce de sainte qui a seulement le tort de confiner son intelligence aux horizons étroits de la vie domestique. L'esprit d'Aurélien Scholl ne l'éblouit pas ; Armand Silvestre la choque et Grévin la laisse rêveuse. Entre parenthèses, les dessins de ce dernier deviennent de plus en plus suggestifs ; avec Catulle Mendès ils réussissent des pages illustrées amusantes et piquantes.

Nini, au contraire, est une gazette. Elle m'apporte, en bouquet, toutes les fleurs du mal qui poussent entre les pavés de Paris. Si des cantharides se posent sur ces fleurs, elle les attrape au vol, et les fait bourdonner à mes oreilles. C'est un mot, un cri, une boutade, une mode, et c'est délassant !...

Parfois elle me donne rendez-vous à la Made-

leine et sort du temple imprégnée de l'odeur des cierges ou des encensoirs. D'autres fois elle arrive à mon bureau, les bras chargés de fleurs, et je crois étreindre le symbole du printemps. Elle vient aussi me trouver le soir, à l'heure où les employés ont enlevé leurs manchettes de lustrine et se disposent à partir. Dès que les salariés se sont éloignés, elle entr'ouvre le manteau sévère qui l'enveloppe pour m'offrir l'élégance d'une toilette décolletée. Ces jours-là je rentre rue du Mont-Thabor, les lèvres un peu pâlies par de la poudre à la maréchale.

Ah! si cela sentait moins le petit-lait chez moi! si, quand j'enlace Miquette, je n'avais pas entre elle et moi une poupée sans regard — mais non sans griffes!... — ... je... enfin... je ne serais pas tenté par... Judic a raison :

C'est bien gentil le péché!

.

Janvier 1877.

Mon journal.

Je me blâme et je me loue; mais au demeurant je suis enchanté. Eugénie est à moi.

Phrase absurde, puisque c'est moi qui lui appartiens, puisque les heures passées auprès d'elle sont seules délicieuses, et puisque mon foyer me

fait déjà l'effet d'une cellule ou d'une chapelle. Je me demande parfois si Miquette a des doutes ; je la néglige tellement que son silence m'inquiète. Sa crédulité et son ignorance me sauvent. Comment pourrait-elle comprendre d'ailleurs que je l'admire profondément, que lorsqu'elle se lève chaque nuit, au moindre vagissement de l'enfant, je la trouve sublime ; que je reconnais sa vertu, que... que je dors auprès d'elle... et que je rêve de Nini ?

La monogamie est une invention du diable ! Pour ma part je me déclare parfaitement heureux entre une madone et une faunesse, et je n'admets pas que mon bonheur ne soit pas légal ! S'il l'était, aucune des élues n'aurait à souffrir de l'équilibre du cœur et des sens. Le code est à reviser.

Nini possède à fond l'art de la volupté. Ses caresses me font trouver un peu fade certain abandon passif et muet dont je m'accommodais depuis plusieurs mois.

Cette réflexion n'altère pas, dans ma pensée, le respect ému que je garde à la mère de ma fille. Évidemment, je suis infidèle et coupable de trahison conjugale, mais tous les hommes connaissent l'axiome : « Quand on le sait, c'est peu de chose, et quand on ne le sait pas, ce n'est rien ! » Miquette ne saura rien : mes précautions sont bien prises.

D'ailleurs c'est rarement au début d'une liaison qu'on se fait pincer.

Je suis heureux ! Elle m'aime et je me sens de taille à vaincre le sort. Les affaires affluent à mon cabinet, la joie me rend audacieux, et j'arrache le bandeau de la Fortune pour qu'elle me reconnaisse au passage et me jette un peu d'or.

Il n'est pas trop de plusieurs stimulants pour m'obliger à m'enrichir. Un hochet ! Du pain ! Des bijoux !... Que la vie serait chère, si elle ne comportait certaines douceurs.

.

X

Juillet 1877.

Mon journal.

La première dent de bébé a fait pleurer Miquette et m'a donné fort à penser. Comme Mone avait exténué sa mère par des veillées énervantes pendant une semaine, j'ai récompensé la maman en lui offrant une bague marquise rehaussée d'un rubis. Au lieu de sourire de mon présent, ma femme a éclaté en sanglots sur mon épaule.

Aussitôt j'ai froncé les sourcils, et attendu la scène que mérite ma vie en partie double. Mais ma stupeur fut immense d'entendre seulement ces mots de désespoir :

— Quel malheur ! c'est fini ! c'est fini !

Et la douce créature me développa ce thème charmant, que la poussée de cette incisive avait fait un petit animal de l'être qu'elle aimait.

— L'ange finit où commence la bête, répétait-elle. Bientôt elle mordra ! et n'aura plus besoin de son lait ; je ne lui serai plus indispensable, quel malheur !

Ce chagrin me révélait une jalousie d'une si tendre tendresse, que j'ai gardé le silence. Je ne me reconnaissais pas le droit de toucher — même pour le panser — à un cœur si délicat. J'ai bien peur maintenant des larmes qu'une indiscretion ou une malveillance pourrait lui faire verser.

Miquette s'ignore, mais je sais, moi, qu'elle peut devenir une amoureuse de qualité très rare. Eh ! eh !!!

.

23 septembre 1877.

Mon journal.

Je me calomniais ! J'aime les enfants.

Seulement, je ne m'en doutais pas et Mone m'a révélé à moi-même. La corde paternelle a vibré très doucement enfin, du tréfonds de je ne sais quel for inférieur.

Pour éclairer la suite de mon récit, il faut que je rappelle que je suis venu au monde un matin

de fin septembre. Tous les ans, mon anniversaire ajoute un dessert préféré au menu habituel, et je reçois quelques vœux et quelques formules. Miquette, cette année, avait eu la jolie pensée d'y joindre quelques fleurs qu'elle avait fait venir de Cauterets, pour commémorer en même temps la débauche de crocus et de gentianes que je faisais à pareille époque il y a douze mois. Bien que fanées, je ne sais quelle magie s'est dégagée de ces corolles pyrénéennes. Quand ma femme est entrée dans mon bureau, et me les a jetées sur les genoux avec le même geste que j'avais fait sur la route de Pierrefitte, mes yeux se sont brouillés de deux petites larmes. J'ai serré Miquette dans mes bras, comme aux premiers jours de notre bonheur, et j'allais dire des mots imprudents quand une surprise m'a rendu muet.

Par la porte, laissée ouverte, Mone — ma poupée blonde — avançait toute seule, sans daigner s'appuyer à la sorte de parapet que lui faisaient les deux bras de la bonne. Elle tenait une rose et courait vers moi de toute la vitesse de ses jambes flageolantes. Arrivée à destination, elle s'accrocha de toute la force de ses griffes — je veux dire de ses ongles — à l'étoffe de mon pantalon et cria plusieurs fois : « Papa ! Papa ! Papa ! »

Je ne puis m'expliquer la stupeur et la douceur qui m'envahirent. Pour la première fois j'avais conscience qu'un être se manifestait : « Papa! Papa! »

Mone était de nouveau dans sa nursery que l'écho de ce mot m'attendrissait encore.

Depuis ce jour, j'exige qu'on m'amène l'Infante avant de l'endormir. Elle répète le mot qui résume le mystère de sa présence, et nos yeux se fixent une seconde. Cela suffit à notre communion; et je suis heureux.

Quand je lui ai conté mon émotion, Nini est devenue soudainement très grave.

— Ta fille a rompu le charme, m'a-t-elle dit; tant pis pour moi.

J'ai protesté faiblement, parce qu'en effet il me semble aujourd'hui que Nini ne remplit dans ma vie qu'une sorte d'intérim? Je trouve toujours ma maîtresse jolie, mais je ne suis plus certain qu'elle est la plus jolie.

.

26 décembre 1878.

Mon journal.

Nous avons menti, Miquette et moi, à l'être confiant qui guette, dans nos regards et sur nos lèvres, le mot de l'énigme de la vie. Les mains

jointes, Mone bégaie déjà le nom de Jésus depuis six mois ; et ce matin je lui ai présenté le plus cossu des polichinelles de la part de Petit Noël. Sa mère a confirmé mon mensonge en lui faisant ajouter un « Merci Jésus » à la prière quotidienne.

Évidemment la petite ne comprend rien à l'illusion que nous avons semée dans son âme. L'année prochaine elle renouera cependant le fil ténu de ce souvenir, et chaque hiver lui apportera désormais une minute de surprise charmée : Jésus... Féés... saint Nicolas!... autant d'impalpables espoirs vêtus de langes, de gazes ou de bure, que la tradition jette sur le premier âge pour l'accoutumer à l'idéal de la générosité. Hier au soir, Mone a voulu coucher avec le miraculeux pantin.

Tandis qu'elle rêvait aux anges — et peut-être leur contait son bonheur — Miquette et moi nous sommes rapprochés comme des complices inquiets et un peu confus.

— Ne crains-tu pas qu'elle nous en veuille un jour de l'avoir trompée ? me dit la mère.

— Allons donc... on n'en veut jamais aux légendes. Ce sont les poètes de la Vérité.

— La voilà consacrée femme maintenant qu'un homme lui a menti, conclut la maman.

J'ai senti que la conversation allait dévier et j'ai coupé court par un baiser. Les lendemains de réveillons ont décidément des traîtrises exquises, car j'ai trompé Nini ! J'entends par là que j'ai préféré Miquette à toutes les femmes savantes en l'art d'aimer.

Les auxiliaires conjugales n'ont qu'un temps !... celui des cerises !

.

28 septembre 1879.

Mon journal.

Je marque mon anniversaire d'une boule blanche.

Mais je reste éberlué de constater par quel glissement irrésistible et doux le destin nous fait passer de l'une à l'autre des mentalités nécessaires. Nos âmes muent sans effort perceptible ; et il suffit d'un rien pour nous faire apprécier la métamorphose accomplie.

J'ai trente et un ans aujourd'hui, et rien ne me faisait pressentir ce matin que je secouerais ce soir toutes les banderilles dont j'ai laissé l'amour harceler ma quiétude. Depuis huit mois que j'ai retrouvé en Miquette le plaisir de nos premières étreintes, j'ai d'abord inscrit le mot « Fin » au bas du roman que je vivais avec Nini.

Malheureusement, entre le mot et la chose, il y a la « croupe » et les lèvres. Je désespérais de recouvrer ma liberté, quand j'ai puisé l'ultime énergie dans le calice d'une petite fleur bleue.

Voici comment finit une aventure et commença toute une histoire.

Les affaires, la politique et... l'infidélité ne m'avaient permis jusqu'à présent que de brèves heures de présence à la maison. Tous les soirs, on m'apportait bien ma fille pour le baiser quotidien ; mais, une minute de babil, souvent entrecoupé de larmes, ne suffit pas pour établir une profonde intimité entre deux êtres. D'autant plus que mon Infante a l'horreur des moustaches, et que je pose toujours maladroitement mes crocs soyeux sur son visage. Il y a si peu de place sur une joue d'enfant !

Je la croyais donc toujours affamée de bouillies, quand, hier au soir, elle vint dans mon bureau à l'occasion de mon anniversaire. Miquette la poussait devant elle — non sans lui faire à mi-voix des recommandations essentielles. — Lors, la mignonne se planta devant moi, m'offrit une touffe de myosotis, et ouvrit la bouche pour réciter une belle phrase. Mais le trac mit sa mémoire en déroute ; et, pour sortir d'embarras, l'intimidée cria très fort :

— « Papa!... voilà... Ne m'oubliez pas... In- vite-moi à dîner ! »

Ces derniers mots eurent un succès de fou rire qui se calma bientôt, car dans sa petite robe de baby anglais je ne reconnaissais plus ma fille.

— Ah! bah! Tu manges donc? fis-je avec la naïveté des pères à qui les épouses ont la délicatesse d'éviter les énervants détails de l'élevage.

— Mais certainement, dit ma femme, et, si tu le permets, Mone se mettra désormais à table avec nous.

— Invite-moi à dîner! s'entêta mon petit perroquet.

— Certainement! certainement! dis-je tout ému et pris au dépourvu.

— Petit père avait d'ailleurs prévu la demande de Mone, n'est-ce pas? reprit la mère. Voici ce qu'il a acheté à sa fille.

Une assiette, une timbale, un couvert, un coquetier, un rouleau, luisaient du bel éclat de l'argent neuf, dans un écrin de velours clair. Je pris la boîte en souriant et la mis entre les bras de Mone.

— Va préparer ta place, ma jolie!

La petite s'échappa, revint en courant me rapporter un brin de myosotis et récita cette fois sans respirer :

Ne m'oubliez pas mon papa,
Si à diner je ne suis pas
C'est que vous ne m'invitez pas.

J'ai offert un mirliton à ma femme pour y coller ses vers ; et je me suis attablé en riant.

Je n'ai pu goûter qu'aux friandises du dessert, tant les yeux de ma fille ont semblé faire la police de ma conscience. Le lendemain j'ai écrit la vérité à Nini ; elle m'a répondu simplement :

« Ah ! les enfants ! »

.....

Août 1880.

Mon journal.

Je m'étais promis de ne consigner dans ce journal que les incidents de ma vie sentimentale. Sans doute, les premières pages de ce cahier portent des appréciations politiques, mais je les ai émises à l'âge où le patriotisme et les sens se mêlent et se heurtent dans les remous puissants de la tourbillonnante jeunesse. A vingt ans on n'a pas plus d'amour que d'opinions, on a des impulsions. Et cependant, on ne parle que de ces deux objectifs divins : « la femme et la patrie. »

Aujourd'hui, je ne puis résister au besoin de confier à ce papier ma rage, mon indignation, mon humiliation. Je suis encore tout frémissant,

et je me demande comment je n'ai pas tué mon homme ce matin.

Certes, depuis 70, j'ai souffert des camouflets que la France a reçus ; mais le moyen d'élever la voix quand on a la tête basse ? Dès que la Ligue des Combattants a été fondée, je m'y suis fait inscrire comme orateur ; et, chaque fois qu'une insulte allemande a fait pâlir tous les Français, j'ai pu émuquer ma colère dans des discours d'inutile défi, et des motions de parade. Déroulède a toujours su apaiser nos cris de vengeance, et Gambetta a même trouvé la formule qui nous permet d'espérer quand même : « Pensons-y toujours et n'en parlons jamais », a-t-il dit. De sorte que notre impuissance tragique a mis un faux nez : nous la prenons pour de la patience habile.

Je savais — par les affaires qui se traitent dans mon bureau — que les Boches se faufilent déjà partout à Paris. On fait semblant de ne pas les reconnaître à cause des états civils qui les authentifient Anglais, Suisses ou Espagnols, mais aucun n'avait encore osé braver ouvertement ma haine.

Dans la matinée, je vis entrer chez moi le visage le plus rose et le plus blond que j'aie jamais vu sur des épaules d'homme. Il sourit en saluant très bas, s'assit lourdement sans y être invité et débuta par ces mots :

— Je sais, monsieur, que vous êtes fort intelligent; et c'est votre réputation qui m'a séduit, car les Français sont généralement spirituels, ce qui est insuffisant.

— Pardon, monsieur, qui êtes-vous d'abord?

— Vous vous en doutez un peu à cause de ce maudit accent que je n'ai pu améliorer. Je m'appelle Carl Kauffmann.

— Un Allemand! fis-je avec dégoût. Je vous sais gré de votre franchise et je vais vous répondre avec une égale loyauté. Nous ne pouvons avoir rien à nous dire et... et je ne vous retiens pas.

— Ach! Ach! écoutez-moi d'abord... je sais... j'ai été soldat comme vous en 70; je salue la bravoure française; vous avez été et serez toujours de magnifiques adversaires. Mais que diable... la guerre est la guerre et la paix est la paix. Entendez-moi seulement..,

Je crus que je serais assez fort pour écouter le Boche et surprendre ses desseins pour les déjouer.

Je le laissai parler. Dans un débordement de gaieté, avec des mots flatteurs, bonhommes ou malins, l'homme me proposa une association qui aurait pu m'enrichir rapidement si j'avais été sans scrupules. Mon nom aurait servi de miroir aux alouettes pour attirer dans la combinaison des patriotes intransigeants; et leur argent aurait ali-

menté la mise en œuvre de produits tinctoriaux et pharmaceutiques. Il va sans dire que l'installation de ces industries aurait entraîné l'achat de vastes terrains qu'on aurait choisis — par hasard — sur des points stratégiques. L'or français eût soldé des espions allemands. Naturellement, le personnage n'exprima pas toutes ces résultantes, mais je lui prouvai en deux mots que je n'étais pas dupe.

— Ach ! Ach ! dit-il déconcerté de ma clairvoyance, il n'y a pas moyen de discuter. Voyons, puisque la paix est signée nous sommes des amis.

— Jamais ! dis-je en m'emportant. Jamais !

Je pris mes béquilles et me plaçant devant le tas rose et luisant qui gesticulait dans le fauteuil je lui criai :

— Vous ne m'avez donc pas vu debout ?

— Et après ? dit-il, en me montrant une main gauche amputée du petit doigt. Moi aussi je suis un mutilé ! Un peu de gloire au front ça n'empêche pas les affaires. J'en veux bien plus à mon chirurgien qu'au Français qui m'a manqué.

— Eh bien ! moi, je ne vous raterai pas, hurlai-je exaspéré.

Ce disant je me calai sur une seule béquille et j'abattis l'antrè sur le cynique individu. Mais d'un geste calme celui-ci arrêta au vol ma pauvre arme

de vaincu. Il me regarda profondément et murmura :

— Imbécile ! Vous êtes bien Français !... vous n'encaisserez jamais que des coups. C'est pourtant la fortune que je vous apportais .

Je sonnai. Mon groom parut.

— F... ton pied au derrière de cet animal-là !

— Ach ! voilà cent sous pour la peine, dit le Boche secoué par un gros rire, tout en passant à reculons devant le valet ahuri. Ceux qui pensent encore à nous botter le dos ne sont pas très nombreux ; et d'ailleurs, nous les tuerons tous la prochaine fois. Tous ! entendez-vous ? tous ! Les morts seuls ne parlent pas... et... on les oublie... tandis que les Dantes...

J'eus une si impérieuse interrogation dans les yeux que la brute s'expliqua :

— Les Dantes?... sont des hommes comme vous. Ils sont descendus aux enfers de la guerre. Et, parce qu'ils en sont sortis déchiquetés ou meurtris, ils se souviennent et obligent les autres à se souvenir. Ach ! tant pis pour vous et pour moi ! Monsieur Tardieu, vous êtes un Dante, et je vous salue !

Idiot ! Impudent !!! Certes je ne suis plus qu'un lambeau d'humanité, mais on verra quelle foi savent allumer des martyrs. Dieu me pardonne, je

me laissais gagner par la veulerie générale ! C'est fini ! Je jure que, dès ce jour, je redeviens un militant... un Revanchard. Car l'enfer n'est pas dans les charniers sublimes, il est dans l'ancre de la peur, de l'oubli, du pardon !

.
.

XI

MON DAMIER

Paris, 1882.

Mon Damier.

J'ai rouvert mon Damier que j'avais fermé sur une page blanche et sur l'anxiété de ces mots : « j'attends l'inconnu ».

C'est de l'amour qu'il était question, de l'amour charnel : et... il est venu ce sphinx mystérieux. Je ne l'ai pas reconnu, parce que — sur la foi des livres écrits par les poètes — je croyais que mon corps allait se fondre en des délices incomparables. Ma déception fut immense. Je suis demeurée bien penaude ; et je n'étais pas plus fière, après mon mariage, que ne le sont les badauds qui ajoutent foi aux exagérations des bonimenteurs de parades.

Je me suis tue parce qu'il ne faut pas troubler, par de vaines paroles, l'agonie des illusions qui meurent d'avoir été mystifiées. J'ai baissé ou fermé mes paupières pour que mon mari lui-même ne s'attristât pas d'être obligé de s'arrêter si loin du but de mes rêves.

Quand nos yeux embrassent un horizon, que nos corps ne parcourront point, ils sont aussi impuissants que la pensée, prisonnière des sens. D'où nous vient donc cette aspiration vague obscure et floue, qui s'irise de bleu, de rose, ou d'or, et qui hante notre esprit dès que notre chair s'exaspère ?

Je suis assez intelligente, Dieu merci, pour ne pas confondre mes sensations et ne pas me déclarer incomprise parce que je suis une inassouvie de cet idéal. Adhémar a longtemps flatté ma coquetterie par des madrigaux ; il me les a débités comme une *Marseillaise* du plaisir, et j'ai vite senti que les mots lui fournissaient simplement l'exaltation nécessaire au but final des étreintes. La maternité — en me déformant — a d'ailleurs interrompu son lyrisme et je dois reconnaître qu'il a mis beaucoup de délicatesse à ne pas m'imposer des lassitudes inutiles. Avec une compréhension parfaite de mes devoirs, il m'a laissé tout loisir d'être une nourrice attentive.

Certainement il a ri, il m'a plaisantée ; mais ni l'enfant ni moi n'avons subi sa mauvaise humeur. Doux, étonné, correct et bon, je reconnais que je ne pouvais souhaiter mari plus agréable ni meilleur. Il est peut-être un peu trop retenu hors de sa maison, mais les affaires sont tellement difficiles que le pauvre cher homme rentre souvent très las de sa besogne quotidienne. Une petite Parisienne, dont j'ai fait la connaissance peu après l'arrivée de Mone, s'entête à me répéter :

— A votre place je surveillerais mon mari, j'irais le surprendre, je lui demanderais compte de son temps ! C'est si canaille les hommes !

Je ne puis m'empêcher de lui rire au nez, parce que c'est tellement absurde cette supposition d'infidélité ! Puisqu'il m'a épousée pauvre et inférieure, c'est qu'il m'aime. Et puis... ne m'a-t-il pas dit : *toujours* ! sur la tombe de maman, le jour de nos fiançailles ? On ne trahit pas ce genre de serment fait en toute liberté. Sans compter que son infirmité ne lui permettrait guère de faire la roue auprès des belles, et par conséquent réduirait à néant ses vellétés de vagabondage sentimental. Il a trop le respect de son foyer pour retourner aux filles, et trop de fierté pour affronter l'impitoyable regard des coquettes.

Je suis donc très tranquille sur le sort de mon front. Adhémar est à moi, rien qu'à moi. Cette quiétude compense les menues privations que m'impose son malheur héroïque.

A cause de lui je dois fuir le grouillement des foules. Point de bal; de rares soirées; peu de théâtre, voyages mesurés; excursions écourtées; et surtout, surtout... impossible de goûter au charme des promenades où l'on se serre l'un contre l'autre, où l'on échange sous le regard des étoiles des idées tendres et fugitives comme la brise qui les écoute. Une des choses dont j'ai le plus souffert peut-être, a été de ne pouvoir confier à son père la protection de notre enfant, de n'avoir jamais devant moi l'intimité de ce tableau conjugal : Adhémar promenant et tenant par la main la mignonne dansante et babillante. Mais... en somme le total de ces désagréments ne dépasse pas celui de mes bonheurs; donc... je suis heureuse.

Suis-je vraiment heureuse? Oui, et non!

A la vérité, dès qu'on se pose cette question, ou dès qu'on éprouve le besoin d'y répondre, c'est que la part du bonheur qui nous est dévolue ne suffit plus à combler nos aspirations.

Je devrais être heureuse. Mon mari est un des meilleurs; j'ai une fillette intelligente et jolie; les

préoccupations d'argent me sont épargnées; cependant il me manque quelque chose. Quoi? Véritablement je suis incapable de le préciser. Quand j'étais jeune fille, j'avais souvent de ces malaises d'âme, mais au moins je savais ce que je voulais : c'était un mari. Je l'ai. Mone est venue assez vite peupler notre nid; elle y met aujourd'hui les éclats de sa gaieté et le ramage plus grave de sa logique.

Ah! cette logique d'enfant! je crois bien que c'est d'elle que me vient tout le mal. A force de l'entendre dire : Maman... pourquoi ceci?... maman... pourquoi cela?...

Il y a des jours où je m'arrête devant le point d'interrogation de ses chers yeux. J'ai envie de lui demander :

— Ah! ça! d'où viens-tu, toi qui es entrée dans un monde dont tu ignores tout? Quand un insecte naît, il sait, lui, tout ce qu'il doit savoir pour accomplir le cycle de sa mission. Toi, tu as l'air d'une étrangère qui débarquerait dans une île sauvage dont elle ne connaîtrait ni la langue ni les traditions et qui s'informerait sans relâche des mœurs du pays? D'où viens-tu? Qui t'apprit cette mathématique de l'esprit que nous appelons la logique? De quel passé te vient cette science implacable? Elle ne résulte pas du corps que je

t'ai donné atome par atome, cellule par cellule. Qui es-tu? toi que j'ai aimée, qui m'as obligée aux besognes les plus prosaïques, et qui m'as réservé des joies de prêtre et de poète. Le jardinier — qui passe des jours à patauger dans l'humus gluant — a, comme les mamans, de sublimes matins. Ce sont les aurores où les corolles qu'il a cultivées s'ouvrent au zéphyr; où la rosée sert de lait aux pétales, et où de doux parfums montent, comme un encens, vers celui qui les sema, les fit naître, et fleurir. A cette minute, l'homme se sent un demi-dieu. Et — bien qu'il ne soit pas l'unique cause du miracle de l'éclosion — il se laisse aller au charme et à la vanité de se croire indispensable. Il admire, il hume; mais il sarcle, échenille, et monte la garde autour de ses filles d'élection. Et puis, un jour, après une averse, il s'aperçoit que la fleur s'est transformée, qu'il lui est poussé des organes nouveaux qui la conduisent automatiquement aux destinées de l'amour et de la reproduction. Il s'attriste, parce que ses soins deviennent inutiles, dès que la graine commence le cycle mystérieux de la reproduction.

Mone m'a donné toutes les émotions et tous les bonheurs; j'ai été sa terre, elle a éclos de moi comme une plante jaillit du sillon; je l'ai protégée, et j'ai attendu la floraison de cette merveille

d'amour. Hélas ! des larmes ont empli ses yeux clos avant même qu'ils se soient illuminés, et des dents ont armé plus tard son sourire. J'ai dû tarir la source où elle abreuvait sa soif de déshéritée. Maintenant elle est un être indépendant qui résiste, s'amuse et questionne ; ce n'est plus l'attendrissante misère qui s'habillait de ma chair et se nourrissait de mon sang. C'est une forme qui me doit sa parure, mais où s'est niché un être que je ne connais pas, et dont j'ai toujours peur de me faire un ennemi. Cette crainte me rend lâche et docile devant la volonté de l'inconnu. La maternité, pas plus que la sensualité, n'assouvit — que peu de temps — la fringale de dévouement qui nous tient en haleine.

Depuis sept ou huit jours je suis tout spécialement nerveuse ; des troubles indéfinissables m'agitent. Hier au soir j'ai presque défailli sitôt après le repas.

Vais-je me laisser gagner par le maniérisme ambiant ? Les Parisiennes jouent en ce moment à la neurasthénie ; les problèmes moraux passionnent l'opinion, et la controverse à la mode est la question du divorce. On en discute le principe ; un député parle de déposer un projet de loi ; cela suffit pour que les prêtres fulminent, que les avocats pérorent et que de braves femmes me-

nacent en riant de bons époux de quitter leurs foyers. Je me taille un succès d'hilarité quand je déclare à Adhémar que je serai la première à profiter de cette loi impie.

Mais qu'ai-je donc? Un vertige m'empêche d'écrire davantage. Serait-il possible qu'après six ans de stérilité?... Je vais avouer mes inquiétudes à mon mari. Si mon diagnostic est exact, je n'aurai pas, de longtemps, le loisir de me demander si je suis heureuse.

.

Décembre 1882.

Mon Damier.

Le docteur s'est prononcé et les paris sont ouverts.

Mon époux veut un garçon, et Mone pense que l'achat d'un frère serait très opportun pour la conduire plus tard au bal et au cirque. Seulement elle me prie de le lui commander plus âgé qu'elle. Ses raisons sont excellentes, mais les miennes sont meilleures, et elle se résignera à demeurer l'aînée.

Cette ignorance du sexe qui s'épanouit à leur insu est une des plus rudes humiliations que la nature inflige aux mères; mais qu'importe. J'aime l'hôte qui me gruge en parasite exigeant. Il veut

connaître le soleil, la mer et les montagnes ? Eh bien, je lui offre avec joie tous les matériaux nécessaires pour qu'il se confectionne un complet de voyage en satin rose et blanc. Ma belle-mère viendra pour me soutenir de sa très réelle affection, et surtout... pour mettre toute sa garde-robe à la mode de Paris.

.

Septembre 1883.

Mon Damier.

Je n'ai pas osé consacrer une page blanche à la naissance de mon fils, parce qu'à peine délivrée de son doux fardeau, le plus tragique secret est venu peser sur ma joie.

Jack est le plus beau bébé du monde et j'ai besoin de tout l'orgueil qu'il satisfait en moi, pour me taire et agir. Voici le drame — car c'en est un — autrement poignant que tout ce qui m'a fait pleurer jusqu'ici au théâtre.

Grand'mère Tardieu — dignement chapeauté d'une capote à brides, et la robe à volants posée sur une élégante tournure — sort tous les jours avec Mone. Elle visite en détail la capitale que j'habite et que je ne connais pas. Un soir, elle revint le visage bouleversé ayant même — fait inouï — oublié de rapporter le journal du soir

qu'elle aime parcourir en s'endormant. Son fils la plaisanta, mais je vis bien qu'une angoisse la tenaillait.

Le lendemain matin, quand j'entrai dans sa chambre, ma belle-mère n'y était pas. Sortir sans embrasser son petit-fils, c'était chose si anormale de sa part que je dressai l'oreille. Elle rentra pour déjeuner en même temps que mon mari, lequel, entre parenthèses, a pris l'étrange manie de se parfumer au corylopsis. Il y a des jours où cette odeur m'horripile. C'est curieux, il semble en employer fort peu, et, par moments, sa moustache, comme ses doigts, en sont tout imprégnés.

Donc, belle-maman se mit à table, mangea du bout des dents, et regarda son fils avec tant de sévérité, que celui-ci s'esquiva très tôt. Il me dit en riant :

— Maman va te faire la scène qui m'était destinée. Courage, Miquette. Toutes les femmes mûres ont une humeur de ronce.

Puis il disparut. Jack dormait. Je revins au salon et je restai coite dès le seuil, parce que grand'mère sanglotait éperdument.

— Qui vous a fait de la peine ? lui dis-je compatissante.

Je n'obtins aucune réponse, parce que des larmes coulaient inlassablement sur le visage

ravagé de la bonne vieille. De temps en temps seulement son désespoir s'entrecoupait de paroles bizarres.

— Je suis une grande coupable ! Dieu me punira ! Qu'ai-je fait du fils de mon fils ?

Ce lambeau de remords revenait si souvent à travers ses sanglots, que, malgré moi, je courus au berceau de Jack et l'embrassai tendrement, comme si mon baiser pouvait le protéger contre tout maléfice.

Je pus enfin questionner ma belle-mère.

— Mais enfin, qu'y a-t-il ?

— Il y a, que mes yeux se sont ouverts brusquement et trop tard ; il y a que la Société fait commettre des crimes aux plus braves femmes du monde. Aidez-moi à réparer le mien, Miquette ?

Je redoutai un accès de folie.

— Mais certainement ! calmez-vous et racontez-moi vos peines ; cela vous soulagera.

— J'ai rencontré hier mon petit-fils !

— Ça y est, pensai-je en pâlisant, belle-maman perd la raison.

— Oui, je l'ai rencontré... et sa mère m'a maudite comme je le méritais.

Des yeux, je cherchai la sonnette.

— Naturellement, quand vous avez épousé Adhémarr, vous vous êtes bien doutée qu'il n'était

pas un coquebin; mais, comme il vous a dit, « vous êtes celle que j'attendais », vous n'avez jamais pensé qu'il pouvait avoir semé de la vie aux quatre vents de ses amours.

— Cette idée-là ne m'est en effet jamais venue. Le mot « enfant » est tellement lié à celui de « foyer » que j'ai pensé, comme beaucoup de jeunes femmes, que la stérilité accompagne couramment le geste des célibataires. Ne dit-on pas que les créatures savent éviter la maternité ?

— Un homme, ma fille, ne borne pas toujours ses désirs aux créatures. Il y a de pauvres ouvrières honnêtes qui...

— Adhémar aurait fait cela ? Il aurait abandonné ?...

— Il n'a pas abandonné... Il a... comment dirai-je... il a laissé ses responsabilités à un autre. Nous avons marié la jeune fille... je veux dire que le R. P. Mornac a donné un père à l'enfant du plaisir. Enfin... C'est ma faute, j'ai péché par orgueil; j'avais l'esprit et le cœur intoxiqués par des préjugés, qui plaident d'ailleurs encore contre la victime.

— C'est donc sérieux ? Jack a un frère ? Racontez, maman, vous en avez dit trop et pas assez.

— Hier je suis allée jusqu'à la Cité pour promener Mone et m'emplir les yeux des merveilles

de Notre-Dame. Nous passions rue de la Huchette, quand un petit garçon, les cheveux sales et les habits en haillons, s'arrêta devant un cabaret. Il avait l'air craintif et son pauvre visage, aux yeux battus, se colla contre la vitre du bouge avant d'y taper deux petits coups. Quelques instants après, je vis se dresser dans la boutique un affreux béquillard, qui sortit sur le seuil et l'apostropha grossièrement.

— Maman a dit que tu dois rentrer, qu'on n'a pas bouffé, et qu'il est trois heures, dit le gamin.

— Pas bouffé? Eh bien, arrive prendre un apéro. Un Rameil doit étouffer son perroquet avant de déjeuner.

Rameil? Ce nom me figea sur place. C'était celui de l'ouvrier qui épousa jadis la maîtresse de mon fils. Le garçonnet se recula plus triste et plus pâlot.

— Ça me fait mal à l'estomac! Donne-moi deux sous; on mangera un petit pain, Nénest et moi.

— De quoi? De quoi? de la rouspétance, s'entête le poivrot; avance à l'ordre ou je cogne.

Et le petit entra chez le troquet.

Je le vis boire au même verre que l'ivrogne, et je ne sais combien de temps dura mon observation, car de son côté Mone était absorbée par l'éclat d'une volière pleine d'oiseaux des îles. Tout

à coup, une femme — ou plutôt un être qui fut peut-être une jolie femme jadis — tourna le coin de la rue. Un enfant de six ans s'accrochait à ses jupes et toussait en pleurant. Tous deux marchaient vite, et la colère allumait une sorte de flamme au fond des orbites de la mère. Celle-ci alla droit au cabaret, ouvrit la porte, gifla le petit garçon, parce qu'il buvait, et fit une telle scène à l'infirmes que celui-ci se leva et sortit avec elle. J'écoutai leur querelle.

— Si ce n'est pas une honte, disait la femme, d'avoir décousu mon jupon pour me voler les quarante sous qui étaient dans mon ourlet.

— D'abord c'est mon droit ! Va donc te plaindre au commissaire, tu verras si c'est vrai ! Et puis il oserait pas embêter un mutilé de la guerre. Est-ce qu'on ne devrait pas me faire des rentes ?

— Tu pourrais travailler, il y en a d'autres qui gagnent leur vie.

— Penses-tu ! Que je veuille être une poire nationale ? Je suis un héros, là ! Mac-Mahon me l'a dit, j'ai la médaille et f...-moi la paix.

— Donne-moi ce qui te reste, j'peux pus demander d'avance à ma patronne.

— V'là dix sous ; mais tu me paieras ça. Allons, ouste, vous autres les loupiots ; faut qu'ça change et que Jeanty rapporte à la cagnotte.

Jeanty!... Rameil!... le doute affreux tenaillait ma conscience. Je suivis le couple hideux jusqu'à son gîte rue Saint-Séverin, et quand il eut disparu, je questionnai la concierge.

— Savez-vous si madame Rameil a des heures de libres pour faire de la couture ?

— De la couture! répliqua la pipelette les bras au ciel : mais elle n'en fait plus, rapport à son homme qui lui gâche son travail. Mème Sylvie fait des ménages à cinq sous de l'heure et c'est Jeanty qui garde le petit.

Je suis rentrée tellement émue que je n'ai pu dormir de la nuit.

Ce matin, dès huit heures, j'étais sur la rive gauche.

J'ai vu sortir Sylvie Rameil pressée de courir à son travail, et j'ai surpris aussi l'infirmier allant tuer le ver chez le mastroquet de la rue de la Huchette. Je suis alors montée dans le taudis que le couple habite et j'ai fait parler les enfants. C'est bien mon petit-fils que j'ai trouvé couché avec un vague pansement aux jambes, parce que, hier au soir — pendant une dispute — le père légal lui a lancé une bouteille vide sur le tibia. Il paraît que ce genre de scène se reproduit souvent. Les deux enfants n'étaient guère indignés contre le brutal.

— N'est-ce pas... quand on a un verre dans le

nez, on ne se connaît plus? disait l'aîné des pauvrets.

Je lui donnai un louis, et j'allais partir lorsque madame Sylvie est rentrée. Elle venait à l'improviste surveiller sa nichée après avoir bâclé le marché de ses maîtres. Au bout de trois ou quatre phrases, je bredouillai si bien, qu'elle me démasqua. Alors, au lieu de rester humblement debout devant moi, elle s'assit, effondrée. Sans cri, sans colère, mais avec toute la haine d'une vaincue, elle me dit :

— Eh! bien, madame, êtes-vous satisfaite de votre œuvre? A-t-il assez souffert le fils de votre fils? Voyez, j'ai beau l'aimer, je ne parviens pas à le garer des coups que je partage avec lui. Si les larmes des victimes retombent sur le cœur des bourreaux, je vous plains, madame.

— Madame est très bonne, interrompit Jeanty ; elle m'a donné vingt francs.

— De l'argent! de l'argent... c'est de l'absinthe et de la fureur en perspective.

— Il est donc si méchant que cela votre mari?

— Non, il a été très bon jadis... Mais la guerre est venue, il s'est engagé comme volontaire et il a fait son devoir. Malheureusement il est sorti de la bagarre, borgne et la jambe tordue. Il a essayé de reprendre son métier d'ébéniste, mais ce lui

fut impossible. J'obtins pour lui la place de gardien du square Louvois. Il n'avait qu'à se promener et à causer ; mais la tentation vint le chercher sur un banc de ce jardin. A chaque instant, il arrivait là des copains estropiés comme lui, qui le félicitaient de sa chance. On arrosait cette chance de petits verres et de grands bocks ; si bien que des agents le trouvèrent endormi en travers d'une allée à dix heures et demie du soir. Son manque de tenue lui valut un blâme qu'il mérita une seconde fois. A la troisième, il fut cassé et remplacé.

Dès ce jour, la vie devint un enfer à la maison. Sans occupation ni distraction, le malheureux est allé boire ce que je gagnais, tout en se grisant des sornettes de quelques habitués de l'estaminet. Maintenant, c'est réglé. On le félicite de sa médaille... et il paie une tournée ; on exalte sa mutilation... il offre un apéritif. Bref, il est devenu l'attraction et la gloire lucrative du criminel cafetier qui me ruine.

Je faisais de la couture chez moi depuis la Commune. Un soir il est rentré dans un tel état de délire alcoolique qu'il a lacéré les étoffes que l'on m'avait confiées. Je n'ai pu payer le montant des marchandises détériorées et l'entrepreneuse a refusé de m'employer. J'ai essayé aussi de faire

des journées de ravaudeuse à la ville, mais Rameil n'aime pas les enfants ; il sort après mon départ, et ne rentre qu'après mon retour.

On ne s'occupe pas assez de l'enfance, madame, on fait semblant de supposer qu'un mari gagne toujours le pain de la famille. Aussi, les pauvres femmes dans mon cas, ne savent comment faire pour soigner leurs petits et les nourrir. J'ai dû me résoudre aux besognes fatigantes. Je cire des parquets, je vais au lavoir, je monte du charbon ; je n'en puis plus.

— Et le petit ? interrompis-je.

— Lequel ? Jeanty ? J'aurais voulu l'envoyer à l'école ; mais qui garderait Nénest ? Ce dernier tousse si fort qu'il faut lui donner une potion toutes les heures. Sa vie vaut tout de même mieux qu'une dictée ou les quatre règles.

— Il sait lire ?

— Oh ! certainement ! Jeanty peut lire le journal. Même, depuis qu'il y a trouvé des vers de monsieur Déroulède, il déclare qu'il veut être et soldat et poète. Il a un cœur bien mignon.

— Ah !

— Oh ! oui, il aime les lumières, le luxe, les beaux équipages. L'autre jour deux jolies dames sont passées près de lui. Sans réfléchir, il leur a emboîté le pas, les devançant, s'effaçant, ou les

frôlant. Intriguées, puis agacées, les dames ont fini par lui demander pourquoi ses regards étaient si tristes. Il se tut, et continua sa poursuite. Enfin, quand elles s'engouffrèrent sous une porte cochère de la rue de Rivoli, l'une d'elles se tourna vers le petit et lui tendit une piécette. Il rougit et refusa l'aumône.

— Mais pourquoi donc es-tu venu jusqu'ici ? dit la dame déconcertée.

— Parce que vous sentez bon, répondit-il, en emplissant ses narines du parfum qui le séduisait.

Il rentra tard à la maison, fut grondé, puni ; mais il souriait en me disant à l'oreille :

— Maman, maman, n'est-ce pas que c'est joli une cocotte ? C'est comme une fleur qui marcherait en embaumant l'air sur son passage.

Il m'avoua tous les détails de son équipée et je pleurai longtemps ce soir-là. Car je retrouvais bien dans cette aventure le caractère de son père que j'avais tant aimé. Lui aussi trouvait que j'étais jolie, que je fleurais le printemps et m'aurait suivie des heures entières. Je comprends que cela vous étonne parce que vous me voyez maintenant flétrie, émaciée, ruinée moralement et physiquement. Voilà ce que vous avez fait de moi, vous surtout la mère qui saviez bien que tous les enfants sont légitimes. Pour ne pas mourir de

honte, j'ai épousé un homme que je n'aimais pas.

— On ne peut pourtant pas, madame, endosser la responsabilité des fautes commises par toutes les jeunes filles qui ne savent pas se garder.

— Il y en a donc qui savent se garder? si cela est vrai, pourquoi les gens riches se mettent-ils à plusieurs pour garder leurs filles? Dites plutôt que la nature veut la chute de nous toutes, et qu'elle nous rend par moments incapables de résister à la séduction. J'ai eu ma minute de faiblesse désintéressée; et je suis sûre que Dieu ne m'en fait pas grief. Votre fils a été odieux, il m'a insultée, et pour éluder tout devoir, il a nié ma pureté et ma tendresse. Vous ne lui aviez pas dit non plus, que la loi est assez dure pour nous et qu'il est inutile d'y ajouter la cruauté des mots qui tuent les souvenirs.

— Mais pourquoi me faites-vous un crime des décisions de mon fils?

— Parce que les hommes sont ce que les mères les font; et je vous jure que Jeanty et Ernest se conduiront comme il faut se conduire avec les femmes. Du moins... si je suis encore vivante, ou si eux-mêmes...

— Que craignez-vous pour Jeanty?

— La maladie. Mal nourri, obligé souvent de

boire pour ne pas être battu, le pauvre chéri s'empoisonne lentement. Les enfants des riches n'ont pas l'estomac solide. Ernest n'a jamais mal à l'estomac, seulement il tousse et il prend des convulsions. Que c'est triste ! J'étais pourtant saine, fraîche et jolie ; je pouvais avoir de beaux gars solides : voilà les anémiés que je dispute à l'alcool, à la faim et à la bronchite.

— Si vous aviez écrit, on vous aurait aidée.

— Allons donc ! On aurait renié le petit une seconde fois ; et mon mari aurait peut-être découvert ce qu'il doit ignorer.

— Il fallait voir le père Mornac.

— Celui qui a béni un mensonge et dupé un homme pauvre pour arranger la destinée d'un homme riche ? J'y suis allée un jour que Jeanty avait été battu plus que de raison.

— Eh bien ?

— Eh bien ! il m'a dit : « Souffrez, mon enfant, pour expier la faute de votre passé. Monsieur Tardieu est marié et il ne faut jamais troubler une union régulière. Humiliez-vous et priez ! » Il est vrai qu'il m'a offert un scapulaire afin que Rameil — comme sainte Monique — prenne l'ivresse en horreur.

Bêtise et mômerie ! Il n'y avait que vous, qui pouviez, qui deviez soutenir ma maternité, et vous ne l'avez pas fait. De quel droit venez-vous main-

tenant gémir sur le spectacle de ma misère ? S'il vous reste un peu de sensibilité, j'espère que vous souffrirez désormais en pensant que votre petit-fils est la victime d'un ivrogne, dont la loi légitime tous les actes. Vous ne pouvez ni le lui reprendre ni le sauver ; vous ne pouvez que suivre de loin la dégradation qui monte du verre au cerveau. Je ne puis, moi, l'empêcher. Que sommes-nous, femmes d'ouvriers, devant l'ironie et le cynisme des troquets ? Rien que des bêtes de somme dont on vide les bâts sur le zinc.

— Vous avez peut-être raison. J'eus tort autrefois ; mais aujourd'hui ne puis-je rien pour vous... pour le petit !...

— Non, rien ! il est trop tard ! et je ne veux pas, que pour quelques francs, vous veniez surveiller mon malheur. Vous trouveriez encore le moyen de vous faire aimer de Jeanty, et cela... je vous le défends ; vous ne méritez pas son cœur. Allez-vous-en !

Je me levai triste et navrée sans oser regarder dans la pièce à côté où l'enfant jouait avec son frère. Madame Sylvie, dans sa fureur, tracassait son chignon, tirait une mèche de ses cheveux poussiéreux, et brandissait un filet à provisions. Pourtant, quand je fus sur le seuil, elle se radoucit ; et, la voix très basse, elle me dit :

— Et lui?... Il est heureux ?

— Oui !

— Il a des enfants ?

— Oui !

— Sa femme est jolie ?

— Oui !

Résignée, sublime et bonne, elle soupira :

— Tant mieux ! Puisque le bonheur existe, il faut bien que des gens en profitent. Moi, je n'ai pas eu de chance !... pas de chance !

J'étais encore dans l'escalier tortueux, et je tâtonnais pour éviter de m'y rompre le cou, lorsqu'elle descendit à son tour. Elle pleurait en me saluant, et répétait tout bas :

— Pas de chance, pas de chance !

Comme si vraiment la vie n'était qu'une loterie ! Je suis rentrée fort émue.

La vue de Mone et de Jack, si dorlotés et si bien portants, formait un tel contraste avec le foyer où s'étiolait Jeanty que mon cœur a chaviré. Les sanglots me serraient la gorge. Là-bas, un fils de mon fils avait faim et je ne pouvais point blâmer son père de cet abandon, puisque moi-même, j'en avais conseillé la lâcheté.

Voilà, Miette, d'où vient le désarroi de ma conscience ; aidez-moi à réparer le mal que j'ai commis et dont je n'ai pas compris la férocité.

Que j'aie condamné une femme!... passe encore, mais que j'aie, moi, mère, voué un enfant à la déchéance, à la misère et au vice... c'est épouvantable.

— Vous avez raison, maman, la chose est grave et il faut en aviser tout d'abord Adhémar.

— Jamais! entendez-vous! Jamais il ne faudra dire la vérité à mon fils. Il ne faut pas qu'il ait la notion de ma culpabilité, de mon erreur; il ne faut pas que je sois humiliée devant lui. Le prestige des ancêtres est souvent fait de crimes escamotés et de silences dramatiques. Vous vous tairez, ma fille, parce qu'il y va de votre situation morale comme de la mienne.

— Comment serais-je atteinte par cette aventure?

— Eh! bien... essayez! Si vous parlez, Adhémar vous en voudra de connaître une défaillance de son passé; il se sentira diminué à vos yeux et aux siens à cause de l'humilité de ses anciennes amours. Il vous pardonnerait, si la mère de Jeanty était une princesse, mais ce n'était qu'une pauvre ouvrière. De deux choses l'une : ou il restera cyniquement indifférent, ou il s'attendrira. S'il aide cette femme à élever le petit, sa sollicitude nivellera si bien peu à peu les droits de tous ses enfants que, dans son esprit, les vôtres

n'auront plus l'auréole dont ils l'éblouissent maintenant. Pour nous, femmes mariées, il est injuste et nécessaire à la fois de prolonger cet illogisme du bâtard et du légitime. Notre supériorité sociale ne tient qu'à des mots tus ou prononcés. Les hommes, — prêtres ou officiers civils, — en bredouillent quelques-uns ; mais sitôt que l'amour nous a initiées aux mensonges de l'état civil, nous devons taire les paroles de vérité.

— Mère, j'avoue ne pas saisir...

— Que dit un homme faisant des confidences ? Il prend un air détaché et déclare : « J'eus un enfant avec cette petite ! » Maintenant, écoutez votre mari et prenez conscience de l'ampleur de ses possessifs : « Ma fille », « Mon fils », il ne songe même plus que vous avez collaboré à leur naissance. N'avez-vous pas entendu souvent cette réplique. « Sans doute elle est insupportable, mais c'est la mère de *mes* enfants. » L'épouse sera réduite au rang de maîtresse inutilement légitime, le jour où l'homme se reconnaîtra le père des enfants de plusieurs mères.

— Ne pourrait-on changer tout cela ?

— Peut-être ! et si le divorce dont il est question était voté ce serait le commencement de la fin de notre règne. Cette loi sonnerait le glas de notre sécurité.

— Mère, j'ai besoin de réfléchir avant de m'assimiler votre raisonnement. Je vous promets de garder un silence complet.

Jack réclamait d'ailleurs sa tétée avec des cris stridents et rageurs. J'ouvris mon corsage ; et tant de désolation me vint du cœur aux paupières, que de grosses larmes tombèrent sur les joues de mon poupon. Quand je m'en aperçus, il était trop tard, et l'amertume de mes pleurs s'était mêlée, sur ses lèvres, à la douceur de mon lait. Pourquoi pleurai-je donc ?

Il y avait un peu de tout dans mon chagrin. D'abord une sourde jalousie de femme, fâchée de n'avoir pas été l'unique lys fécondé et cueilli. Puis une impression de bandeau arraché, une brusque clarté qui éclairait d'un jour brutal l'idéale image de mon mari. Dans l'ombre sacrée de ma tendresse, de ma gratitude et de mon admiration, je m'étais plu à élever un piédestal à une sorte de divinité conjugale. De le savoir maintenant si pareil à tant d'autres dans son passé, j'admets soudain qu'il peut imiter ses pareils dans le présent.

Je n'ai plus confiance en lui.

Il n'est plus pour moi le meilleur des hommes.

Un craquement, suivi d'une fêlure, a fait douloureusement tressaillir toutes les fibres de

mon cœur. Notre amour me semble blessé à mort.

.

Janvier 1884.

Mon Damier.

Je me tairai !

Belle-maman avait raison. Les hommes, en se mariant, commencent l'histoire de leur vie sur une page blanche, et ils effacent tout le passé, comme si les illégitimes amours s'inscrivaient seulement à la craie sur le tableau noir du célibat. J'ai risqué de vagues allusions à Jeanty, mais Adhémar m'a dit avec colère :

— Ces plaisanteries sont de fort mauvais goût ; je n'ai que deux enfants, Mone et Jack. Ceux-là sont bien à moi.

Parce qu'il a articulé : « à moi » avec autant d'orgueil que d'autorité, je me suis sentie flattée. Cet hommage à mon honnêteté m'a suffi ; il a même réveillé un bien vilain égoïsme, car j'ai pensé :

— Tant pis pour la femme qui n'a su ni imposer sa vertu, ni défendre son enfant. Je ferai quelque chose pour celui-ci, mais de façon très anonyme, afin qu'il ne puisse jamais se prévaloir de ma protection pour diminuer la part de tendresse ou de bien-être de ma nichée.

Une intransigeance mauvaise me dresse contre la malheureuse, bien que je m'en veuille de l'arrogance de mes réflexions. Nulle solidarité féminine ne vient tempérer l'hostilité qui m'anime. D'où me vient donc cette révolte si semblable à celle qui transforme en fureur la vigilance des femelles gardiennes de nymphes ?

Jamais je ne me suis sentie si près de l'animalité.

.

Mars 1884.

Mon Damier.

Le pauvre Jeanty est profondément miné par la misère et l'anémie. Sous le couvert d'une œuvre catholique, une voisine convenablement rétribuée consent à le prendre à sa table, et sous sa surveillance ; son frère Nénest est parti au sanatorium de Berck. L'année prochaine Belle-maman et moi nous occuperons de sa première communion et de ses études, mais en attendant, la croissance de Jack absorbe tous mes instants. Comme c'est difficile à élever un garçon ! Sa dentition est plus douloureuse que celle de Mone ; et, sans la discrétion... que mon mari veut bien professer dans notre alcôve, je ne pourrais jamais supporter les fatigues et les veilles qu'elle m'impose. Heu-

reusement qu'Adhémar dort à poings fermés pendant que je berce le bébé dans le cabinet de toilette. Cette nuit, en promenant mon dauphin j'ai constaté que mon mari a changé de parfum. Chypre! voilà la nouvelle essence dont il s'imprègne pour combattre, dit-il, l'odeur de petit-lait qu'il ne pardonne pas à son héritier.

J'ai eu l'occasion d'apercevoir madame Sylvie, et je suis rentrée très fière de mon visage. Comment mon mari a-t-il pu s'intéresser à une si piètre jeunesse? Jamais certainement cette femme n'a pu être ni jolie ni souriante. Il n'est pas possible que la misère annihile tout à fait la nature; et le malheur ne saurait faire de moi une ruine pareille.

.

1884.

Mon Damier.

S'il est un paradis ouvert aux victimes des traditions criminelles, je connais un être qui s'y est réfugié depuis hier. Jeanty est mort!

Jeanty! dont la vie jaillit de la même source que Mone et Jack, s'est éteint brusquement, comme doivent mourir les fleurs que le vent sème entre deux rochers dans la forêt. Il a poussé au petit malheur, s'est contenté du peu d'air et de

nourriture que lui laissait le vice, et quand la croissance — ou la mue — a exigé plus ample confort, il a succombé.

Je suis arrivée trop tard dans sa destinée.

Pour obéir aux conseils de Belle-maman, je m'étais fait passer pour une déléguée de l'œuvre qui s'intéressait à Jeanty, et j'avais simulé une subite sympathie pour l'enfant. La mère, la voisine, le père et le petit, tout le monde crut à mon mensonge et me bénit pour le bonheur que j'apportais. Hélas ! dans la vie comme dans les contes, les bonnes fées arrivent après le mauvais génie.

Il y a trois jours je passais rue Saint-Séverin. Je m'enquis de l'état de mon protégé, et j'appris qu'une crise d'entérite aiguë, compliquée d'influenza, avait nécessité son transfert à l'hôpital. Quand j'arrivai à l'Hôtel-Dieu, la fièvre allumait son regard et détraquait un peu sa raison. Une mystérieuse télépathie lui fit entrevoir, je crois, la vérité ; il me dit en soupirant :

— Si vous aviez été ma maman, est-ce que je serais ici ?

Madame Sylvie qui le bordait vit un blâme dans ces paroles et sanglota :

— Comment veux-tu que je te soigne à la maison ?

Mais le petit poursuivit :

— Est-ce que les enfants des riches ont aussi mal que moi ?

— Certainement, dis-je, et les parents ont autant de chagrin qu'en a votre maman.

— Alors... A quoi ça sert d'être riche si...

Une douleur interrompit ses réflexions. Quand je revins le lendemain, son masque avait pris les tons de cire qui précèdent l'agonie. Il me reconnut et haleta :

— Avez-vous un petit garçon ?

— Oui, mon enfant.

— Alors... il mourra comme moi ?

— Non, non, dis-je affolée par ma tendresse maternelle.

— Ah !... c'est donc vrai que je n'ai pas de chance, alors ? N'est-ce pas, maman ?

Un quart d'heure plus tard une sorte de râle sortit de sa gorge et, tandis que ses yeux devenaient vitreux et fixes, son âme cherchait notre regard. Par éclair, un effort illuminait son iris largement dilaté ; il nous disait adieu... ou au revoir... ou peut-être merci. Puis le silence, avec tout ce qu'il peut exprimer de tragique et d'éternel, entra dans son pauvre corps et fit cesser le bouillonnement de sa salive en même temps que le battement de ses artères.

Madame Sylvie qu'on avait fait prévenir une heure auparavant s'agenouilla, et toute sa douleur de femme et de mère creva dans un déluge de larmes. Elle pleurait, entrecoupant de petits cris, ses sanglots éperdus. Je voulus la consoler, mais elle secouait la tête et répétait obstinément :

— Mais, madame, c'est mon enfant ! mon enfant ! Vous ne savez pas ce que c'est. Pourquoi est-il mort puisque cela vit encore ?

Cela, c'était son ventre qu'elle secouait avec rage comme si elle le rendait responsable de n'avoir pas donné assez de vigueur au pauvre petit défunt.

— Nénest vous aimera pour deux ! risquai-je.

— Ce n'est pas la même chose.

Je compris qu'à cette minute, l'enfant du devoir ne pouvait faire oublier l'enfant de l'amour ; et je me tus pour ne pas me dénoncer. J'abaissai les paupières de Jeanty et j'eus honte de mon bonheur. Une petite voix triste et douce qui montait de mon cœur, de ma conscience, ou de je ne sais quel abîme, me répétait sans répit :

— Pourquoi les uns et pas les autres ?

La chance !... cette divinité redoutable et imprécise se révélait à moi. Ce cadavre abandonné par l'être qui le réchauffait hier, me parut un déchet de l'au-delà, quelque chose comme un

habitat que la ruine et les lézardes obligent à quitter. Pourtant madame Sylvie avait donné toutes les cellules que sa chair pouvait fournir, elle avait allaité et choyé cet hôte inconnu. Mais la part de loterie, qui est dans toute existence, avait voulu que le père manquât à son devoir pour cet innocent, alors qu'il l'accomplissait pour mes chéris. Avec quelle émotion je les ai embrassés au retour ! Comme je les ai trouvés beaux et chauds ! Et avec quelle conviction j'écris aujourd'hui la réponse à la question que je me posais en 1882 !

— Oui ! oui ! je suis heureuse !

Je le suis, les yeux baissés, les lèvres closes. Je comprends ma situation de privilégiée ; et j'en dérobe le secret à tous, afin de me constituer un fonds de bonheurs. Belle-maman prétend qu'il faut en amasser et en cacher beaucoup, des petits et des grands, afin de pouvoir vivre sur ce stock aux heures malheureuses. Malgré l'égoïsme de quelques-uns de ses arguments, je suis forcée de reconnaître que les événements lui donnent toujours raison. Jeanty est mort ! et je suis heureuse ! Le flambeau qui s'est éteint à l'hôpital semble maintenant éclairer mon foyer et me faire voir clair en moi et autour de moi.

Rameil a pleuré le gamin avec l'inconscience

d'une serpe qui gémirait sur le bleuet qu'elle aurait fauché.

.....

Paris, juin 1885.

Mon Damier.

La première culotte de mon Dauphin est en velours gros bleu. Elle moule ses formes gracieuses, et malgré ses proportions réduites, elle constitue cependant une démarcation formelle. Désormais Jack a la notion qu'il est plus semblable à son papa qu'à sa maman.

— Alors... je suis un homme ? m'a-t-il dit gravement en s'installant dans mes bras.

Ce morceau d'étoffe cousu en long au lieu d'être assemblé en rond suffit à lui faire entendre mille choses importantes. Par exemple qu'il ne doit pas pleurer comme une fille, qu'il doit, le soir, traverser sans effroi un espace d'ombre, et qu'il doit ramasser le peloton de laine de mon tricot. La première culotte, c'est tout un programme de bravoure et de courtoisie.

Adhémar est extrêmement fier de l'humeur tracassière et des petits muscles de son fils ; il joue volontiers avec ses enfants ; mais ceux-ci seuls semblent l'intéresser.

.....

Si jamais quelque indiscret devait lire ces lignes, je n'oserais y inscrire l'aveu du malaise qui me tourmente.

Je ne sais comment exprimer cela, mais mon mari... dédaigne ma jeunesse. Depuis longtemps il n'avait des idées printanières que bi-mensuellement. Je ne m'en avisais pas, par suite des perpétuelles inquiétudes nocturnes que me causait Jack. Mais depuis quelque temps, Dieu merci, mes anges dorment et me laissent dormir. Ils me laissent même rêver... et je rêve qu'une tristesse plane sur mon âme parce qu'un danger menace mon bonheur. Cette angoisse me poursuit partout, à la promenade, à table, au théâtre; ma gorge se serre et j'ai envie de pleurer. Je n'ose pas être coquette avec Adhémar parce que j'aurais honte qu'il se méprît sur ma pensée. Le geste dont il me sèvre maintenant depuis près de deux mois, n'est pas le but que je poursuis, et cependant je sens qu'il est l'axe du malheur qui me guette.

Est-ce que mon mari aurait une maîtresse? J'ai beau m'interroger, je ne me découvre aucun tort. Je lui ai donné deux beaux enfants; il les aime; je lui suis fidèle... pourquoi me tromperait-il? Je souffre de ses silences et de sa froideur; mais pour tout l'or du monde, je ne ferai pas ce qu'il est convenu d'appeler une invite, parce que

je me sens le jouet de forces que je ne m'explique pas. A vrai dire, je n'avais jamais, jusqu'ici, pensé à l'amour. J'en avais accompli les rites et subi les moissons, sans me demander quel attrait mystérieux déclenchait le désir de l'homme. Je trouvais naturel que le phénomène se produisît à mon contact et je le croyais plutôt automatique. Je ne percevais pas quel déclic cérébral en amenait l'évolution et je pensais que le devoir pouvait en régler les ébats.

Mais on a déposé à la Chambre la fameuse loi du divorce et M. Naquet a mis à l'ordre du jour l'amour conjugal. Les propos les plus dénués d'artifices ont troublé mes convictions; Adhémar lui-même a laissé échapper des professions de foi bien inquiétantes. Cependant, telle était ma sécurité laïque et religieuse, que nulle crainte n'effleurait ma pensée. Tout à coup — pour une simple réserve charnelle de mon époux — j'entrevois mille calamités. Le divorce n'est pas encore un spectre très redoutable, mais il se dresse tout de même entre tous les époux dont les désirs se sont éteints; il les hante et les tente. Quand je me contemple dans une glace je me trouve encore très agréable; je suis d'ailleurs très sûre de ma joliesse, puisqu'un passant m'a dit hier une impertinence très flatteuse à ce sujet.

Alors?... pourquoi cesser de m'aimer? Adhémair adore ses enfants et ses enfants sont de moi? En traçant ces mots je reconnais l'absurdité de mon raisonnement. Ne vois-je pas autour de moi des femmes infidèles à leur mari, aimer toujours autant les enfants de ce dernier. La vérité est que je ne peux croire à la trahison, parce que je n'y ai jamais songé moi-même; et que, surtout, en épousant un mutilé, je croyais m'assurer l'exclusivité de son amour.

Après tout, je me torture à plaisir, sans raison sérieuse, et je rougis un peu de m'avouer que j'attache tant d'importance à un acte qu'il m'ennuie parfois d'accomplir, et qui m'apparaît aimable et capital, depuis que j'en suis dispensée. Éternelle contradiction des corps et des cœurs. Il faut que mes soupçons se précisent ou s'évanouissent... je vais chercher à savoir.

.

Trouville, juillet 1885.

Mon Damier.

Je sais; il me trompe! Les hommes ne sont pas malins et il n'est pas très difficile d'être fixée sur son infortune. Je ne puis relater ma mésaventure sans que les larmes fassent de larges taches sur ce cahier; mais je veux en noter tous les détails.

Sur les conseils de mon mari et du docteur, j'avais emmené Mone et Jack à Trouville. Adhémair, retenu à Paris par des affaires, devait venir nous retrouver du samedi au lundi, et me promettait même de prendre une semaine de congé en août. Il y avait quinze jours que mes chéris brunissaient leurs mollets à la brise du large, quand leur père vint les embrasser. Son attitude fut charmante et gaie. Il apportait une tente pour les enfants et s'était souvenu que j'avais fort envie « d'une semaine » (le fameux bracelet à la mode, fait de sept anneaux de ciselures différentes et parfois de métaux divers). Ma joie eût été complète si mon esprit n'eût été en éveil.

Le dimanche matin — sans qu'il y prît garde — je le suivis et le vis s'acheminer vers la poste. Il sortit du bureau avec une lettre qu'il se hâta de décacheter et de lire. Son visage rayonnait et après une seconde lecture il enfouit précieusement la missive dans son portefeuille.

Trouver un prétexte pour m'absenter de table, mettre la main sur le « poulet », et le lire, fut un jeu d'enfant. Quelle abomination ! Je dus déchiffrer quatre pages, sur lesquelles étaient inscrites les formules d'amour les plus banales et les plus cyniques. Quel pathos ! Une créature seule peut oser ce mélange de crudités et d'euphémismes !

La lettre se terminait par ces mots :

« Surtout ne me trompe pas avec ton iceberg ; tu sais ma devise : « Tout ou rien ! » Mais tu es tout à moi, n'est-ce pas ? Dis que tu es tout à moi, et prouve-le-moi en rentrant dimanche au soir. L'air de la mer est si perfide !... »

» Ta Yette à toi ! »

.....
Le soir, après de vagues explications, Adhémar partit en effet pour Paris.

Mon mutisme et ma pâleur l'inquiétèrent bien un peu, mais il brusqua les adieux, profitant pour s'esquiver de la présence d'un voisin. Et je l'ai vu — quand la victoria s'éloignait — relisant déjà la lettre de sa maîtresse. J'ai couché les petiots et sangloté toute la nuit. Que vais-je faire ? Que vais-je devenir ? Où est mon devoir ? Dans le silence, où dans l'éclat ? Mon premier mouvement a été de fuir en emportant mes enfants, mais la vie matérielle et les complications légales se sont dressées contre ma volonté ; et j'ai senti que la société avait tissé autour de moi la plus odieuse des toiles qu'ait rêvée la pire araignée. Je suis bel et bien prisonnière ; et plus j'en ai la notion, plus se réveillent en moi d'irrésistibles besoins de liberté.

Ma loyauté se cabre, mon bon droit se révolte, et j'enrage, et je pleure tout en répétant cette phrase absurde :

— Mais puisqu'il n'a rien à me reprocher ! Pourquoi ?...

Comme si la bête humaine s'embarrasse d'estime ou de légalité quand le désir la transporte ! Le désir ! étrange exaltation qui réduit au néant toute logique et stupéfie la raison comme un narcotique le ferait de la chair. Le désir !... forme ordinaire du malheur et du bonheur, Janus, cruel et doux, qui rit et qui pleure en même temps.

Je suis malheureuse ! Dieu me punirait-il de m'être crue supérieure à cette humble Sylvie ? Comme elle, je suis délaissée ; et si je n'ai pas crié mon humiliation et ma colère, c'est que j'ai pensé à Jeanty. Je ne veux pas que mes chéris soient abandonnés à leur tour... J'ai peur... peur comme à l'approche d'un danger ; et je guette en silence, mais avec quel rictus farouche !

J'ai adressé un télégramme à Belle-maman en la suppliant de venir sans retard !

.

Trouville, août 1885.

Mon Damier.

Comme de gros flocons de neige, des amas d'il-

lusions avaient enveloppé mon esprit. Les clairs rayons de l'éternelle vérité les ont fait fondre en un clin d'œil, et des larmes ont nettoyé mes rêves de l'inutile fatras littéraire qui en prolongeait les mensonges.

Grand'mère est arrivée quarante-huit heures après ma dépêche. Sans savoir pourquoi je l'appelais, elle a soupçonné mon désarroi et nous avons pleuré ensemble avant de parler.

— Dites-moi quelle douleur vous agite ? me dit-elle ensuite. Les enfants ?... Non ? Alors, il ne s'agit que d'un demi-malheur ! Adhémar, n'est-ce pas ?

— Oui... il...

— Vous trompe !

— Comment le savez-vous ?

— Parce que les chagrins ne sont pas très variés ici-bas. Cependant je respire... je craignais chose plus grave.

— Mais il ne pouvait m'en arriver de plus terrible !

— Ne blasphémez pas. Mone ou Jack pouvait mourir...

— Taisez-vous !...

— Vous voyez bien ! Adhémar aussi pourrait être gravement malade... ce serait autrement épouvantable que son infidélité. Il pourrait être

ruiné... J'ai donc mis les choses au point en déclarant qu'il n'y a que demi-mal.

— Mais, Belle-maman, Adhémar me dédaigne... Adhémar a une maîtresse, il s'est parjuré devant Dieu et devant les hommes.

— Sans doute, sans doute. Séchez vos pleurs, ma chère enfant. Ce soir, quand les petits dormiront, je ferai la nécessaire opération de dessiller vos yeux, et de vous montrer la vie telle qu'elle est.

La nuit vint lentement.

Les lampes s'éteignirent derrière tous les volets ; et, du balcon de notre villa, nulle autre clarté — que le scintillement des phares et des étoiles — n'illumina pour nous l'horizon. La mer montante avançait au loin, comme si chaque vague l'obligeait à une dépense d'énergie considérable. Les flots succédaient aux flots. Chacun avançait dans l'ombre et contribuait à l'ascension totale de toute la vigueur de son effort particulier. Comme des portefaix, ils balançaient et jetaient sur le sable les trésors que la mer charrie, offre, emporte, transporte, ou abandonne.

Mais pour mon cœur ulcéré le bruit de la marée ravivait des souvenirs tragiques. Cette eau qui retombait — lancée par une force mystérieuse — me rappelait, qu'après la mort de ma mère, des commères étaient venues dans les chambres du

Milloc. De grands seaux d'eau, puisés au torrent, avaient bruyamment lavé les parquets, fait briller les carreaux. Et, — chaque fois qu'un jet d'eau s'éparpillait dans la tiédeur des pièces qu'avait habitées ma Chérie — il me semblait qu'on chassait d'impalpables effluves qui étaient encore un peu d'Elle.

Dès que la voix de Belle-maman monta dans le silence, je serrai frileusement mon châle. Et ses paroles se confondirent si bien avec le bruit de la mer, que je ne discernai bientôt plus quels mots tuaient en moi de chères douceurs, et quelle vague balayait impitoyablement les derniers atomes de souvenirs charmants.

— Miquette, dit-elle en me prenant la main, je vous assure que je ne vais pas plaider la cause de mon fils, et que votre mère vous eût dit à ma place les mêmes choses que je vais exprimer.

— Non, non, maman aurait pleuré avec moi. Maman m'aurait donné raison et je sens que vous allez me donner tort.

— Ni tort ni raison. Adhémar vous a trompée. Vous en avez la certitude ; et, Dieu merci, votre caractère de montagnarde stoïque et réfléchi, vous a fait garder le silence. Un mot, un reproche, une plainte ou une tolère, pouvait compromettre votre bonheur.

— Ne parlez pas d'un mort !

— Je ne parle pas non plus du bonheur que vous vous étiez fabriqué de toutes pièces, avec des épiluchures de romans, des formules catholiques, et la lettre d'un texte légal ; je fais allusion au bonheur exact, réduit à sa réelle expression et que vous possédez toujours. Un mari, une situation mondaine, des enfants, dont la vie est assurée et l'inestimable avantage d'être reine du foyer.

— Belle royauté, ma foi !

— La seule qui ne soit point éphémère ; celle dont aucune révolution ne proclamera jamais la déchéance.

— Le divorce va être voté incessamment...

— Songeriez-vous à quitter mon fils pour une peccadille ?

— Il vous plaît de diminuer les torts du coupable, mais laissez-moi juge de leur importance.

— C'est de l'orgueil cela ! Moi aussi, j'ai été trompée...

— Vous ?... vous avez été ?...

— Eh ! qui ne l'est pas ? ma fille... Ma mère l'a été, votre fille le sera... toutes les femmes le sont, et celles qui se croient à l'abri de cet accident sont généralement les mieux encornées.

— D'après vous, la fidélité serait un vain mot ?

— Pour les hommes? oui. Les êtres forts ne sont que faiblesse.

— Adhémar m'a juré sur la tombe de ma mère...

— Il a été sincère... il croyait que vous pouviez rassasier sa fringale de jeunesse et d'amour.

— Je l'ai aimé...

— Lui aussi, mais nulle femme ne porte en elle assez d'aimant pour retenir toujours le poids d'un cœur.

— Je suis honnête...

— Lui aussi... selon la nature. A-t-il manqué au rôle de pourvoyeur de sa nichée? Son geste de semeur relève de lois que nous nous obstinons à nier.

— Il y a des maris fidèles! Ne niez pas... je suis sûre qu'il y en a.

— Autant qu'il y a de merles blancs, du reste tous le sont plus ou moins longtemps. Adhémar le fut et le redeviendra probablement.

En attendant, bien que je sois mal placée pour vous convaincre, voici mon conseil « Taisez-vous! attendez. » Jadis, quand mon mari me fit pleurer, pour avoir préféré les cheveux blonds de ma meilleure amie, je commis la faute de parler, de prononcer des mots de haine. Or, la colère est toujours maladroite. Je me souviens que longtemps...

longtemps... certaines syllabes furent entre nous. L'amour extra-conjugal était fini, voire oublié, que les inutiles blessures de nos querelles saignaient encore. Plusieurs années nos corps se sont éloignés l'un de l'autre, parce que l'écho des mots malheureux troublait la chanson de nos désirs. Taisez-vous ! attendez !

— Attendre quoi ? Le reste des amours présentes ?

— Chut ! Les femmes honnêtes n'ont jamais que des restes ! Les prémices sont réservées aux... irrégulières ; vous le savez bien. Dès lors votre dégoût est illogique ; il n'y a que de l'orgueil dans la répugnance des épouses trompées, je me souviens très bien de mon histoire.

— Du moins votre mari vous avait donné toutes les joies et toutes les beautés ; un affligé pourrait au moins...

— Arrêtez ! ces mots sont indignes de vous ! Je sais. Dans l'amour que les jeunes femmes portent aux mutilés, entre cette réserve de jalousie latente, que l'infirmité oblige à la fidélité. Heureusement ce calcul est faux.

— Heureusement ?

— Oui ! il serait trop cruel en effet que des hommes déchiquetés par la victoire, ou par la défaite, soient à tout jamais exclus des joutes du

plaisir. Le charme cérébral que mon fils possède, et qui vous a conquise, ne doit pas être nié parce qu'il s'exerce sur une rivale. L'amour — comme la musique — a plusieurs notes à faire vibrer, et si quelqu'une lui manque il peut, quand même, chanter. Avez-vous entendu de vieilles orgues de Barbarie détériorées ? Les airs qu'elles répètent sont parfois entrecoupés de silences, mais ceux qui les écoutent reconnaissent la romance, la fredonnent et pleurent ou sourient. Les mutilés de guerre — comme les orgues de Barbarie — sont trop attendrissants pour que l'amour ne supplée pas à leur manque de beauté physique.

— Pardonnez-moi, j'ai manqué de bonté...

— Ne vous excusez pas, vous ne savez pas ce que c'est que l'amour, parce que la tentation ne vous a point encore effleurée. Quand elle vous aura sollicitée et que vous vous serez arrachée à temps à son hypnose, alors vous comprendrez mon plaidoyer. « Taisez-vous, ma fille ! Taisez-vous et espérez ! »

.....

L'ombre semblait moins épaisse autour de nous ; des myriades de petits yeux clignotants épiaient de là-haut les effets de l'éloquence maternelle. La mer toute proche maintenant, grondait rageusement, et les vagues laissaient traîner du blanc sur

le sable. Les ténèbres semblaient ainsi baver de fureur et d'impuissance. De même mon orgueil se débattait dans la clairvoyance de ma raison ; lui aussi écumait, s'enflait et crevait, ne laissant sur mon âme qu'un limon dont la trace marquera longtemps la crue de mes larmes et de mon désespoir.

Un long silence fut entre ma belle-mère et moi, pendant lequel je maudis son réalisme tranchant. Oh ! comme je l'ai détestée de n'avoir point parlé la langue de l'Idéal, de ne pas avoir maudit, et d'avoir désarmé toutes les violences dont je me consolais.

Les cheveux blancs de la brave femme voltigeaient autour de son visage aux yeux flétris, aux commissures lasses. Elle aussi serrait davantage le châle qui moulait ses épaules ; on eût dit que les souvenirs évoqués glaçaient de plus en plus son cœur. Quand elle distingua dans l'obscurité que la fièvre de mon regard faisait place à la résignation, elle prit ma main.

— Pleurez, ma fille, pleurez. Il faut des larmes à la fleur qui germe et s'épanouit en nous ; c'est la rosée qui lui convient et qu'elle absorbe avec volupté. Réfléchissez. Si vous persistez à vouloir provoquer une explication avec Adhémar, je partirai demain : je ne puis blâmer mon fils de s'aban-

donner à un instinct que j'ai connu trop tard pour
pour lui apprendre à le dominer. Et je ne puis
davantage vous condamner, parce qu'à votre tour
vous ne dominerez pas une souffrance. Si vous
prenez le parti très sage de vous taire, je resterai
près de vous.

.
Je suis rentrée dans ma chambre; et, les volets
clos, j'ai médité de longues heures. J'ai mordu
mon oreiller, préparé mille phrases cinglantes,
répété des versets de la Bible; et j'allais m'assoupir
sans me décider au mutisme, quand un cri m'a
jetée haletante à bas de mon lit. C'était Jack qu'un
cauchemar épouvantait, et qui réveillait sa sœur.
Deux baisers suffirent à renvoyer mes chérubins
au pays des songes.

Bien que grelottante, je restai debout entre les
deux berceaux; et la mer, qui battait contre la
digue et crachait ses embruns, me fit penser à la
farouche et terrible hostilité du destin. Il me
fallait consoler mes enfants des peurs de l'au-delà
et les garer des dangers d'ici-bas. Quelle besogne
et quelle responsabilité! Pouvais-je seule en
assumer les devoirs?

Une sensation d'incapacité amollit l'arrogance
de mon esprit. Je cessai de me placer au premier
plan du foyer; et insensiblement j'en arrivai à

supputer les bénéfices matériels et moraux que réaliseraient mes chers petits, si j'avais le courage de ne pas casser les vitres de ma prison. Je m'endormis avec cette tendance à la conciliation; et, quand le lendemain Belle-maman me dit :

— Dois-je partir, ma fille?

Je lui murmurai dans un sanglot :

— Restez!

XII

Paris, octobre 1885.

Mon Damier.

Je traîne ma mélancolie, de la rue du Mont-Thabor au guignol des Champs-Élysées. Mone suit des cours, Jack pousse comme un bel arbuste, mais, sauf pendant quelques heures, aucun de mes deux enfants n'absorbe tout à fait mes pensées. J'ai le temps de me souvenir et je m'ennuie... je m'ennuie...

Cependant, il est des jours où je prends goût à la toilette, à la lecture, voire à la broderie. Il suffit vraiment de bien peu de chose pour illuminer l'horizon d'une femme, puisque je borne mes désirs et ma coquetterie à ne pas déplaire à

un vieil ami de notre ménage. Bien que je le connaisse depuis notre arrivée à Paris, je ne l'apprécie que depuis peu. Il a deviné qu'un désespoir me ronge ; et, depuis que ma pâleur lui révèle certains jours que je suis à bout de courage, il m'entoure de la plus délicate des sympathies. Nul mieux que lui n'a le secret de panser ma blessure sans m'obliger à la lui dévoiler. Il arrive dans un rayon de soleil, s'assied près de moi, caresse mon fils... et parle. Parfois, des scrupules montent de je ne sais quel coin de ma conscience et me font des reproches au sujet du plaisir innocent que je prends à ces entretiens. C'est tellement délicieux de ne plus se sentir un rebut de jeunesse, de mériter un regard approbateur, d'entendre des mots très simples prononcés avec une sorte de ferveur, que je brave lesdits scrupules.

Chez moi, nul ne s'inquiète de mon isolement ; Adhémar ne s'informe ni de mes rencontres, ni de l'emploi de mon temps. Pour lui, je suis la gouvernante officielle de ses gosses, et j'ai l'impression qu'on l'étonnerait beaucoup en lui rappelant qu'il m'a aimée.

René Juzan — c'est ainsi que se dénomme mon ami — est du même âge que mon mari, soit trente-sept ans. Il est grand, mince, fort élégant, de mise irréprochable et d'allure distinguée. Ses

yeux sont du bleu très sombre que prennent les étangs, quand un ciel d'avril s'y reflète. Ses tempes sont grises; il a neigé également sur sa nuque, mais la chair de son visage est rose comme celle d'un adolescent. Je m'amuse et m'attarde parfois à voir les tons clairs de son cou s'empourprer et subir le martyre du col empesé.

Tout en m'apportant le livre nouveau, il fait la critique de celui d'hier, et nous discutons longuement sur l'auteur, sur la thèse, et... sur nous-mêmes. Les littérateurs, traitant généralement de l'amour, nous parlons forcément de ce sentiment si complexe. En toute sincérité, il me semble le découvrir seulement aujourd'hui. Je commence à sentir les piments de la coquetterie, de la cruauté et du caprice. Je me le figurais plus simple et plus banal, bien que d'essence plus auguste; enfin je comprends beaucoup mieux les théories de René Juzan que celles de Belle-maman. Elles m'amènent à la résignation et à l'indulgence sans me faire pleurer. Peut-être ce miracle tient-il à la forme spirituelle qu'il donne à sa conversation, au timbre prenant de sa voix, aux dents claires qui illuminent son sourire, et à la fossette qui creuse son menton. Ce qui est certain, c'est que son absence m'attriste, et que je suis presque heureuse de ne pas être troublée par des obliga-

tions conjugales pendant que je pense à lui. Or, cela m'arrive dans le calme des veillées et même dans la tiédeur de l'alcôve. Il y a des moments où je me demande si je l'aime? Évidemment non!... Grand'mère Aris, dont le puritanisme était légendaire, disait volontiers :

— L'honnêteté finit, où la déclaration commence...

Tant que je n'aurai pas entendu les trois mots défendus, je peux rafraîchir mes rêves aux sources pures de l'amitié.

.

Décembre 1885.

Mon Damier.

Je suis très troublée, car je suis forcée de m'avouer que j'aime un autre homme que le père de mes enfants; cela me cause une honte délicieuse.

Heureusement que René Juzan ne se doute pas du sentiment étrange qui me fait tressaillir quand il sonne à ma porte. Je l'attends en souriant, je soigne mes bandeaux, et je m'habille à la mode. Il cause avec moi près du feu, comme il le faisait sous les platanes des Champs-Élysées, et il veut bien avoir l'air de trouver que j'ai de l'esprit. Il exagère, mais cela me fait plaisir qu'il le dise devant mon mari.

Ce dernier semble parfois s'émouvoir de l'indifférence où me laissent maintenant ses avis. Par exemple, l'autre jour, au sujet d'un col de dentelle dont René Juzan m'avait complimentée, parce qu'il dégagait ma nuque, Adhémar me déclara :

— Votre parure est agressive; elle manque de modestie...

— Je vais y ajouter un bouquet de violette, dis-je malicieusement.

— Peste, vous vous émancipez, ma chère. Je ne reconnais plus la Miquette en capulet brun.

— Que voulez-vous, cette Miquette-là croyait aux commandements de Dieu.

— Et celle-ci? dit-il abasourdi.

— Elle sait que l'œuvre de chair et le mariage...

— Vous allez dire une sottise, interrompit-il durement. Veuillez m'en faire grâce.

Je n'insistai pas, mais je mis deux grains de poudre sur mon visage en manière de repréailles.

Je ne puis définir ce que j'éprouve. Il me semble que jusqu'ici j'ai vécu le dos voûté, la tête basse et que je viens de me redresser. J'ose regarder à la ronde. Je ris de tout et de tous. Je n'en veux même plus à mon époux, qui cependant rentre parfois de bien méchante humeur.

Sa Yette ne doit pas le rendre heureux, tandis que René Juzan me donne tout le bonheur que je souhaite.

Mon Dieu, faites qu'il garde toujours le silence.

.

Janvier 1886.

Mon Damier.

Il a parlé...

J'ai rougi, j'ai pâli, et je me suis tue. Heureusement... il ne m'a point dit : « Je vous aime », ce qui me permet de continuer à le voir et à l'entendre. Voici comment il s'est exprimé, tandis qu'Adhémar tardait à rentrer, sachant pourtant que nous avions un invité.

— Je ne prononcerai pas les mots ordinaires, madame, mais laissez-moi croire que ma présence vous plaît un peu, et veuillez apprendre que la vôtre m'est nécessaire : je devrais dire indispensable. Ne me défendez pas de vous dire que vous êtes jolie, que vos yeux me sont doux comme une caresse, quand ils daignent se poser sur moi, que j'étouffe de tous les mots ardents qui montent de mon cœur à mes lèvres. Vous êtes malheureuse... et je suis heureux de votre malheur, parce que ma jalousie est extrême. Je ne m'abaisserai pas à dénigrer le coupable puis-

qu'il a permis à nos sympathies de se faire jour. Je ne demande rien que la continuation de nos joies muettes. Seulement, je voudrais que chacun de nos gestes fût conscient désormais. Je voudrais pouvoir prendre pour moi vos sourires les plus jolis, et que vous entendissiez à demi-mot l'adoration de mes regards. De la femme et de la madone que vous êtes, je ne sais encore laquelle l'emporte dans mon esprit.

Naturellement, l'entrée de mon mari a coupé court à ce lyrisme.

Depuis le ronronnement tendre, dont Adhémar a bercé nos fiançailles, je n'avais jamais eu l'occasion d'écouter de si douces paroles. Elles me causèrent d'ailleurs une sorte d'émoi qui ne fut pas sans m'inquiéter. En effet... J'y ai pris plaisir sans qu'aucun vertige accompagnât mon délice. Je me souviens que, jadis, le plus petit mot d'amour de mon mari annihilait en moi toute résistance; une sorte de passivité charnelle me paralysait et me faisait tremblante et soumise. Maintenant une langueur exquise m'envahit tout entière, mais je garde ma raison intacte... du moins, je n'ai pas conscience qu'une tentation coupable trouble mon corps.

Je trouve que la vie est heureuse ainsi, parce que j'en établis la balance comme un simple

comptable. Le manque à aimer, — comme le manque à gagner, — est un déficit moral dont il ne faut pas diminuer l'importance. Les petits bonheurs perdus font un total énorme de gaieté et de sérénité; pourquoi les gaspiller?

Mon innocente idylle me transforme au point que madame Dufrenne m'a dit ce matin après la grand'messe.

— Vous êtes exquise, ma chère amie, votre chapeau vous coiffe divinement, et votre silhouette se parisianise de je ne sais quel charme. Si je ne vous connaissais pas, je parierais que votre cœur est à deux doigts du péché.

J'ai ri parce qu'elle m'a menacée de son index lourdement bagué en prophétisant :

— Gare au printemps!

Comme si les lilas ou les jacinthes pouvaient être plus forts que le devoir, la pudeur et l'amitié.

.

Avril 1886.

Mon Damier.

Il a écrit... et j'ai écrit aussi; mais point des lettres d'amour. Oh! non!...

Comme nos lèvres finissaient par oser des mots dangereux, René a trouvé le plus ingé-

nieux des dérivatifs. Mon mari — sans malice ni dédain, je l'espère — mais par traditionnelle autorité, ne me donne que rarement l'occasion de développer une opinion, soit dans une discussion d'ordre général, soit sur un fait d'actualité. Alors, pour me donner la joie de sortir du silence où je suis confinée, mon ami prend la peine de rédiger sur un cahier quelques réflexions ou quelques questions. Il dépose son travail sur ma table à ouvrage, et pendant les longues heures de ma solitude, je laisse aller ma plume à mon tour au fil de mes idées. A vrai dire, je pense presque toujours comme lui, et mes réponses sont la plupart du temps de simples variations sur ses thèmes à lui, — quelque chose comme la réplique du soprano au solo du baryton avant l'ensemble du duo. — Seulement, entre René et moi, il n'y aura jamais d'ensemble.

La seule note équivoque qui pimente cet exercice littéraire, c'est que je lui envoie ma copie par la poste. Il prétend que son courrier en est parfumé, et que nos âmes se rejoignent dans le domaine de l'esprit, comme deux pauvres diables pourraient le faire dans un parc magnifique où le hasard les aurait introduits. Ils ne pourraient ni cueillir des fleurs rares, ni goûter à des fruits vermeils, mais la vue des splendeurs de la nature et

de la fortune, leur procurerait quand même une infinie jouissance d'art et de désirs...

Évidemment... Cependant le mot désir ne semble pas avoir, sous sa plume, le même sens que sous la mienne.

.

XIII

MON JOURNAL

.....

Juin 1885.

Mon journal.

Voilà cinq ans que je n'ai même pas songé à ouvrir ce cahier, ce qui revient à dire que je n'ai pas eu besoin de confident.

Le ciel m'a donné un fils qui est mon orgueil, mais il ne doit y avoir que le premier enfant qui étonne, puisque mon émoi fut beaucoup moins vif pour l'arrivée de Jack que pour celle de Mone. Mon fils et ma fille poussent comme des fleurs à l'abri de toute tempête; du côté de mon home, je

n'ai qu'à me louer du destin. Miquette est la perle des « mères-poules », je l'admire et je l'aime.

Si ma femme lisait par-dessus mon épaule, il est probable qu'elle laisserait échapper un petit éclat de rire ironique, car à son point de vue je ne l'aime pas. Et cependant... Je l'aime puisque je l'estime, que je la tiens pour mon meilleur ami, qu'en elle repose toute ma confiance. Je l'aime, puisque je ne tolère pas que mes amies évoquent même son existence, et que je hausse tout de suite le ton pour leur imposer silence. Elle est la Vertu; elle est la Bonté; elle est la grâce, mais... elle n'est plus la passion. La première poupée fardée qui passe a plus d'action sur moi que la jolie compagne qui évolue à mon foyer. Je reconnais que Miquette est charmante encore, et que, sans le moindre apprêt, elle est plus agréable que bien des « professionnelles ». Une fatalité doit peser sur ma chair et sur la sienne.

C'est précisément parce qu'un tourbillon sensuel m'emporte vers un abîme dont je redoute le vertige, que je reprends aujourd'hui mon journal. Ici, je réponds sans détour à mes pensées les plus secrètes; je me projette tout entier sur ce papier et je peux me juger.

D'où provient l'inquiétude qui m'étreint et m'affole un peu? J'ai peur. Je fais le tour de mon

bonheur comme si un danger le menaçait. Je me répète tout haut — et je le crois tout bas — que je suis heureux ; qu'il est absurde de gâcher tant de sérénité ; et, lorsque mes enfants m'embrassent, ma gorge se serre. Pourquoi ?

Hélas ! Je ne suis pas comme Lakmé ! Je sais.

C'est parce qu'il y a un mois, en allant accompagner une petite camarade... de lit, Lita Benitz, vendeuse aux Trois-Quartiers, j'ai fait la connaissance d'une de ses amies : Yette. Le nom est joli, mais la femme ne l'est point ; il est caressant, mais sa titulaire est tranchante, mordante, rieuse, câline, griffante et prenante... oh ! prenante !... Quand elle m'a regardé, ses yeux ont tellement absorbé ma volonté que je n'ai pas vu son nez canaille, ses lèvres épaisses, ses dents de louve. Quand elle a parlé, je n'ai souffert qu'une seconde de sa voix éraillée. Tout de suite l'imprévu de son cynisme, de sa gouaille faubourienne, et même la verdeur de ses mots, tout en elle m'a amusé et j'ai senti qu'elle réveillait en moi tout un monde de sensations endormies.

A l'écouter, je me suis senti redevenir jeune, par conséquent j'ai pris conscience de ma maturité.

Par instants, je me croyais au Quartier Latin, tant l'ignorance des grisettes et l'audace des lorettes revivait dans son français pittoresque,

mais point académique. Lorsque je la quittai, elle brava mon « adieu » d'un « au revoir » qui s'impose. Le lendemain, je la trouvai sur ma route. Le surlendemain elle vint à mon cabinet sous un prétexte à peine déguisé.

Mes mains gardèrent si longtemps les siennes, et elle écouta de si près mes explications, qu'à son départ j'empestais le Chypre. En retournant à la maison j'ai acheté un flacon de cette essence pour que Miquette ne prit pas ombrage de ces effluves. C'est mon trompe-nigaude, ce petit truc. Chaque fois que mon cœur change de coiffe, j'introduis le parfum de la... coiffeuse... dans mon cabinet de toilette. Le Chypre m'entête et me déplaît, ma femme le déclare indiscret; mais tant que ma petite glu me retiendra, je suis bien obligé de l'imposer à tous.

Je ne suis pas content de moi, et le malaise de ma pensée exaspère mon humeur. A la maison je m'emporte pour des vétilles, alors que je voudrais me fâcher ailleurs. Je suis lâche et dompté, dès que Yette — bonhomme et rosse à la fois — me tend ses lèvres et balaie mes scrupules d'une répartie ou d'un entrechat.

Elle danse comme une bacchante, la mâtime.

Autre complication qu'inventa le diable avant de se faire ermite, Yette est jalouse et me quitte

rarement sans m'avoir fait jurer, sur mon honneur, que je ne la tromperai pas. Je sais bien que ce genre de serment est nul, parce qu'entaché d'immoralité, mais cela trouble ma conscience et mes nerfs. J'ai la naïveté — pour tout concilier — de ne plus faire œuvre conjugale que les jours où l'exigeante oublie de me faire abdiquer mes « droits de l'homme ». Voilà cinq semaines que cela ne lui est point arrivé.

Quoique Miquette — comme le sage — se contente de peu, je l'entends soupirer parfois du fond de la ruelle où je feins un sommeil de plomb. Elle est trop fière pour se plaindre et trop chaste pour deviner ; mais qui peut fixer la limite de la cécité féminine ? Pour prolonger sa quiétude, j'ai résolu de l'envoyer à la mer avec les enfants. Bah ! le caprice de Yette la Teigne — comme l'ont surnommée ses amies — ne résistera pas à deux mois de parfait amour. Les feuilles d'automne enseveliront nos amours mortes.

.

Juillet 1885.

Mon journal.

J'ai été bête et cruel.

Parti pour Trouville samedi, j'ai subi jusqu'au départ du train l'obsédante jalousie de ma ma-

trousse. Celle-ci dose si savamment la colère, les larmes et les baisers qu'elle me fait perdre tour à tour la tête et la patience. Je me fais bourru, mais elle m'attendrit, et quand je lui jure fidélité, je suis à la fois exaspéré et flatté. C'est absurde ! Chaque fois qu'elle m'arrache ma parole de galant homme, il me répugne de me parjurer. Sa tyrannie m'excède, me lasse, mais j'imité le nageur épuisé qui fait la planche et s'abandonne au hasard de la marée. Comme lui, je pense que lorsqu'il me plaira je lutterai et que je reprendrai le chemin de la plage ; seulement, pour le moment, j'ai de la peine à me diriger.

Arrivé à Trouville à sept heures, j'ai trouvé mes enfants magnifiques, la villa coquette et ma femme souriante. Sa beauté s'avivait de regards si droits qu'ils semblaient me sonder le cœur. Mais en bon mari coupable, j'ai masqué ma froideur par un présent. Malheureusement, je savais que Yette m'avait écrit *postea restante* ; elle m'avait prévenu qu'un mot de tendresse me suivait et qu'il fallait l'aller quérir le dimanche matin.

Un mot... elle appelle cela un mot. Quatre pages débordantes d'un amour si lascif, si cantharidal, que je n'ai pas résisté à l'animalité de l'appel qu'il contenait. « Reviens, reviens », voilà le résumé de cette épître folle et délicieuse. Je suis

parti l'après-midi même, sans m'excuser, profitant de la présence de quelques voisins, pour éviter l'explication maintenant inévitable. J'ai été reçu à Paris par une explosion de joie délirante. Elle a débuté par des gloussements voluptueux à la gare, et s'est achevée par un grand écart rue Bréda. On ne peut nier que Yette n'a rien de banal dans sa manière d'exprimer les émotions tendres; ce qu'il faudrait pour dominer cette exubérance, c'est avoir vingt ans, et la battre, et la lasser alternativement.

Que va-t-il advenir chez moi? Miquette ne peut pas ne pas comprendre. Je l'ai sentie en éveil avant ma dérobade, et maintenant j'attends le point d'interrogation fatal. Ah! les femmes, quelle complication! Je ne veux pas désorganiser mon foyer ni supporter qu'il devienne un enfer ou un tribunal. Je n'ose pas risquer non plus l'esclandre d'une jalousie déchaînée. Si j'avais su!

.

C'est de l'hypocrisie; j'aime mon angoisse et Yette m'attire comme un aimant. Elle a pour moi le pittoresque et la perversité du déclassement, elle me délasse de tout et de tous. Quand les remords m'assaillent je fais un effort pour me libérer; je lui cherche querelle! J'espère et je redoute chaque fois qu'elle me fournisse le pré-

texte d'une rupture, mais une de ses ripostes me fait toujours sourire et me permet de biaiser avec ma conscience.

.

J'ai beau me confesser à moi-même, cela ne me renseigne pas sur les décisions de Miquette.

.

1885.

Mon journal.

Les choses se gâtent, puisque ma mère a été appelée à Trouville.

Je ne me doute pas du tout de l'opinion de maman sur la fidélité des hommes, et il est à supposer que ma conduite sera durement jugée. Afin de gagner une semaine de statu quo, je n'irai pas voir mes enfants dimanche prochain; cela me prive pourtant beaucoup. Yette m'étourdit de gestes et de paroles. J'ai mal à ma volonté.

.

1885.

Mon journal.

Hum! j'ai beau me gratter le front, je ne comprends pas.

Miquette s'est tue, ma mère a été loquace; mais aucune n'a rien dit de ce que j'attendais. Cela ne

m'a pas empêché de sentir flotter de l'irréparable. Ma femme sait et dédaigne de s'expliquer. Pourquoi? Mystère. A-t-elle pleuré? A-t-elle souffert? Je n'ai pas vu que ses yeux fussent humides, et son teint résiste victorieusement au chagrin. Elle embrasse avec plus d'effusion peut-être les beaux enfants qu'elle m'a donnés; mais pas une seule phrase agressive n'a amorcé la scène redoutée. Est-elle forte, résignée ou indifférente? J'aurais préféré l'explosion de sa colère ou de sa douleur. Dans ces sortes de dialogues la victime prononce toujours quelques mots maladroits dont on peut tirer parti pour intervertir les rôles. Mais comment lutter contre le silence et l'impassibilité? Ne m'aurait-elle jamais aimé par hasard? Ou bien serait-elle assez dépourvue de tempérament pour se réjouir de ma continence?

Je me torture bien inutilement l'esprit et la vérité est probablement plus simple. Miquette ne dit rien parce qu'elle ne sait rien. Elle croit aux exigences de mes clients et je ne serais pas surpris qu'elle me plaignît même d'être obligé de rester loin des miens. Sa pudeur et sa piété lui font un devoir d'attendre le bon plaisir de ma volupté, et les baisers de mon fils trompent sa très légitime impatience. Au moment des adieux il m'a bien semblé qu'une allusion visait ma vie en

partie double. A la réflexion, j'ai compris qu'il n'y avait qu'une coïncidence de mots. Jamais je n'avais apprécié comme aujourd'hui la bonne fortune d'avoir épousé une femme pure, fière et crédule.

Je n'ose pas encore crier, ouf! mais je ne redoute plus le scandale d'une séparation. Je suis sauvé!

.

Janvier 1836.

Mon journal.

Le cap des attendrissements est doublé sans que j'aie fait naufrage, et je reconnais que le diable qui inventa la Noël et le Jour de l'An était un fameux psychologue.

On a beau faire le malin, la légende, les baisers, les rires, les jouets et les longues chemises enveloppant de tièdes corps d'enfants, tout cela remue les fibres les plus secrètes du cœur. J'ai gâté mes chéris, fait chorus à leur joie et tout s'est bien passé.

Je n'ai eu qu'une seconde d'alerte ; c'est lorsque j'ai offert à Miquette une boucle de ceinture à la mode. Elle a pâli et j'ai bien cru qu'elle ébauchait un geste de refus. Nos yeux se sont pénétrés avec tant d'intensité que j'ai espéré savoir enfin le mot de mon énigme conjugale. Pour tout dire,

j'aurais été heureux que ma femme pleurât sur mon épaule. Yette ne me demandant plus que des serments imprécis, je me serais très volontiers pardonné le sacrilège d'une infidélité contestable. Mais madame Tardieu m'a offert ses joues le plus aimablement du monde, et s'est occupée de sa toilette. Ce n'est pas sans un certain dépit que je l'ai vue — pour se parer de mon présent — essayer plusieurs rubans de taille devant René Juzan. Ce vieil ami s'est institué depuis peu l'arbitre de son élégance, et, sans discuter, elle a adopté le gros grain que ce brave garçon lui a déclaré le plus seyant.

La vie a repris sa monotone régularité.

Dans l'espace de six mois, — de cinq minutes en cinq minutes de retard, — j'ai fini par reculer l'heure du repas du soir. Nous mangeons maintenant à huit heures. Mone assiste seule au dîner, car Jack voyage au pays des songes depuis au moins soixante minutes. On la couche au dessert, la veillée se termine à dix heures, et le sommeil impose sa trêve à toutes nos pensées. Comme tout mari coupable, j'affecte dans mes propos un détachement complet des joies de la chair, je m'indigne contre tout adultère, et je me risquerais bien à fulminer comme un clergyman, mais tout dernièrement, j'ai surpris un sourire étrange sur

les lèvres de Miquette. Se moquerait-elle de moi??... Non... plus je réfléchis et plus je déduis qu'elle ne sait rien; elle mérite seulement l'injure de « banquise » que je lui jetais jadis entre deux baisers. Ses enfants occupent toutes ses facultés physiques et morales.

Le dieu des amants me sauve ainsi des pires complications. Yette gêne terriblement mes fins de mois, encombre mes loisirs, surveille mes déplacements et s'ingénie à susciter ma jalousie. Je sais bien que tout cela, c'est l'Amour; mais à force d'être heureux il y a des soirs où je rentre bien malheureux.

.

Avril 1886.

Mon journal.

Horripilante série à la noire.

Yette se paie ma tête, et l'orne — à mes frais — d'une couronne de fleurs jaunes. Les scènes succèdent aux scènes, et la petite teigne me fait, à chaque rupture que je lui signifie, le simulacre d'un suicide. Une fois, elle prit une dose d'ipéca et mit en évidence un flacon vide de laudanum. Une autre fois elle alluma un réchaud, en ayant soin de mettre sa tête sous le tablier de la cheminée et de râler très haut. Maintenant, elle

me menace de se jeter du quatrième étage où je lui ai meublé un intérieur simple et coquet. Elle pose à la martyre; et, vis-à-vis de nos relations communes, je passe pour un bourreau. Je lutte contre le ridicule et contre la réprobation; mais je ne sais comment me désengluier.

Le résultat de ces tempêtes sentimentales se traduit par une humeur exécrationnelle. Quelques-uns de mes employés commencent à se rebiffer un peu, et ma femme souffre plus que personne de l'écart de mes nerfs. Il est évident que l'abîme que j'ai creusé dans mon ménage ne se comblera pas avec de l'injustice. Ah! pourquoi Miquette ne m'a-t-elle pas retenu dans ses bras!

Ma lassitude est immense. Je porte mon plaisir comme un carcan, et mes tempes se poudrent de la poussière des ans. Elles ne sont point encore blanches, mais elles sont grises; mon sourire s'affaïsse et mon cœur est meurtri au point de souffrir des plus habituelles plaisanteries.

Par exemple : Dès le début de ma liaison avec Yette celle-ci m'a gaillardement baptisé son « Trois Pattes chéri ». L'intonation cocasse et le regard qui accompagnèrent ce sobriquet me firent oublier la tristesse de l'image évoquée. Et voilà qu'à présent, ce m'est un supplice d'être accueilli par son affectueux et canaille :

— Bonjour, Trois Pattes !

Il me semble qu'elle profane mon malheur.

Il est vrai que dans la rage de certain délit, où sa « gouaille » ne la sauva point de l'indéniable, elle m'a lancé ce surnom comme s'il était une excuse à sa faute. Toute ma colère est tombée, subitement remplacée par une désolation sans borne; j'ai perdu ma confiance de mâle et me suis senti diminué, triste et honteux comme je l'étais à ma sortie de l'hôpital de Tours. Ce soir-là j'ai pleuré près de Miquette endormie, me demandant si le secret de son indifférence ne résiderait pas dans l'aversion que lui causerait maintenant mon infirmité.

On est bête quand on est malheureux !

.....

Mai 1886.

Mon journal.

La foudre est tombée sur la France et sur mon cœur.

Notons d'abord l'orage intime. Miquette aime ! elle ne s'en doute peut-être pas, mais moi j'en suis certain. Oui... Miquette — alias madame Sibérie — glisse le plus chastement du monde sur la pente du roman défendu... et classique. Telle que je la connais, de longs mois passeront

avant que l'idée du mal effleure seulement sa pensée. Pourtant j'ai surpris dans son buvard une sorte de devoir littéraire qu'elle suppose sans doute ne jamais être lu par quelqu'un.

Si j'y ai découvert l'embryon d'un amour, c'est que j'ai retrouvé dans cette analyse des « Contes à mon Moulin » le développement des idées qu'a émises chez moi ce bon René Juzan. Le cœur a des antennes qui valent les plus fins détectives, et je suis sûr que si Miquette éprouve le besoin d'écrire ce que dit mon vieil ami, c'est qu'elle est à deux doigts de l'aimer. J'ai failli laisser éclater ma colère. Mais j'eusse été trop facilement réduit au silence, et j'ai déguisé ma stupéfaction.

Ah ! les femmes ! A qui se fier ? Puisqu'un homme averti en vaut deux, René est inutile ; et je vais éloigner l'innocent tentateur.

Le second coup de tonnerre qui a secoué ma raison vient des nuages noirs qui s'accumulent du côté de l'Est. Les Allemands cherchent un casus belli dans le but de nous écraser tout à fait, parce qu'ils s'aperçoivent que le coup de massue de '70 ne nous a qu'étourdis. La France a voté des lois d'évolution et non de révolution. Le suffrage universel, l'instruction obligatoire, le service militaire et même le divorce — ce nou-

veau-né d'hier — forment un ensemble de décrets, qui marque une ère de renaissance. Notre ennemi héréditaire se demande très sérieusement s'il ne vaudrait pas mieux nous abattre avant que nous puissions combattre. Depuis quelques mois la muflerie prussienne s'ingénie à multiplier les affronts diplomatiques. Jusqu'à présent nous avons dû pâlir de rage, sans avoir à rougir de honte ; mais l'affaire Schnœbelé vient d'éclater. La provocation est nette.

Les nationalistes trépignent, le peuple grogne d'instinct, et les esprits surchauffés menacent de mettre le feu aux poudres.

Ce dérivatif tombe à merveille. Les affaires sont difficiles, ma maîtresse est odieuse et ma femme décevante. Puisqu'il ne reste d'intact à mes yeux que l'idéal de ma patrie — lequel résume celui de l'avenir de mes enfants — je vais me vouer à son service. Je veux bien baisser le front devant les yeux de Miquette, et me taire quand une fille me renvoie d'un :

« Eh ! va donc, Trois Pattes ! »

Mais je ne veux pas que la France s'incline dès qu'aboie un des molosses de Bismarck. S'il le faut, je serai celui dont la parole enflamme les enthousiasmes. Je rentre du comité des « Revanchards », où j'ai accepté le périlleux honneur de faire des

conférences, de pousser le cri d'alarme et d'entraîner à la bataille.

Quand je suis arrivé au Club, je venais de subir une telle bordée d'apostrophes de la part de Yette, que lorsque le nouveau garçon m'a demandé :

— Qui dois-je annoncer ?

Je lui ai répondu par distraction :

— Trois Pattes !

Il a jeté ce sobriquet à pleine voix, et mon entrée fut un succès monstre. J'ai bien peur que maintenant ce surnom ne fasse son chemin sur ma route. Il ne m'empêchera pas d'aller vite et loin si l'honneur de la France l'exige.

.....

XIV

MON DAMIER

Mai 1886.

Mon Damier.

Je n'oserai plus envoyer mes critiques littéraires à René Juzan. Quel malheur !

Même s'il insistait je refuserais, tant le péché s'impose maintenant à ma pensée. Une trahison de ma plume et je serais perdue ! S'il allait deviner la chute morale dont je me suis relevée meurtrie, chute que j'ai faite le jour où Adhémar et moi avons assisté à la séance d'escrime du prévôt Charpentier — à laquelle lui, René, nous avait conviés. — Il est vrai qu'il m'est arrivé là l'aventure la plus suffocante qui se puisse imaginer.

Je ne suis pas familiarisée avec les émotions

sportives, parce que mon mari ne fréquente que les hommes dont il peut partager les plaisirs. Je me suis donc trouvée d'abord un peu dépaysée, dès que nous fûmes installés dans la salle d'armes en question. Le public était fort select, des hommes à l'allure vaguement agressive circulaient en ayant l'air de condescendre à sourire. On se les nommait tout haut : c'était des vedettes du sabre ou du fleuret.

Avant que la première passe fût annoncée, je vis soudain entrer René ; mais un René que je ne connaissais pas. Il avait des bas de soie noire, une culotte courte de même couleur, un gilet blanc et un habit. Sa moustache avait un je ne sais quoi de conquérant qui me déplut, et, pour venir me saluer, il dut serrer au passage tant de jolies mains, que je l'accueillis d'un air pincé. Croirait-on qu'une dame placée derrière moi eut le front de chançonner pendant qu'il me présentait ses devoirs :

Songe en combattant
Qu'un œil noir te regarde
Et que l'amour t'attend...

C'était expressif et René sembla remercier d'un battement de paupières : des escrimeurs célèbres l'entouraient, le tutoyaient, il était, à n'en pas

douter, une des étoiles de cette réunion. Mon mari me surprit beaucoup lorsqu'il dit avec un peu d'aigreur :

— On dirait un larbin ! Votre ami est ridicule avec ses tempes grises et ce costume de snob.

Je faillis trahir mon admiration par une protestation indignée, mais j'ai fort heureusement pris l'habitude du silence. Je ne répondis rien.

Vers le milieu de la soirée, mon visage s'emourpra quand un murmure accueillit le nom de René Juzan, dont on annonçait l'assaut. Il monta ; la taille bien prise dans son plastron. Un sous-officier à la silhouette massive se mit en garde en face de lui, et — telle était l'opposition de ces deux adversaires — qu'on eût dit les avoir groupés pour que j'apprécie davantage l'élégance, le galbe et la souplesse de mon flirt. Je ne peux conter ici les détails de cette passe d'armes. J'ignore les mots techniques qui pourraient la louer ; mais ce que je sais, c'est que la beauté masculine et la grâce athlétique me furent révélées, comme si un artiste invisible me les eût expliquées. J'étais émerveillée, séduite, enthousiasmée ; et pour achever ma défaite, René, triomphant et acclamé, rehaussa de modestie le charme et la distinction de ses saluts.

Je contenais avec peine l'excitation de mes nerfs, lorsque madame Chardin vint me prier d'aller

avec elle saluer sa belle-mère. Cette dernière est si acariâtre, que Lucette n'esquive des scènes pénibles qu'en n'abordant son ennemie intime que flanquée d'une tierce personne. L'opulente douairière étalait son buste énorme au premier rang d'une petite galerie. Adhémar préféra ne pas bouger ; et, sans trop de peine, mon amie et moi arrivâmes au but. Dès que la cloche annonça la reprise du programme, nous primes congé, et, tout en riant des paroles aigres-douces de la vieille dame, nous nous dirigeâmes vers nos places respectives.

Comment, au lieu de prendre à droite, Lucette me fit-elle tourner à gauche de certain escalier ? Ni elle ni moi ne l'avons compris. Tout à coup — croyant pousser la porte de la salle d'armes — nous nous trouvâmes dans une chambre de douches, au milieu de laquelle René — nu comme Adam — s'offrait à la fraîcheur du jet. Une lumière douce, jouant dans les gouttelettes en suspension dans l'air, nimбай cette vision et la faisait lointaine, presque irréelle.

La stupeur nous figea tous une seconde sur place. Lui se cambra fâché, Lucette cria, et moi... je regardai cette admirable académie comme les saintes au Paradis doivent contempler un rayon divin.

Tout en m'expliquant que la douche, après un assaut, fait partie de l'hygiène sportive, Lulu me bouscula et me poussa dans la foule enfin retrouvée. Je tombai bientôt toute pâle et muette sur ma chaise près d'Adhémar.

— Tu as vu le cabot ? me dit-il avec dépit.

Je ne compris pas tout de suite !

— Le cabot ? Juzan ? Il doit faire la roue dans les couloirs ? Il n'a pas disparu pour rien.

Je souris sans mot dire ; mais c'en était fait de ma sérénité. La statue de chair claire qui s'était profilée dans un halo doucement irisé, hantait, obsédait mon esprit et ma pudeur.

Je m'endormis tard cette nuit-là, et j'eus beau m'en défendre et renier mes propres pensées, tout mon corps souhaita le contact défendu. La beauté des hommes est-elle donc si troublante et si perfide, qu'il ait suffi d'une apparition pour mettre ma chasteté à l'épreuve ?

Heureusement qu'Adhémar, de plus en plus occupé au dehors, n'a organisé aucun whist et n'a par conséquent pas encore invité son partenaire habituel. Oserai-je regarder René en face, moi qui ne peux plus baisser mes paupières sans que sa nudité resplendisse sur l'écran de mon souvenir ?

Que c'est beau un bel homme ! et qu'il doit être

doux d'être enlacée par des bras sans ankylose ! Je rougis de le confesser, mais je comprends seulement aujourd'hui les réticences de ceux qui semblaient douter que mon mariage fût parfaitement heureux. Il y a donc des sensations d'harmonie physique que j'ignore, et que je ne pourrais connaître que par la trahison ! C'est épouvantable ; et je déplore l'incident qui m'a fait prendre conscience du dol que commit le destin à mon égard, en m'unissant à un mutilé. Son malheur n'a guère diminué ses joies d'amour à lui ; tandis que le mien me prive de bien douces voluptés.

Je prie, je sanglote, je résiste ; mais rien n'assouvit la fringale de beauté dont mes lèvres ont faim, dont mes yeux veulent se repaître. Je sens que des baisers dévorants sont en moi, prêts à s'abattre sur l'Apollon que j'ai surpris au bain, et j'étouffe déjà le cri de consentement qu'exhalerait ma bouche, si les deux bras robustes et blancs de René m'attiraient vers lui.

Ma vertu n'est plus qu'une pauvre petite chose consumée, comme une pastille du sérail, et dont un soupir pourrait éparpiller les cendres.

L'amour ne serait-il donc qu'un paroxysme d'impudeur ?

.....

Mai 1886.

Mon Damier.

J'y perds mon latin.

Avant-hier, il y avait trois semaines que je n'avais pas vu René. Adhémar s'était décidé à l'inviter ce jour-là en même temps que le ménage Péhan. Comme je l'espérais et le redoutais à la fois, il vint très tôt pour se trouver seul avec moi. Je voulus d'abord fuir son regard, mais il retint mes yeux d'un sourire un peu fat.

— Allons, madame mon amie, dit-il. Vous n'allez pas m'en vouloir d'un incident que je n'ai ni voulu, ni provoqué; et que je déplore autant que vous.

Je sentis bien qu'il ne le déplorait pas vraiment; et d'ailleurs moi-même je voilai mon visage, pour qu'il ne pût connaître mon opinion sur ce point. Mais il dut la deviner, car au bout d'un instant de silence, il mit un long baiser sur ma main et d'un intraduisible accent :

— Alors... aimez-moi ! dit-il.

J'essayai de secouer la torpeur qui paralysait tout mon être et je protestai d'un :

— Oh !...

Que j'aurais voulu prononcer avec une énergie hautaine, mais ce « Oh ! » ressembla plus à un

soupir qu'à une exclamation indignée. Mon cœur battait, mes oreilles bourdonnaient et j'étais à deux doigts de la syncope quand il murmura — sa bouche presque sur mes cils :

— N'est-ce pas que vous m'aimez autant que je vous aime ?

A quoi bon répondre, puisque je lui laissais tout loisir de poser ses moustaches sur mes lèvres ?

Heureusement que les époux Péhan vinrent à point pour rompre le charme.

Huit heures sonnèrent sans que mon mari parût.

A huit heures et demie — tout en fulminant contre les affaires — chacun de nous déguisait une vague inquiétude. A neuf heures moins un quart un commissionnaire se présenta, porteur d'une lettre pour René. Celui-ci la lut, rougit, et se troubla.

— Puisque Adhémar n'est pas là, dit-il vivement, permettez-moi, madame, d'aller à deux pas d'ici où l'on m'appelle. Je serai de retour avant lui.

Sans s'expliquer davantage il disparut, mais, dans sa précipitation, il laissa choir le mystérieux billet. M. Péhan le vit, le ramassa et machinalement le tourna et le retourna dans ses doigts.

— Eh bien ! s'il s'agit d'une femme du monde, le beau Juzan risque de la compromettre !

— Oh ! voyons comment c'est fait, un billet doux ! reprit madame Péhan.

Elle arracha le papier des mains de son mari et l'ouvrit sans vergogne. Mais au lieu de continuer à sourire elle pâlit en le parcourant et murmura :

— Mon Dieu !

Je ne fis qu'un bond et lus par-dessus son épaule :

« Viens immédiatement rue Bréda, 32, au quatrième. J'ai besoin de toute ton amitié. Drame stupide. Situation délicate. Ne dis rien à Miquette. Blessé.

» A. TARDIEU. »

Il me sembla qu'un coup de massue s'abattait sur ma nuque. Je tendis l'échine, courbai le front, et, sans un mot, tournai plusieurs fois sur moi-même. M. Péhan m'assit de force dans un fauteuil et bredouilla :

— Ma chère amie, il n'est plus question de dîner. Nous allons manger n'importe quoi au restaurant et rentrer chez nous pour y être à votre disposition. Nous sommes voisins, il vous suffira de nous faire appeler.

De la voix sans timbre qui est propre aux

femmes en état d'hypnose, je prononçai de vagues formules d'excuses et d'adieu. Puis, dès que je me sentis sans témoin, je pleurai comme pleurent les révoltées et les maudites. Quelle honte allait encore souligner mon malheur ?

Une demi-heure plus tard René Juzan reparut et s'embrouilla dans une histoire très compliquée où la politique et les affaires s'amalgamaient absurdement. Il essaya de me faire accepter l'idée que mon mari ne rentrerait pas ce soir-là. Je haussai les épaules et montrai le billet. Il poussa une exclamation désolée, et puisque sa maladresse simplifiait sa mission, il dit après un silence :

— Alors?...

— Alors, criai-je... alors?... eh! bien... ramenez-le-moi tout de suite! Que je puisse au moins le soigner

— Au moins!... fit René comme un douloureux écho. Au moins... Vous aimez votre mari, madame!

— Moi... aimer... non... oui... Je ne sais pas. Seulement, depuis que je le sais blessé, je souffre terriblement comme s'il s'agissait de l'un de mes enfants. Je veux le soigner, vous dis-je... c'est mon droit!

— Il ne vous a peut-être pas trompée... ricana l'ami jaloux.

— Je sais que si, et qu'il est chez sa maîtresse. Ceci se réglera demain. Pour aujourd'hui, il souffre, donc, il m'appartient. Allez... Je vais tout préparer. Est-il en danger ? dites ? suppliai-je en éclatant en sanglots.

— Non, balafre au front, petite plaie à l'épaule ; mais il ne peut rentrer sans béquilles. Je viens en chercher.

Tandis que la bonne apportait les béquilles « d'en-cas », je répétais comme un leitmotiv cette affectueuse expression béarnaise.

— Oh ! le pauvre ! le pauvre !

René Juzan déconfit se dirigea vers la porte d'entrée. Mais avant de disparaître il revint à moi et s'écria :

— Madame... Vous ne m'aimez pas ?

— Mais si, avouai-je imprudemment, lui... ce n'est pas la même chose... allez... C'est mal pendant qu'il souffre.

— Vos lèvres, Miquette, donnez-moi vos lèvres ! ordonna-t-il avec ferveur.

Il les prit en renversant ma tête, tandis que tout mon corps s'élançait vers la chambre d'Adhémar. Je l'entendis murmurer en fuyant :

— Ah ! les femmes !

Ces trois mots illuminèrent ma raison. C'est vrai que je ne témoignais d'aucune logique !

Comment... je donnais ma bouche à un homme, alors que mes yeux pleuraient sur la détresse d'un autre ? Que signifiait ma conduite et quels mystérieux remous pouvaient bien m'entraîner à des actes aussi contradictoires ?

Le coupable et le désiré se partageaient si étrangement mon âme que machinalement mon corps donnait à chacun la part d'amour qui lui revenait. Sollicitude et volupté se heurtaient, se confondaient ; et cela m'humilia parce que — ce baiser et ces larmes — que je me reprochais également d'ailleurs — c'était la mise en action de l'aphorisme cher aux époux :

— On peut tromper quelqu'un sans cesser de l'aimer.

Le lit largement ouvert et l'oreille tendue vers les bruits de la rue, je méditai. Une indulgence triste et confuse faite de remords et de bonté, imposait silence aux retours offensifs de mon amour-propre. Une voiture s'arrêta. Je perçus le bruit de pas lourds et lents. Enfin la porte s'ouvrit : Ahdémar la tête bandée, très pâle — moins que moi cependant — s'avança les yeux inquiets.

— Ce n'est rien, moins que rien...

La minute était décisive. Je fermai les yeux et le cœur battant j'acceptai l'équivoque et réglai d'un mot l'attitude commune.

— Je t'avais bien dit que la politique te serait néfaste. A quoi bon risquer des pugilats ?

— Ce n'est rien... ce n'est rien... Juzan, veuillez régler la voiture et revenez, n'est-ce pas ?

Je ne sais si Adhémar crut à mon mensonge et s'il pensa m'avoir vraiment dupée. En tout cas il mentit à son tour avec un luxe de détails inouï, jusqu'à ce qu'il s'évanouît en posant sa tête sur l'oreiller. René m'aida à le panser.

Il avait sur la clavicule droite une estafilade peu profonde mais qui lui avait fait perdre beaucoup de sang ; sa faiblesse était extrême ; et cependant il ne voulut voir aucun docteur ce soir-là.

Vers minuit il s'assoupit, et j'accompagnai René sur le palier. Je levais très, très haut la lampe dont j'éclairais sa descente lorsque à mi-chemin, il leva la tête. Ses yeux me supplièrent ; et, brusquement, il remonta. Le souffle court, la voix impérieuse et basse il dit :

— Encore... Je vous en prie... encore !

Je le laissai mordre mes lèvres ; mais mon regard ne se voila d'aucune volupté.

Il me sentit lointaine, abrégée son effusion, et tout à coup respectueux il m'embrassa la main libre.

— Si je ne vous aimais pas, je vous admirerais, madame... Mais je t'aime, Miquette !

J'ai passé toute la nuit immobile, assise sur une chaise; l'esprit tellement agité, que les heures m'ont paru des secondes. De pensée en pensée, de déduction en déduction, j'ai couru après la vérité sans l'atteindre. Parfois elle m'éblouissait, et parfois elle se dérobaît me laissant affolée, et perdue autant qu'éperdue.

Vais-je me taire demain? Vais-je me venger plus tard?

A l'aurore, je me suis levée; et, lasse, je me suis traînée vers la chambre de mes enfants. Là je me suis écroulée devant le petit lit de Jack, parce qu'au moment d'embrasser mon fils je me suis demandée si le baiser de René n'était pas une souillure.

.

Mai 1886.

Mon Damier.

J'ai gardé le silence. Adhémar est guéri.

Hier il s'est levé pour la première fois et aujourd'hui il est retourné à son cabinet d'affaires. Au moment de sortir, il s'est arrêté dans l'antichambre où je l'accompagnais avec petit Jack, et gauchement, à cause de ses béquilles, il m'a tendu les deux mains.

— Merci, Miquette... tu es... une bonne et jolie femme. Je ne te mérite pas, mais...

— Mais tu feras encore de la politique, n'est-ce pas ? dis-je ironiquement.

Il s'arrêta court. Ah ! s'il m'avait simplement dit : « Pardon, Miquette », comme cela eût assaini notre misère. Hélas ! il préféra douter de mon intelligence.

René — cela va sans dire — s'est facilement laissé arracher le récit de la mésaventure de mon mari. Il paraît que la donzelle Yette le rend si malheureux qu'il a voulu rompre l'autre soir. Ce que voyant, la charmante enfant lui a lancé un saladier à la tête ; non contente de ce haut fait, elle prit un couteau pour jouer au suicide. Mon mari eut la naïveté de vouloir la désarmer ; et, dans la lutte, la lame pénétra dans l'épaule d'Adhémar. Tout sanglant, celui-ci voulut fuir ; mais — épouvanlée de son acte la belle jeta les béquilles de mon infidèle par la fenêtre ; puis, sans plus attendre, salua sa victime du mot de Cambronne, et prit la poudre d'escampette : la rupture semble donc être définitive.

Que m'importe maintenant que mes illusions sont toutes mortes !

.
 Je vais dans la vie désormais comme une promeneuse qui ferait lentement, à l'automne, le tour d'un parc qu'elle aurait visité au printemps. A la

place des fleurs qu'elle a respirées, elle ne voit plus que tiges desséchées ou pétales flétris. Parfois, de belles plantes au feuillage puissant retiennent au loin son regard et deviennent le but de ses excursions. Mes plantes à moi, sont Mone et Jack, car René perdit hier tout son prestige à mes yeux.

Certes, je suis encore sensible à l'attrance de sa beauté, au charme de son esprit ; mais je sais que cette admirable statue ne double sa beauté, ni de bonté, ni de scrupules. Voici le hasard qui faucha mes rêves et fit saigner mon cœur.

Pour distraire la convalescence d'Adhémar, tous ses amis yinrent tour à tour faire son whist... Madame Dufresne et son mari étaient venus les mains pleines de roses et René Juzan l'esprit plein d'anecdotes. Les hommes se mirent à jouer et leurs exclamations s'entre-croisaient, quand madame Dufresne jeta soudain ces mots par-dessus son épaule :

— A propos, monsieur Juzan, devinez qui j'ai vu passer en victoria de maître et se rendant au Bois ?

— Ma concierge ? raila René.

— Non... Marcelle Téry.

Le silence qui suit les gaffes, ou les roseries, plana soudain.

— Ce luxe ne vous étonne pas ? insista notre amie.

— Pourquoi ? La fortune est sœur de la bonne fortune, éluda l'interpellé.

— Sans doute, mais je n'ai pu m'empêcher d'évoquer le temps où elle était fille de chambre en face de l'appartement de mes parents. Vous savez bien, dans le petit hôtel d'étudiants que vous avez habité aussi.

M. Dufresne toussa pour avertir sa femme qu'elle commettait un impair, mais celle-ci continua.

— Vous a-t-on dit qu'avant la guerre votre réputation de don Juan était déjà des mieux établies ? Elle le fut surtout quand la ceinture de Marcelle s'élargit. La rumeur publique vous fit les honneurs de cette paternité.

— Ne trouble donc pas monsieur Juzan, coupe court M. Dufresne, vois, il abat cœur lorsque je lui demande pique et tu seras cause de ma ruine.

J'entraînai madame Dufresne à l'écart et j'appris en cinq minutes que René avait abandonné une certaine Marcelle encore grosse de ses œuvres, qu'il avait enlevé une femme mariée pour la quitter quelques mois après, la laissant se débattre seule contre l'opinion ; que chaque hiver allongeaient d'un ou deux scandales la liste de ses succès.

A chaque méfait d'amour qui m'était révélé, je me sentais mourir un peu. Je me faisais l'effet d'être une de ces fleurs qu'un passant décapite sans même penser à l'inutilité de cette destruction. Mon visage refléta d'ailleurs tant de surprise qu'en éclatant de rire la conteuse me dit :

— Pourquoi semblez-vous stupéfaite ? L'aviez-vous supposé différent des autres hommes ?

— Oui... je fais toujours crédit à mes amis d'une auréole de vertu.

— Eh bien ! n'en coiffez jamais les célibataires qui ont de la ligne et de l'esprit ; c'est plus prudent.

Je ris par contenance.

A la réflexion, je ne comprends pas l'immense douleur que je ressens. Je n'avais aucun projet que ces révélations aient pu bouleverser. Si l'idée de la faute a sali ma conscience, nul n'en a reçu l'aveu. Pourtant, quelque chose s'est brisé dans mon cœur. Le dieu qui s'y était faufilé, puis installé avec une discrétion de dilettante, est tombé du nuage qui lui servait de piédestal. Il ne me reste plus, comme excuse et comme attrait, que cette nudité si tentante à mon jeûne charnel.

Comment ne pas enrager, quand on s'est embarquée dans une aventure à la Récamier, et qu'on est débarquée en plein fait divers d'adultère, banal

et sans beauté? La déception est trop forte pour que mon enthousiasme passionnel n'en meure point... Que suis-je? entre Marcelle, René, Sylvie, Yette et Adhémar? Où vais-je? A l'amour? Mais alors, qu'est-ce que l'amour? Ce n'est pas le mariage! soit! Alors... ce serait l'étreinte furtive et défendue? La parcelle de bonheur volée sur la part d'un autre? ou bien une ardeur exquise qui n'intéresse que le corps et dont l'âme oublie le vertige? Si ce n'est que cela... je ne veux pas aimer.

.

1^{er} juin 1886.

Mon Damier.

Je ne veux pas !

J'ai écrit cela, et « ce que femme veut Dieu le veut ». La sagesse des nations n'est pas exempte d'erreurs; la preuve en est que je m'arc-boute à tous les principes, à tous les devoirs, et à toutes les philosophies pour m'empêcher d'aimer, et... que j'aime. Se peut-il que la langue française ait résumé tant de pureté, tant de tendresse, tant d'impudeur et tant de honte, dans le même verbe et le même mot. J'aime mes enfants, j'aime Adhémar — puisque j'ai souffert quand il a été malheureux; — et j'aime René qui n'a d'autre

titre que sa beauté. Chaque fois que je le revois, il me reconquiert ; dès qu'il s'éloigne, je maudis l'irrésistible langueur que me causent sa vue et son contact. Je sais le sort qu'il réserve aux femmes qui cèdent à son désir ; je sais qu'il est en tout point semblable à la moyenne des hommes, je ne puis donc me donner le prétexte d'une mentalité exceptionnelle à favoriser. Je l'aime quand même.

Je l'aime parce que je l'ai vu nu et beau ; qu'il s'incline avec distinction, qu'il virevolte avec grâce, et que sa beauté physique assouvit en moi, je ne sais quelles aspirations. Je l'aime, et pourtant je n'envisage pas la désorganisation de mon foyer. S'il m'offrait de divorcer — la chose est possible maintenant — j'hésiterais à le faire. A quelle qualité d'amour appartient ma folie ? Ses rares baisers me torturent et me ravissent ; je les souhaite et les renie... est-ce que cela devrait s'appeler de l'amour ? S'il y a plusieurs amours, pour quoi nos mères n'ont-elles pas inventé des noms différents pour chacun d'eux ? Les hommes prétendent bien qu'ils aiment ou qu'ils désirent, mais une femme honnête ne peut pas, je l'espère, séparer son cœur de ses sens. René m'a pris le cœur et l'esprit avant de troubler ma chair, mais, Dieu merci, mon erreur ne fut ni irréparable ni de longue durée. Mais, faut-il l'avouer, malgré ma

quasi-clairvoyance, chaque fois qu'il serre ma main, chaque fois qu'il pose ses yeux sur mes yeux, il me semble que le poète qui a dit « les regards sont des baisers d'âmes » avait absolument raison. Je crois, contre toute logique, qu'il m'aime comme il n'a jamais aimé, comme il n'aimera plus jamais.

Heureusement que par une coïncidence étrange, il semble qu'autour de moi se lève une nuée de gardes du corps. Depuis que les médisances de madame Dufresne ont attaché le grelot, c'est à qui renchérira sur l'indignité de l'escrimeur. Adhémar lui-même s'acharne contre son meilleur ami, et conclut toujours par :

— Il est évident qu'il était plus commode de se chauffer les pieds en 70 que de risquer les balafres.

— René Juzan n'aurait-il pas fait son devoir de Français? ai-je fini par préciser.

— Quand la patrie est en danger, il faut faire plus que son devoir, Miquette; car les lois ne sont pas toujours à la taille des circonstances. Les volontaires ont sauvé l'honneur du pays en 70; et s'ils avaient été plus nombreux, qui sait ce qu'il fût advenu!

Je conviens que mon mari trouve des mots et des accents sublimes pour parler de la France. En

ce moment d'ailleurs, il est parfaitement entraîné à ce genre d'éloquence parce qu'il s'est jeté à corps perdu dans la bataille politique qui fait rage. L'affaire Schnœbelé a éclaté depuis peu. Cet incident de frontière a pris des proportions inquiétantes; et les « Revanchards » dont il fait partie, l'ont chargé de faire des conférences patriotiques. Il a triomphé à la salle Wagram et à l'Hippodrome les deux soirs où il a prononcé ses premiers discours. Il parlera encore dimanche prochain dans l'après-midi, et je me propose d'aller l'entendre ce jour-là. Dès que la nuit tombe j'hésite à quitter mes enfants. René se méfie sans doute des méditations que pourrait m'inspirer le sommeil de mes anges puisqu'il essaie de troubler la pureté de mes heures de veillée. Comme il vient prendre l'orateur à la maison, il laisse choir en partant un feuillet arraché d'un livre de Musset. Ce serait d'une pauvreté d'imagination navrante, s'il n'était pas exact, hélas ! que les vers sont à l'âme ce que les robes de confection sont à la coquetterie. Il y en a pour tous les romantismes; et chaque lecteur trouve toujours un hémistiche à la taille de son cœur. Voilà pourquoi les amants sans génie font avouer par les poètes leurs désirs inavouables.

Dès que le bruit des pas des deux hommes décroît sur le trottoir je donne dans le piège. Je

lis, je relis et je rêve. Hier au soir j'adaptais une strophe à mon tourment d'amour, lorsque j'ai entendu marcher dans la rue. J'ai couru à ma fenêtre et j'ai cru défaillir : car il était là, lui, les yeux fixés sur la lumière qui trahissait ma présence. Une peur irraisonnée s'est emparée de moi; j'ai éteint ma lampe et me suis réfugiée dans la chambre de mes enfants.

.

Je suis absurde en vérité; et je mérite tout le dédain que les hommes mettent dans leur « ah ! les femmes ! » Que signifie cette peur ? cette fuite ? cette émotion de bête traquée ? Si René me fascine à ce point, c'est que je réagis mal ; la peur est un avertissement et non pas une défense. De mes deux « Moi » lequel s'affole ? Ma chair. Lequel proteste ? Ma raison. Mon corps n'a plus, depuis de longs mois, l'apaisement des étreintes conjugales. Mais, dois-je invoquer un état de nerfs pour excuser la faillite de ma morale ? L'éducation, les principes, l'exemple maternel, la religion, les enfants, ne doivent-ils pas pouvoir vaincre la volupté ? Si l'un de ces freins ne m'arrête pas avant la chute, c'est que l'homme n'est point supérieur à l'animal ; c'est qu'il n'y a que des sexes, et que l'amour est une déchéance.

.

J'ai beau m'exciter à la vertu, je confesse que j'étais tout de même bien flattée hier au soir d'avoir un soupirant sous mes fenêtres ; et, quand je n'ai plus entendu son pas sur le trottoir, il m'a semblé que des guitares s'étaient tuées dans la nuit.

Si René montait un soir!...

.

15 juin 1886.

Mon Damier.

Délivrée! Je suis délivrée de l'emprise fatale.

Heureusement que l'esprit est prompt et qu'il m'a secouru comme par miracle. Je suis sûre maintenant de ne succomber jamais. Quel soulagement j'éprouve d'être enfin tirée de cette atmosphère morbide faite d'hypocrites manœuvres, de baisers dérobés, de papiers déchirés et de refus haletants! Il me semble que mon âme subissait une sorte d'asphyxie, tant j'ai l'impression qu'elle respire largement aujourd'hui. Je veux consigner ici, dans tous ses détails, l'histoire de ma guérison.

Il y a trois jours — c'était dimanche — et j'avais promis d'assister à la conférence qu'Adhémar devait faire devant cinq cents personnes à la salle des Agriculteurs de France. René Juzan

nous attendait à l'entrée sous le péristyle, et sut adroitement me séparer de mon mari. Tandis que celui-ci, très entouré par Déroulède, Marcel Habert et d'autres militants nationalistes, humait l'encens qu'on brûlait devant son talent, nous mîmes tant de discrétion à le laisser triompher, que, de recul en recul, nous nous trouvâmes, René et moi, isolés dans un coin d'ombre.

Je reconnus, dès les premiers mots de notre tête-à-tête, l'exaltation des tendres hardiesses qui avait déjà fait divaguer mon ami. Aussi je ne fus pas surprise de l'entendre me dire :

— Je ne peux plus vivre ainsi, madame Miquette, il faut que vous décidiez de ma vie.

— Que voulez-vous exprimer par là ?

— J'entends vous déclarer que je vous aime, que vous m'aimez et que nous ne pouvons en rester là. Vous avez pu juger de ma prudence et de ma discrétion ; et je vous ai suffisamment prouvé mon respect, pour que j'aie le droit de solliciter enfin la joie de votre amour. J'ai votre esprit, j'ai votre cœur... donnez-moi... le reste !

— Ici se place une erreur, mon cher, vous n'avez conquis ni le cœur, ni l'esprit de votre amie. Votre passé ne me répond pas suffisamment de mon avenir !

— Au contraire ! Vous me reprochez les

quelques rares bonnes fortunes que l'on me prête? Ne savez-vous donc pas que pour fêter dignement le Messie d'amour que j'attendais — et qui est enfin venu — il fallait que je sois expert en volupté. J'ai fait des gammes de caresses sur des claviers de rencontre, mais c'était pour mieux exécuter un jour, sur votre beauté, l'amoroso de notre tendresse. Ne faites pas la coquette, venez à moi... chez moi... où vous voudrez, mais venez!

— Chez vous? pour me compromettre? Jamais! Chez moi? Me croyez-vous capable de ne pas respecter le nid de mes enfants? Ailleurs? La honte guetterait encore nos rendez-vous. Non! Non! Des étreintes qui doivent traverser les chemins de ronde de la loi et de l'opinion ne sont pas des étreintes heureuses; et je ne veux pas d'un plaisir d'évadée.

— Vous êtes exquise quand vous parlez ainsi; j'admire vos mines hautaines et vos haut-le-corps de princesse outragée. Ma chérie... C'est cela! Darde sur moi ton regard irrité. Tu es belle, ma Miquette adorée, tu es belle et je te veux! Ne cherche pas à fuir; le désir ardent et sincère n'est jamais une injure, quelque mot qu'il emploie pour s'exprimer. Oui, je te veux tellement, que ta volonté finira par céder à la mienne et que le bonheur nous confondra dans un même soupir.

Songe qu'il viendra bientôt — j'en suis sûr — le jour où nos deux corps n'auront qu'une même fraîcheur ou qu'une même tiédeur, que tu m'éblouiras de la blancheur de ta gorge, et que toute la vigueur de mes bras soutiendra la défaillance suprême de nos chères extases. Et puis, tu me retrouveras partout où tu iras, dans la rue, dans les salons, à la mer, à la campagne. Je serai l'ombre de ta beauté.

— Prenez garde ! L'ombre disparaît où le soleil se voile. Dans les jours pluvieux nul objet n'a son ombre. Cesseriez-vous de me suivre si le malheur obscurcissait mon destin ?

— Tu abuses de ton pouvoir pour insulter ton esclave, mais que m'importe ! Doute de mon honneur s'il te plaît, je fais confiance au tien ; et je te supplie de prononcer le mot que je sollicite. Dis oui ! ma sainte ! ma madone ! Dis oui... Dis oui...

.

Les mots sont des escrocs et les romanciers des complices. Ce sont eux qui soufflent aux séducteurs les formules qui anesthésient la volonté, qui créent les hallucinations, et noient savamment la vertu comme les pêcheurs noient les poissons. Le tutoiement de René et son « je te veux » me froisèrent, mais les mots *madone*, *esclave*, *respect*,

messie, m'apaisèrent peu à peu. Son couplet sur nos deux corps enlacés, évoqua la nudité qui m'obsède ; et, sans m'en apercevoir, je me laissai aller au charme tentateur.

Quand il parla de la mer et des montagnes, je fus reprise de la nostalgie des promenades au clair de lune. J'ai tant regretté d'ignorer la douceur des pas lents qu'on traîne dans la campagne, et pour lesquels deux êtres se pressent si étroitement l'un contre l'autre que les hanches semblent soudées, et que l'ombre ne révèle qu'une seule tête et qu'un même corps. J'ai rêvé des dialogues que doivent échanger deux amants ainsi confondus. Si bien, qu'au crescendo de la tirade, lorsqu'il sollicita le *oui* fatal, j'étais ivre d'espoirs et de regrets. Je levai des yeux dans lesquels brillait une dernière velléité de résistance, mais quelqu'un venait vers nous : mon mari.

— Dis oui, murmura René d'une voix rauque, dis oui, ou je le tue et je me tue là à tes pieds. Je n'en peux plus !

Évidemment j'aperçois maintenant le cabotinage de cette manœuvre classique ; mais à cette minute j'étais noyée par les alternances savantes qui m'avaient fait passer de la sentimentalité au sensualisme. Un peu d'effroi acheva la déroute de mes scrupules et je dis : « Oui ! » dans un souffle,

dans une pâleur, si bas, si bas, que je ne suis pas sûre de l'avoir articulé.

Adhémar ne venait à nous que pour indiquer à René les places qui nous étaient réservées.

Le public était déjà très dense, et nous eûmes de la peine à parvenir jusqu'à nos sièges. En professionnel de bonnes fortunes, René s'empressa de me refaire une atmosphère d'idylle. Avec une adresse et un naturel parfaits, il m'enleva la petite mante de soie qui couvrait mes épaules, la jeta sur mon avant-bras, saisit ma main et la garda dans la sienne sous les plis du vêtement. Je ne résistai pas, bien que je me sentisse rougir.

.

Les membres du bureau firent leur entrée sur la scène et Adhémar vint le dernier, se plaçant debout derrière le comité; le président adressa quelques mots de remerciements aux femmes qui voulaient bien s'intéresser aux luttes politiques; et, après une adroite digression, donna la parole à mon mari. Celui-ci s'avança la tête haute, pilonnant le parquet en cadence. Il s'arrêta, le regard clair, et les aisselles solidement installées sur l'appui de ses béquilles, il commença :

« Mesdames, Messieurs... »

Au même instant, et à quelques sièges du mien,

un paquet de dentelle et de soie s'agita, pendant qu'une voix faubourienne s'exclamait :

— Bravo! Trois Pattes!

Je tressautai comme si tous les serpents de la Gorgonne avaient sifflé à mes oreilles et j'arrachai ma main de celle de René.

— Qu'est-ce que cette femme? dis-je.

— Je ne sais pas.

— Pourquoi mentir? Voyez... elle vous sourit.

— Pardon... elle rit de son audace; elle ne me sourit pas.

— Vous jureriez ne pas la connaître?

— Je ne la connais point, mais je sais qui elle est.

— Dites?

— C'est... c'est... Yette.

Comme si elle avait entendu ce dialogue, la fille me regarda effrontément. Sa vulgaire apostrophe ayant amusé la galerie, elle me devina son ennemie rien qu'à la gravité de ma bouche.

Sans se laisser distraire par cet incident, Adhémarr entamait là-bas l'exorde de son discours et prenait possession de son auditoire. Sa voix chaude, son élocution facile autant qu'élégante lui gagnèrent toutes les sympathies; et, dès qu'il se sentit écouté, il devint audacieux, brusqua les circonlocutions et arriva d'un seul trait au cœur

de son sujet : à l'affaire Schnœbelé, aux provocations allemandes, aux humiliations subies depuis 70, enfin au point d'interrogation que posait l'incident de frontière.

Pendant une demi-heure Adhémar parla. Il ne s'était arrêté que pour laisser s'éteindre les applaudissements. Mais, pendant que les mains de tous battaient d'enthousiasme, j'avais replacé mon bras sous le mantelet, et René me pétrissait tendrement les doigts. Pourtant je subissais bien plus le charme de l'orateur que celui de l'admirateur. Soudain il se fit un silence. Au moment d'entamer la péroraison de son discours, mon mari se recueillait. Il reprit enfin, la voix presque basse : « L'heure de la Revanche va peut-être sonner au cadran de fer de la destinée des peuples, et je souhaite que les leçons du passé... »

.
 Il évoqua les fautes des généraux de l'empire, le dénuement des armées, les crimes de l'intendance. Lors, un vieil officier d'habillement grogna je ne sais quelle protestation. Adhémar, fouetté de ce vague démenti, secoua sa crinière et cria :

— Pardon... mais, j'y étais, moi !

Cette formule sera toujours sans réplique ; l'homme se tut et la salle debout laissa déborder son admiration. Le tonnerre des cannes et des

cris se calma peu à peu et le triomphe devenait presque silencieux quand — pour la seconde fois — la même voix canaille gouailla :

— Bravo ! Trois Pattes !

Il y eut comme une stupeur générale. Mais l'orateur entraîné par sa propre éloquence riposta :

— Eh ! bien, oui !... Trois Pattes... et après ? La mort — gavée de cadavres, le soir de Salbris — m'a laissé dans la neige, à moitié dévoré. Je suis un rescapé de l'holocauste sacré ; je suis celui qui fut heurté par le bélier du Nombre, celui qui a mesuré dans la haine du corps à corps la force dévorante du Boche. Je suis l'écho du cri farouche qui sort de millions de poitrines chaque fois qu'une botte ennemie dépasse nos frontières. Voilà pourquoi je porte sur trois pattes ma cicatrice d'honneur !

Avant d'applaudir, toute la salle s'inclina pour un salut, mais Adhémar, avec la foi d'un Saint Bernard prêchant une croisade, profita du délire qu'il venait d'exciter pour s'affranchir de toute contrainte diplomatique. Il parla de l'éventualité d'une guerre, en célébra les sacrifices et termina ainsi :

« — Sans doute vous estimez que j'en parle à mon aise parce que je suis maintenant à l'abri de

la conscription ; mais vous voyez qu'on peut être utile, quoique mutilé, puisqu'on peut être le héraut qui hurle un fier cartel, le clairon qui sonne la charge des consciences et des volontés. Et ne verriez-vous en moi qu'une ruine sans valeur, je vous rappellerai que, tant que des ruines se dressent sous le soleil, on peut mesurer encore la grandeur et les malheurs d'une civilisation. Français, mes Frères, songez que le Rhin allemand a tenu dans notre verre et que, pour chanter, le coq gaulois lève très haut la tête. Puisqu'il s'agit pour nous de relever nos fronts, chantons... »

.
 La *Marseillaise* jaillit de toutes les bouches ; elle éclata comme un sanglot, s'enfla comme une prière, et s'acheva comme un arrêt.

Depuis longtemps déjà ma main ne pressait plus celle de René ; j'étais empoignée ; et malgré les bravos qui se prolongeaient, mouraient et renaissaient, j'entendais toujours à mon oreille cette définition du mutilé :

— La cicatrice d'honneur !

.
 Et j'allais faire ce sacrilège de préférer la beauté d'un pantouflard à la sublime laideur d'un brave ? Il me sembla que j'avais été folle et que mes yeux

s'ouvriraient après un lourd sommeil... que je revenais de très loin, de très haut ! De si loin et de si haut, que j'avais pu mesurer des âmes. Dans un éclair, je m'étais vue flanquée de deux êtres dont l'un me fit l'effet d'un pygmée, et l'autre, d'un géant blessé par les dieux, mais ayant encore le droit de réveiller l'Olympe à l'aurore des jours de batailles. Adhémar, et tous ses pareils, me semblèrent être les éternels Samsons chargés d'ébranler les Temples. Ceux qui n'en meurent pas doivent surgir à point nommé pour servir de piédestal à Dieu lui-même, pendant que tombent les héros de sa Garde...

Je demeure éblouie des sommets de la pensée que je viens de gravir ; et je retombe dans le cycle physique comme un explorateur retourne à son hameau natal.

Tout lui semble, comme à moi, ridiculement petit, étroit, pauvre et dénudé ; aussi n'y peut-il rester longtemps, car les larges horizons seuls désormais lui conviennent.

Mais je m'écarte de l'aventure.

Adhémar après son triomphe, et comme s'il avait la notion de mon enchantement, s'empressait à me rejoindre ; il n'était plus qu'à quelques mètres de moi, quand l'odieuse poupée mal peinte le salua tout haut de son canaille :

— Bravo, Trois Pattes !

Que se passa-t-il en moi ? Je ne puis l'analyser. Colère ? Fierté ? Jalousie ? Non... Je me sentis soudain une âme de chien de garde qui a pris conscience du trésor qu'on lui a confié. Je bondis en retroussant les commissures de mes lèvres, et j'articulai nettement comme si j'e mordais :

— Assez ! mademoiselle !

La fille me toisa, esquissant un ricanement.

— Je suis sa femme, dis-je.

Et devant les curieux, immobiles et médusés, je lui montrai la sortie en faisant de mes deux bras un geste qui sembla balayer une ordure. L'effet fut foudroyant. La créature fila plus vite qu'une anguille, et se perdit dans la foule.

Ce petit scandale n'avait pas duré une demi-minute.

Le président me complimenta d'assurer le bonheur d'un homme de talent ; il me présenta les notabilités de la Ligue, et nul n'eut l'air de s'être aperçu de l'exécution de la drôlesse.

René avait tout d'abord admiré mon attitude parce que l'émotion avait — paraît-il — animé mon visage, et mis en valeur la vigueur et la souplesse de ma silhouette. Mais il ne tarda pas à se demander à quel mobile précis j'avais obéi. Pour

être fixé il ne nous quitta plus mon mari et moi, et réussit — à force de patience — par me chamber quelques secondes :

— C'est toujours « oui », n'est-ce pas? dit-il.

— C'est non !

— Comment... qu'ai-je fait?

— Rien.

— Qu'y a-t-il entre nous?

— Une cicatrice !

— Ah ! ah ! ah ! s'exclaffa-t-il, un mot !... alors je suis tranquille.

Et il me rendit ma liberté avec un sourire très fat, parce que les hommes les plus avisés ne savent pas quelle magie les mots exercent sur les âmes des femmes. Ils ne se doutent même pas des émois délicieux qu'ils font naître avec leurs formules... leurs clichés de séducteurs. Ils manient les mots comme des ouvriers adroits se servent d'une machine mue par l'électricité, dont ils ignorent les secrets.

Une fois seuls à la maison, mon mari se planta au milieu de notre chambre et me regarda me dévêtir en silence, le menton sur la poitrine, comme un gamin fautif qui ne se décide pas à convenir de ses torts. Il cherchait mon regard que je lui refusais d'abord, et que je finis cependant par poser sur le sien. Un long mutisme nous permit d'écou-

ter battre nos deux cœurs. A la fin, Adhémar dit tout bas :

— Tu savais donc ?

— Oui !

— Ah !

Il écarquilla les yeux comme si mon « oui » lui avait ouvert la porte d'une galerie souterraine ignorée de tous ; et il s'arrêta, n'osant pas s'aventurer dans cet inconnu que représentait pour lui mon silence de femme.

— Toi?... toi... reprit-il.

— Moi !...

— Ah ! mon Dieu ! oh !...

Puis il s'enfuit vers son bureau, car ce brave eut peur, peur du mystère d'un cœur, et il n'osa pas regarder ce qu'il y avait pour lui dans le mien. C'est pour cela sans doute qu'il ne dit pas le mot « pardon » que je ne lui aurais pas laissé prononcer en entier. Tant pis !

A l'heure du dîner nous avions tous les deux retrouvé notre calme et repris sans effort notre attitude passée. Un peu plus tard, nos paupières tombèrent sur nos pauvres yeux comme des rideaux de théâtre, quand la pièce est jouée. Mais dans les coulisses de notre souvenir, chacun de nous commenta les scènes de la journée.

J'avoue que je versai dans l'ombre les plus

amères larmes de l'amour ! celles des réconciliations manquées.

.

2 juillet 1886.

Mon Damier.

Si la vie était un roman, je pourrais tracer le mot : Fin, sur ce cahier, car j'ai bien touché aujourd'hui le fond de la détresse sentimentale.

Voilà dix jours que j'attends en vain le mot ou le geste qui efface les erreurs conjugales. Adhémarr s'obstine à l'impassibilité, et décidément Belle-maman avait raison : les hommes ne nous pardonnent pas leurs fautes. J'ai pourtant dit peu de mots, et je reconnais que j'aurais dû les taire encore, puisque, depuis qu'ils sont entre nous, l'abîme se creuse et s'élargit.

Pourrons-nous longtemps vivre ainsi ?

Ce qui me déconcerte le plus dans les suites de mon coup d'État domestique, c'est que mon mari n'a gardé sa mine déconfite et gênée que quelques heures. Peu à peu il m'a regardée d'une manière aigüe, comme s'il voulait fouiller ma conscience. Maintenant, il épie mes gestes, me pose des questions précises et minutieuses sur l'emploi de mon temps ; on dirait qu'il voudrait me savoir coupable aussi.

Je le défie d'avoir jamais cette consolation. Nul homme ne retiendra, maintenant, même mon attention ; j'ai trop bien eu la preuve que tous, tous, tous, ont le même égoïsme, la même animalité et la même amoralité.

Ils sont cependant dissemblables dans des détails de forme et de fond, parce qu'il en est de l'humanité comme des fleurs dont les unes n'ont reçu en don que la beauté et les autres que le parfum.

Un camélia n'aura jamais la senteur d'une violette ; et c'est pourtant un miracle équivalent que nous souhaitons, puisque nous voudrions que l'homme aimé eût la mentalité d'un saint, et la beauté d'un antique, qu'il fût pur comme un ange et expert comme un Egipan.

C'est d'ailleurs l'absurdité de ces exigences qui vient de me sauver et m'a permis de sortir sans accroc d'une crise charnelle et d'un conflit conjugal.

.
 Adhémar n'aurait eu qu'à me tendre la main le soir de sa conférence, pour faire oublier tout le passé. Malheureusement, il manqua de psychologie et René revint le lendemain. Tout d'abord il fit sonner très haut la promesse qu'il avait reçue la veille ; et en réclama l'exécution.

Mais il s'était glissé de l'Idéal entre nous ; et je voulus savoir si l'être que j'allais combler, était au moins l'égal de celui que j'allais trahir. Je questionnai donc René, que la gravité de mes propos exaspéra ; et j'obtins des réponses comme les suivantes :

— Les volontaires... sont les gogos de la gloire !

— La Patrie est un des moules de l'Idéal. On y met des provinces, on en retire, on en remet, sans le grossir ou le diminuer.

— Le patriotisme est une cocarde, on la porte à la boutonnière comme une décoration.

— Il y a deux panaches, celui des mots qui est une élégance, et celui des gestes qui est une duperie.

— Entre le conseil de guerre, et les balles ennemies, il y a place pour de l'habileté.

Chaque fois qu'une de ces phrases tombait sur ma foi, l'étiage de mon désir descendait de plusieurs degrés.

Devant ce sportif — dont les propos sur le courage me faisaient penser à ces chiens de boudoirs qui s'abritent sous un meuble pour aboyer — une peur instinctive m'envahissait. Il me semblait qu'un fantôme lointain se dressait et me menaçait. Malgré les utopistes, toutes les femmes sentent

comme moi qu'une loi inexorable pousse périodiquement les mâles d'une race vers les trésors de la race voisine, que cette ruée constitue le péril suprême; et l'éventualité tragique contre laquelle elles doivent être défendues. C'est la conception guerrière d'un homme qui sert de pierre de touche à l'aimée; elle lui permet de reconnaître le digne de l'indigne, le dogue du roquet, le géant du hain.

Je sais qu'il y a de par le monde des variétés infinies d'exploiteurs d'âmes féminines, mais je me rends compte aujourd'hui, par René, qu'il y a des infirmités morales plus tristes que les mutilations physiques. Je ne nie pas la séduction dont j'ai subi l'entraînement; je me suis laissé griser par la *Forme*, mais mon bon sens a heureusement parlé plus haut que mes sens. Il m'a crié :

« — Halte! Un soldat t'a rendue mère, ta vir-
 « ginité s'est accommodée de son affliction, et la
 « nature n'en a point été gênée puisque tes en-
 « fants sont d'admirables statuettes nacrées. Par
 « contre, elle leur a transmis la fougue de cœur,
 « de droiture et de courage qui est dans le tem-
 « pérament de ton époux. La preuve, c'est que
 « ton fils défend déjà les petites filles que les ga-
 « mins rudoient devant lui, et que ta fille a tou-
 « jours ri du loup-garou. Alors! pour la volupté

« de quelques caresses, pour la joie d'une étreinte,
 « tu courrais le risque d'hospitaliser dans tes
 « flancs un... prudent... un roquet? »

Cela, jamais!

.
 Aussi lorsque René me mit en demeure de fixer la date et l'heure de ma reddition, je secouai la tête.

— Jamais! dis-je en pâlisant.

— Pourquoi, jamais?

— Parce que je me suis aperçue à temps que vous n'étiez qu'un homme.

— Le mot n'est pas de vous!

— Il ne vous fâchera donc pas, et cela sert mon projet de rester toujours votre amie.

— Je n'ai que faire de votre amitié, et je vois que vous — que je croyais intelligente — vous vous couvrez du ridicule des fameuses « cérébrales » qui mêlent à l'amour des choses qui n'ont aucun rapport avec lui.

— Dites cela aux ingénues, mon cher, ce cliché n'a plus cours auprès des femmes de trente ans.

— Oh! Miquette, vous, la douce, l'effacée, la Madone, vous voulez autre chose que des caresses? Vous pensez quelque chose que l'amour ne vous a pas soufflé? Je ne vous reconnais pas. Il y a quelque chose entre nous que j'ignore.

— Je vous l'ai déjà dit : il y a une cicatrice!

— Encore? vous vous gargarisez donc avec des mots, comme les poètes?

— Tous les faibles sont des poètes ; et là réside leur unique force. Écoutez-moi et tâchez de me comprendre. Cette cicatrice que vous raillez, et qui résume pourtant tout ce qui peut retenir une âme de femme, m'a sauvée de vous.

— Il n'est pas absolument question de votre âme...

— Ne m'interrompez pas. Parce que j'ai donné la vie je n'ai pas vu tout de suite que la mort — une certaine mort — est le suprême but et le sublime mystère de la vigueur des mâles. Elle est aussi l'excuse de certains défauts. Ceux donc qui n'ont pas risqué cette cicatrice, ceux qui mettent l'habileté entre leur devoir et leurs privilèges, ceux-là ne sont pas dignes d'être aimés.

— Coquette! et pompier!...

A la colère qui congestionna son visage, je vis bien que ce Don Juan parisien n'entendait rien à la psychologie féminine. Comme ses pareils, il se croyait compétent parce que le hasard lui avait fourni l'occasion de séduire un certain nombre de femmes de même sensualité. Il les avait crues différentes parce que brunes ou blondes. Le motif de ma résistance, et le secret de ma reprise, lui échapperont toujours.

Qu'importe, puisque la pureté de ma vie me permet de juger sainement et de me souvenir, qu'en me mariant, la société m'a confié un poste. Ce poste m'a faite gardienne d'une parcelle d'épopée. Adhémar n'est plus pour moi un infidèle; ce n'est plus un mari; ni même un homme! c'est un « Trois Pattes » sacré, c'est-à-dire un atome d'histoire, un lambeau tombé du drapeau français haché dans la bataille.

J'ai manqué faillir, parce que mon mari — comme beaucoup de maris — a négligé d'entretenir en moi les grandes idées qui consolent. Elles sont théoriquement enfermées dans l'armoire des principes, et l'on fait rarement l'inventaire des provisions morales.

Cette crise fut pour moi l'occasion de faire appel à cette réserve de raisonnements sains, que la famille et la religion déposèrent jadis en mon esprit. Je sais maintenant quel est mon devoir. C'est moins la fidélité que la vigilance. Je serai fidèle, comme je suis élégante et parfumée, pour marquer à tous, et surtout à moi-même, l'aristocratie de ma pensée.

Mes enfants sont purs, Adhémar est quand même un héros et je vais me faire, sans amour, une existence fière et silencieuse. Tant de femmes s'en contentent!

J'ai souvent remarqué que les chiens, où qu'ils soient, — lorsqu'ils veulent se reposer, — font plusieurs tours sur eux-mêmes, exactement comme s'ils pratiquaient un creux dans de la paille. Ensuite, ils se couchent; mettent le nez entre leurs pattes, et, les yeux clignotants, ils se chauffent au soleil commun, pour mieux suivre leurs rêves particuliers. De gros soupirs soulèvent parfois leur poitrine; la terre ou quelque caillou blesse leur chair, un insecte les harcèle, ils n'en continuent pas moins leur méditation. Les illusions ne jûcheront plus la route que j'ai à parcourir; il me faudra, comme les chiens, m'è reposer sur la terre nue des réalités; n'importe! Je ferai quelques retours sur moi-même, j'évoquerai des souvenirs et j'oublierai le présent. J'ai mon rayon de soleil : la maternité; mon azur : la religion, et mon rêve... lointain mais charmant : des petits enfants et des fantômes. Mon Trois Pattes rira souvent de moi; mais le mysticisme est la philosophie des femmes. Donnerai-je dans la sainte table ou dans la table tournante?

.

MON JOURNAL

Paris, juin 1886.

Mon journal.

Œdipe devant le Sphinx ne fut certes pas aussi perplexe que je le suis aujourd'hui devant ma femme.

Il y a eu contact entre Yette et Miquette, et l'éclair qui jaillit de ces électricités contraires, m'a révélé l'incompréhension millénaire des hommes à juger de leurs compagnes. En une seconde, Yette qui me terrorisait par la peur du scandale, a été matée par la douce Miquette qui a dompté la dompteuse d'un seul geste. Mais moi... je suis bien ennuyé, et mon prestige conjugal me semble fort compromis.

Il m'est souvent arrivé de rester ébaubi devant la profondeur des répliques d'un paysan, d'un illettré; parce que, à force de se congratuler, entre intellectuels, chacun finit par croire qu'il détient le monopole de la philosophie. Aussi rien ne déconcerte comme de trouver la sagesse des penseurs sur les lèvres des ignorants.

Miquette — je l'ai souvent reconnu — a scrupuleusement rempli ses devoirs de femme d'intérieur, d'épouse et de mère. Elle y apportait un calme quotidien, si égal et si souriant que je le croyais automatique. Tant que je n'eus pas de reproches à me faire sur ma vie intime, j'approuvai la douceur exceptionnelle de ce caractère charmant.

A ma première infidélité, je me cherchai une excuse et lui fis un grief de ses qualités — c'est classique. Puis, à chaque passade qui alourdissait le poids de mes remords, je la respectai davantage et je m'en éloignai un peu plus. Yette a comblé la mesure de ma culpabilité; et, pour elle, j'ai maladroitement brisé entre ma femme et moi le lien des caresses légitimes. Il me semblait que je ne désirais plus Miquette parce que j'avais l'obsession d'une autre. Ce ne devait être qu'une illusion ou une crise, puisque aujourd'hui sa beauté me tente encore, et que le problème de l'heure est de

trouver le moyen de rentrer en grâce sans avoir à m'humilier.

Elle sait tout, et ne me reproche rien. C'est à la fois terrible et déconcertant.

Ma mère — que j'ai consultée sur ce point — savait aussi, et — si j'en crois ses dires — toutes mes relations se gaussent de mes amours. Je croyais cependant m'être suffisamment caché et avoir habilement menti. Pour comble d'inquiétude, la loi sur le divorce a mis toutes les cervelles féminines en ébullition ; et je me demande si le sang-froid et la dignité de Miquette ne sont pas faits d'une résolution extrême. Mes torts sont réels, mais je résisterai d'autant plus facilement que la loi n'est pas très précise encore. Peut-être ai-je manqué la minute psychologique ; on n'ose pas toujours comprendre quand on est confus. Ainsi l'autre jour, j'ai brusquement demandé à mon sphinx :

— Pourquoi n'as-tu rien dit ?

— Parce que ta mère m'a dit qu'on se pardonnait moins des paroles que des actes.

C'était une perche à saisir, puisque Miquette avouait ainsi que son silence contenait un pardon latent. Eh bien ! cette réponse me donna le vertige. Tant de psychologie pouvait-il donc se loger entre une recette de confiture et la meilleure façon

de sevrer un marmot ? Tant de force de caractère pouvait-il tenir dans la volonté d'une « mère » qui se laisse ordinairement mener par une fillette et un bambin ? Je ne pouvais arriver à le croire. Je cherchai mille explications à ma mésaventure ; je n'en trouvai aucune ; et, quand je fus convaincu, il n'était plus opportun de faire le geste du repentir. Pour me donner une contenance, j'ai tourné les talons en disant avec humeur :

— Au diable les femmes !

Je le pense encore d'ailleurs.

.

Juillet 1886.

Mon journal.

J'ai expédié toute ma maisonnée à Caunterets. J'ai refusé de louer le « Milloc » cette année, parce qu'on me propose de vendre la source de la Raillère qui constitua la dot de Miquette. Ces sortes de transactions gagnent à être effectuées sur place : la semaine prochaine j'irai retrouver les miens, « là-haut, là-haut, sur la montagne ».

Je n'ai pas à continuer mes conférences puisque l'affaire Schnœbelé s'est terminée en eau de boudin. Et parler de boudin, c'est évoquer des cochons.

! ! ! ! !

Août 1886.

Mon journal.

Les sens ! les sens sont de beaux enfants nus,
Jouant aux vagues d'or des vieilles mers païennes,

vient d'écrire Samain, et c'est pour cela sans doute que nous nous plaçons à les vêtir de toutes les couleurs.

Avec Miquette par exemple, ils se sont habillés de blanc, puis de rose, ensuite de bleu ; et pendant quelques mois ils se sont enveloppés de crêpes. Ils ont jeté — au vent de ce matin d'août — ces voiles attristants qui gênaient leurs ébats ; mais il me semble que, pour toujours, ils ont pris l'uniforme gris des légitimes voluptés. Voilà comment la réconciliation s'effectua sans phrases et sans éclat :

Depuis quinze jours que la vente de la source est chose conclue, il est entendu avec le nouveau propriétaire, que notre gérant doit mettre son successeur au courant des habitudes de la clientèle. Afin d'éviter que la déconvenue de se voir remercié ne pousse notre employé à des négligences fâcheuses, Miquette et moi simulons un traitement à suivre ; et, tout en soignant notre gorge, nous surveillons.

La nuit dernière un orage terrible a grossi le torrent, jauni ses flots, et déchaussé la route : cependant ce matin nous avons gravi la pente pittoresque à l'heure ordinaire, tout en luttant contre des tourbillons de vents glacés. Ils nous assaillaient en traîtres, et l'un d'eux, plus brutal et plus sournois, arracha brusquement la capeline que ma femme disputait à la rafale. La paille de panama voltigea deux secondes sur les rochers et disparut dans le torrent, broyée dès la première cascade.

— Oh!... elle ne t'allait pas très bien! dis-je aussitôt pour consoler Miquette.

— Ce qui me va, ou non, a si peu d'importance! répondit tristement celle-ci.

Je pressai le pas pour n'avoir pas à discuter le découragement de ces mots. Mais, quand il s'agit de regagner Cauterets, une heure et demie plus tard, l'accident parut plus grave. Une montagnarde de race sort rarement tête nue; et j'eus beau déclarer que des bandeaux souples valent toutes les « coiffures » à la mode, je n'eus aucun succès. Quand une femme n'a plus le désir de plaire à un homme, l'opinion de ce dernier ne pèse plus une once. Une brave vieille du pays, en deuil et fort proprette, proposa un capulet de veuve à ma jolie décoiffée, qui s'empressa d'ac-

cepter l'offre, et s'enveloppa aussitôt avec grâce dans les plis du cachemire noir.

Le soleil, malgré sa vaillance, n'arrivait pas à percer les nuages qui se chevauchaient dans l'azur ; l'air vif fouettait vigoureusement les visages, si bien que je proposai :

— Descendons par le sentier. Si mon feutre s'envole il ira du côté des arbres qui sont plus honnêtes que le torrent et qui me le rendront.

Nous primes à gauche et Miquette me dépassa de quelques pas. Elle allait posément, toute longue et toute chaste dans son vêtement biblique, et ce spectacle me reporta à dix années en arrière. Elle avait un capulet semblable le matin de juillet où je lui avouai mon amour. D'où vient donc qu'à cette époque sa silhouette évoquait une simple fille de Judée, tandis que ce matin elle me faisait songer à la mère du Christ descendant du Golgotha ? Un rien de voussure courbait sa nuque et penchait sa tête vers sa poitrine, comme si les chagrins qu'elle me devait, pesaient sur ses épaules. De temps en temps des gouttes d'eau arrachées du torrent aspergeaient nos visages et mettaient de grosses larmes sur nos joues, tandis que le vent s'y abattait comme une gifle pour les sécher.

— On dirait que les lutins voudraient que nous pleurions sur eux, remarqua Miquette.

— A moins que ce ne soit eux qui pleurent sur nos tristesses, dis-je soudainement ému. Asseyons-nous sur ce banc, veux-tu ?

— Pourquoi ?

— Ne le reconnais-tu pas, quoique le brouillard nous cache aujourd'hui la perspective admirable devant laquelle nous avons autrefois échangé des propos décisifs ?

Nous nous assîmes, malgré la bise ; Miquette grelottait un peu ; et j'étais, moi, presque aussi troublé que jadis. Elle se tut, les yeux perdus au loin, et les lèvres serrées.

— Te souvient-il ? dis-je, en cherchant sa main.

— Je me souviens !

— C'est ici que je t'ai dit : « je vous aime. »

— Et là-bas que tu l'as oublié !

— Mais... si je te le redisais encore ?

— Tu l'oublierais de nouveau !

— Je ne crois pas...

Elle ne baissa pas les yeux comme autrefois.

Les miens n'avaient plus d'ailleurs assez de flammes pour l'éblouir, et nos regards de pauvres humains se mêlèrent simplement, tout le temps qu'il fallut à l'indulgence de l'un pour vérifier le repentir de l'autre.

— Essaie ! dit-elle enfin. Il y a des mots qui exorcisent.

— Je t'aime, Miquette! et... toi? Tu aimes mes enfants, allons... un bon mouvement.

Je lui tendis la main; elle la serra faiblement, mais elle ne retira pas ses doigts tant qu'il me plut de les garder. La pluie battit le rappel sur le feuillage qui nous abritait, et nous partîmes sous l'averse, les fronts baissés, mais l'esprit libre et presque joyeux.

A la maison, j'ai ouvert les bras sans plus attendre, et j'ai serré très tendrement sur mon cœur une femme encore froide, mais disposée à se réchauffer à la tiédeur de mes derniers feux.

L'amour s'est habillé du gris de mes tempes qui ont pris les tons doux du chinchilla.

.
.

MON DAMIER

Avril 1904.

Un dernier mot pour consigner les grands événements qui ont troublé la monotonie de ma vie.

Mone est devenue une jolie jeune femme un peu dodue. Elle s'est éprise d'un avocat qui sera certainement célèbre, et qui, lors de son mariage, était surtout le plus bel homme de Paris. Je l'ai laissé suivre son goût, charmée de lui voir tenter une destinée différente de la mienne. Son bonheur fut de moins courte durée que mes illusions passées. Deux ans après, elle tombait dans mes bras sanglotante et désespérée.

Je savais avant elle que les infidélités de son

mari défrayaient la chronique scandaleuse de notre monde, et que sa meilleure amie triomphait pour le moment, non dans le cœur, mais sur les sens de son époux. J'eus bien du mal à la calmer, car les jeunes femmes d'aujourd'hui brandissent le divorce comme une chambrière, et menacent d'en corriger l'amour. Elles le tuent souvent d'un seul coup de cette arme.

Adhémar et moi, n'avons repris notre quiétude que lorsque notre fille vint nous annoncer sa maternité prochaine. Le ménage était sauvé, d'autant plus que l'hypocrisie mondaine tient encore, pour aristocratique, la quarantaine infligée aux divorcées. Mais combien de temps ce barrage de l'opinion contiendra-t-il l'indépendance des amoureuses ?

Enfin, un beau matin, — le plus doux et le plus attendrissant de ma vie, — j'ai serré dans mes bras un petit paquet de chair rose. Cela palpait, criait, faisait des efforts pour ouvrir les yeux, et têter même le vide, avec énergie. On sentait que l'être enfermé dans ce corps se débattait tantôt dans une angoisse de cauchemar, tantôt dans la sérénité du rêve et de l'espoir. Ce doit être cela la naissance. Une volonté qui se bute à des yeux clos et redoute de ne pas trouver sous ses lèvres la ration de lait qui lui est indispensable. Une immense pitié m'a fondu toute l'âme, et j'ai bercé

la chère petite en saluant sa venue de larmes et de sourires.

Car c'est une petite-fille que je possède. Tout de suite j'ai accepté mon rôle d'Halicte, et j'ai assumé la surveillance de ce petit ange chaque fois que sa mère doit s'éloigner de lui.

Depuis que j'ai trouvé l'analogie qui existe entre la femme et cette espèce d'abeille que les entomologistes appellent « Halicte », on a tellement ri de ma cependant juste comparaison, que dans la famille la taquinerie a pris les proportions d'une scie.

Mais petite Mad ne plaisante jamais, et m'a gravement baptisée « Mère Halicte » ; seulement, elle traduit ainsi sa pensée : Mé-Alic. Adhémar ne m'appelle plus autrement, et je trouve qu'il a raison.

Miquette a fini sa carrière, celle de Méalic commence. Je n'écrirai pas son histoire.

Plus tard j'expliquerai à ma petite-fille l'origine de ce mot affectueux. Elle saura que la nature fait naître au printemps de jolies mouches d'or, dont la bise d'hiver a tué les mamans. Ces orphelines, n'ayant que l'instinct pour guide, courent mille dangers, mais les plus vaillantes réussissent à sauver leur ponte. L'été voit un matin entrer dans sa splendeur les essaims bourdonnants des Halictes nouvelles ; et ici se place l'exemple à suivre.

Pendant que les jeunes abeilles de juillet s'épousent, les vieilles mamans d'avril surveillent les nids. Elles s'efforcent seulement de ne pas mourir des premières gelées de l'automne, pour que leurs filles puissent s'attarder à goûter aux joies de l'amour. Hélas ! dès novembre, les naturalistes trouvent des cadavres de vieilles Halictes que le vent roule de-ci de-là ; mais s'ils s'approchent de la terre ils voient deux yeux ardents qui veillent et s'effarent. Ce sont les mères, veuves ou désabusées, qui sont devenues à leur tour les gardiennes du seuil.

J'ai quarante-neuf ans. L'automne de ma vie pastellise la teinte de mes cheveux en y mêlant beaucoup de fils d'argent ; je n'ai plus qu'à veiller sur les berceaux que ma fille emplira de sourires et de lys. J'en aime la douceur, et les pleurs ; j'ai goûté tout de suite la joie d'être grand'mère et mon silence d'avertie a communiqué, dès le premier baiser, avec le mutisme inquiet de la toute petite. Les vieux et les très jeunes s'entendent à merveille parce qu'ils ont à se deviner : ils ne peuvent se mentir. C'est une garantie qu'on regrette trop tôt.

Jack est, de tous les miens, celui qui me domine un peu. Je sens qu'il détient une force supérieure qui grandit avec lui et plane sur nous tous. Elle

m'a fait tressaillir ce matin si profondément que j'ai rouvert ce cahier pour noter la simplicité tragique d'un mot qui m'a bouleversée.

Mon fils est admirablement découplé ; son visage a ce que les peintres appellent « du caractère », et l'on peut, d'ores et déjà, prévoir ce que sera le portrait de sa trentième année. Sa majorité lui a imposé les obligatoires corvées de la caserne ; et, pour la première fois aujourd'hui, il est venu nous voir en « petit pioupiou d'un sou ».

Adhémar et moi étions réunis au salon. Je m'étais assurée que la crème au chocolat qu'aime mon fils était réussie, et j'avais sorti d'une cachette, très mystérieuse, un billet bleu lentement économisé à son intention. J'escomptais en silence la joie de sa surprise et celle de sa gourmandise, quand la porte s'est ouverte, et qu'il est entré.

Ses cheveux tondus à l'ordonnance, sa capote trop large et son pantalon trop court, blessèrent ma coquetterie maternelle, ce qui ne m'empêcha point de m'élancer les bras tendus. Mais lui m'ouvrit les siens ; et c'est moi qui tombai sur sa poitrine où il me retint comme pour me laisser le temps de comprendre que désormais je trouverais là un abri.

Ma mission de protection est terminée, et la sienne commence.

Tout cela se dégagea d'une simple crânerie d'attitude, sans que nul mot ait été nécessaire.

Pendant ce temps, le père s'était campé sur ses béquilles et attendait. Jack vint à lui la main ouverte et ils s'embrassèrent. Puis, le vieux « Trois Pattes » ressuscita soudain :

— Recule un peu que je te voie !

Le fils rectifia sa position et dit en souriant :

— Voilà, papa !

Une larme noya le regard d'Adhémar. Il plongea ses yeux dans ceux de son enfant qui devint grave aussitôt, tant il sentit la solennité de cet émoi.

— C'est bien, mon fils, tu fais un beau soldat... et... tu me vengeras, n'est-ce pas ?

Jack enveloppa d'un coup d'œil la triste silhouette du vieux volontaire de 70, et répondit simplement :

— Je le jure, mon père !

Je sentis que ce serment dépassait la zone de mon action ici-bas, et, instinctivement, je m'inclinai devant mes deux hommes comme je le fais à l'élévation. Le sacrifice humain mérite parfois les honneurs du saint sacrifice divin.

Dieu veuille que jamais je ne sois obligée de pleurer sur la gloire de la chair de ma chair. Ainsi soit-il.

MON JOURNAL

Paris 1904.

Ce matin j'ai surpris Miquette poussant le ressort d'un tiroir secret.

Elle a rougi, la chère femme, comme si je l'avais prise en flagrant délit d'adultère, et son trouble a tellement piqué ma curiosité que j'ai eu un vilain geste. J'ai pénétré par effraction dans le jardin secret du cœur de ma compagne. Comme des fleurs fanées, de vieux feuillets jaunis gisaient au fond d'un coffret; et j'ai, sans vergogne, lu le récit des douleurs et des rares joies d'une existence de femme honnête autant qu'honnête femme.

Je sais maintenant le mot de l'énigme conjugale qui m'intrigua souvent sans que j'en soupçonnasse jamais la beauté. Je fus un homme comme tant d'autres. Je n'éprouve pas de sérieux remords, mais devant la noblesse de Miquette, je suis heureux qu'un peu de souffrance et d'héroïsme me permette aujourd'hui de niveler nos mérites. Mères et soldats peuvent se regarder sans rougir, quelle que soit la faiblesse qui ait troublé la sérénité de leur amour.

Désormais je vais être un mari modèle.

A cinquante-six ans la chose n'est pas impossible.

Mé-Alic et Trois Pattes seront le Philémon et la Baucis de la rive gauche, car j'aime maintenant Miquette comme elle mérite d'être aimée.

Il n'est jamais trop tard...

.

XVI

Quand Madeleine Lifert acheva la lecture de ces deux manuscrits entremêlés, il était cinq heures du matin. La lumière d'une ampoule électrique luttait contre les premières clartés de l'aube, et la jeune fille tourna le commutateur. En effet, pour méditer sur les pages qui précèdent, la douce lueur d'une aurore convenait mieux. Elle se leva, courut à la fenêtre, l'ouvrit toute grande et revint dans son lit poser sa tête sur ses bras relevés. Elle pensa longtemps, longtemps, et s'endormit en souriant tandis qu'un beau rayon d'or, glissant entre deux nuages, venait doucement nimber son front. On eût dit que le soleil lui posait une couronne d'élue.

A midi, quand Madeleine entra dans la salle à manger et rendit deux baisers pour un à ses parents :

— Eh ! bien ? dit M. Lifert à l'heure du café, t'es-tu fait une opinion ?

— Oui. J'ai l'honneur de vous redemander la main de Marcel Cormier, dit-elle gaiement.

Monsieur et madame Lifert se regardèrent déçus.

— Ne vous attristez pas, reprit Mad, je suis documentée maintenant, Je sais que la vie n'est pas un roman, et que l'humanité ne détient pas le record de la vertu. Mais je sais aussi quelles rares beautés peuvent être mon partage : Marcel Cormier mérite de vivre un poème parce qu'il a écrit de l'épopée. Il est peut-être moins beau que Don Juan, mais il est tellement plus grand ! Voilà ce que m'ont appris les confidences de grand-père et de Mé-Alic.

— C'est bien, dirent ensemble monsieur et madame Lifert, nous n'avons qu'une parole. Préviens ton fiancé que nous attendons sa visite.

.

Huit jours plus tard monsieur et madame Tardieu entraient chez leur gendre.

— Ah ! les femmes ! railla le grand-père en apercevant sous les mitaines de sa compagne une vieille bague usée et démodée. Si tu crois

éblouir nos tourtereaux avec ce petit diamant, souvenir de nos fiançailles...

— Et toi? Espères-tu ressusciter l'uniforme impérial, avec ta cravate nouée à la « Cent Gardes »?

— Non, mais quand on s'apprête à recevoir un soldat, il est bon...

— Justement! Quand on va voir des amoureux, il faut leur prouver qu'on sut être heureux avant eux.

— Répète cela, Miquette. Dis-moi que tu fus heureuse?

— Mon Dieu! avoua madame Tardieu en baisant les yeux et rougissant un peu. A part...

— Chut! embrasse-moi, tu es une brave femme.

— Oui, mais toi, tu es...

— Un mari, je suis un mari, et voilà tout.

Un bon baiser retentissait sur les joues de la charmante vieille dame, quand Madeleine et ses parents firent irruption dans le salon. On plaisanta l'attendrissement de l'aïeul, mais bientôt le timbre de la porte d'entrée retentit et tout le monde se tut.

Marcel Cormier très droit s'immobilisa sur le seuil entre ses deux béquilles. Il fit un beau salut militaire — de ceux qui savent résumer la distinction, la politesse, et le panache — et il attendit; oh! pas longtemps. Madeleine très fière et

très émue courut vers lui, et d'une voix gamine et résolue cria :

— Grand-père! voici mon Trois Pattes à moi!!

Les Lifert vaincus sourirent largement, Méalic applaudit en pleurant un peu; et les deux mutilés se serrèrent la main sans mot dire.

.
.

Depuis ce jour de septembre 1917 le bonheur monte la garde autour des cicatrices d'honneur de Marcel Cormier.

FIN

Collection sous couverture rouge à 3 fr. 50

(EXTRAIT DU CATALOGUE)

EDMOND ABOUT

Le cas de monsieur Guérin

HENRI ALLAIS

Histoires pénales.

J. AD. ARENNES

L'herbe entre les pierres.

H. DE BALZAC

Histoire des treize.

Ursule Mirouet.

ADOLPHE BELOT

Le drame de la rue de la
Paix.

MARCEL BERGER

Le miracle du feu.

ALEXANDRE DUMAS

Le trou de l'enfer.

LÉON FRAPIÉ

La mère croquemitaine.

La Proscrite.

GYP

Sans voiles.

HUGUES LAPAIRE

L'épervier.

HENRI DE NOUSSANNE

L'aéroplane sur la cathédrale.

Un jeune homme chaste.

RICHARD O'MONROY

Gloriette.

FRANCISQUE PARN

Sicoutrou, pêcheur.

HENRI RABUSSON

Vaine rencontre.

J.-H. ROSNY, Jeune

Fanchon-la-Belle.

GEORGE SAND

La dernière Aldini.

JULES SANDEAU

Un début dans la magistrature.

LÉON DE TINSEAU

La clef de la vie.

LOUIS ULBACH

Noëlle.





Stanford University Libraries



3 6105 019 822 639

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE



